

CORRESPONDANCE

INÉDITE

DE

L'ABBÉ FERDINAND GALIANI.

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE A. BELIN.

CORRESPONDANCE
INÉDITE
DE L'ABBÉ
FERDINAND GALIANI,
CONSEILLER DU ROI DE NAPLES,

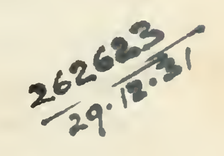
AVEC

Mme D'ÉPINAY, LE BARON D'HOLBACH, LE BARON DE GRIMM, ET AUTRES PERSONNAGES CÉLÈBRES DU XVIIIe SIÈCLE.

Édition imprimée sur le manuscrit autographe de l'Auteur, revue et accompagnée de notes, par M. ***, membre de plusieurs académies.

Précédée d'une Notice historique sur la vie et les ouvrages de l'Auteur, par feu GINGUENÉ, *avec des notes par M.* SALFI, *et du* Dialogue de l'abbé Galiani sur les Femmes.

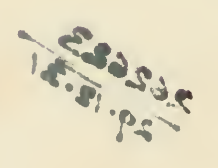
TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, RUE DE BOURBON, N° 17.
A *Strasbourg* et à *Londres*, même maison de commerce.

1818.



AVERTISSEMENT.

Quelques lettres de l'abbé Galiani, insérées dans la correspondance de Grimm, avaient donné, à ceux qui ne connaissaient pas ses *Dialogues sur le commerce des blés*, une idée si avantageuse de son esprit, que l'annonce d'une édition des lettres de cet abbé, écrites de Naples à madame d'Epinay, et autres personnes célèbres, fit une vive sensation dans le public; bientôt même on apprit qu'il s'en faisait à la fois deux éditions, l'une d'après les originaux et l'autre d'après des copies.

Il ne faut cependant pas s'attendre à ne trouver que des plaisanteries dans les lettres de l'abbé Galiani; elles présentent souvent les réflexions les plus profondes en politique; les principes les plus sages en administration; et quelquefois les leçons de morale les plus frappantes. Grimm, dont le jugement était si sain, ne croyait pas faire une chose sans

agrément pour ses illustres correspondans, en leur envoyant des fragmens de ces mêmes lettres que nous publions en entier aujourd'hui; nous en avons de nouvelles preuves dans des portions inédites de sa vaste correspondance.

L'édition de la correspondance de l'abbé Galiani, que nous offrons ici au public, a été faite sur les lettres autographes trouvées dans le cabinet de feu M. Ginguéné *, qui, longtemps avant sa mort, en avait préparé la publication. Quoique l'annonce en ait été faite dans le Journal bibliographique du samedi 23 mai 1818, et dans le Journal des Savans, du mois de juin, cela n'a point empêché le possesseur d'une copie fautive des lettres de Galiani d'en publier une autre édition; on y a même procédé avec tant de vitesse, qu'entre autres suppressions nécessaires, on a négligé d'y en faire plusieurs qui étaient impérieusement commandées par le

(*) Elles sont déposées dans la librairie de MM. Treuttel et Würtz, où on les fera voir aux curieux.

bon goût, et par le respect pour les mœurs et la décence publique.

La personne à qui M. Dentu a confié le soin de publier cette édition, au lieu de convenir de l'embarras que les copies de ces Lettres ont dû lui occasionner, reproche à l'éditeur des *Mémoires de madame d'Epinay* (*) d'avoir insinué dans l'avertissement qui précède cet ouvrage, qu'il fallait renoncer à imprimer la correspondance de l'abbé Galiani. Rien ne nous paraît plus opposé à l'opinion de M. Brunet; la conduite qu'il a tenue est une preuve de son discernement; et l'éloignement qu'il a témoigné à réimprimer sur des copies les lettres de l'abbé Galiani n'est aujourd'hui que trop justifié; car on trouve dans l'édition donnée par M. Dentu, d'après ces mêmes copies, des erreurs graves qu'il nous a été facile d'éviter en consultant le manuscrit autographe de l'auteur. Nous aurions pu mettre sous les yeux du lecteur

(*) Il le nomme mal à propos M. B....r, c'est M. B.....t qu'il aurait peut-être fallu lire.

un tableau très-étendu de ces erreurs, afin de le mettre en état de juger si l'avantage que nous avons de publier cette correspondance d'après les originaux mêmes est aussi mince qu'on veut bien le donner à entendre.

Quant aux corrections de style, il est à remarquer que les *Dialogues sur le commerce des blés*, ouvrage composé par l'abbé Galiani pendant son séjour en France, ont été retouchés par Grimm et Diderot : l'auteur, les ayant lus à Naples, y trouva, à la vérité, peu de changemens; « mais ce peu, écrivit-il à madame d'Epinay, fait un très-grand effet; un rien pare un homme, j'en remercie les bienfaiteurs. » Nous avons dû chercher à mériter aussi les remercîmens des lecteurs instruits en donnant tous nos soins à ce piquant recueil.

Nous n'avons pu nous dispenser de joindre des notes aux lettres de l'abbé Galiani, lorsque quelques personnes ou quelques ouvrages étaient indiqués trop vaguement.

Notre livre offrirait, sans doute, plus d'intérêt, si l'on eût pu recouvrer toutes les réponses

de madame d'Epinay. Nous invitons le lecteur à consulter le troisième volume des *Mémoires* de cette dame, seconde édition. Nous avons renvoyé à ce volume (t. 1, p. 151), pour voir la réponse de madame d'Epinay à la lettre de l'abbé Galiani, en date du 4 août 1770, sur l'éducation.

On trouve encore dans ce troisième volume les réponses de madame d'Epinay : 1° à la lettre de l'abbé Galiani datée du 29 octobre 1770, remarquable, suivant madame d'Epinay, par de sublimes *ainsi*.

2° Aux lettres du 3 novembre 1770 et du 20 janvier 1771, concernant la *bagarre*, c'est-à-dire la critique d'un ouvrage de Mercier de la Rivière, qui n'est pas, comme l'avait pensé d'abord madame d'Epinay, l'*ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*, mais *l'intérêt général de l'état*, etc. Cette dernière lettre contient les réflexions de Mme d'Epinay sur les connaissances que les femmes peuvent acquérir. L'abbé Galiani répondit à cette lettre le 2 février 1771.

3° A la lettre de l'abbé Galiani, écrite le 31 août 1771, sur la *curiosité*.

4° A la lettre de l'abbé Galiani qui avait annoncé à madame d'Épinay que leur correspondance serait imprimée après leur mort.

5° Au roman que l'abbé Galiani avait ébauché dans sa lettre du 15 février 1774, sur l'amitié prétendue qui avait existé entre Carlin et Ganganelli, depuis pape sous le nom de Clément XIV.

Nous avons cru qu'après la notice de M. Ginguené sur l'abbé Galiani (*) et les notes additionnelles de M. Salfi, on lirait avec plaisir le *dialogue* de l'abbé Galiani *sur les femmes*. Ce dialogue, quoique déjà imprimé, ne se trouve que dans deux recueils anciens et peu communs.

(*) Insérée dans la *Biographie universelle, ancienne et moderne*, qui se publie chez M. Michaud, rue des Bons-Enfans, n° 34.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE FERDINAND GALIANI.

Ferdinand Galiani naquit à Chiéti, dans l'Abruzze citérieure, le 2 décembre 1728 : ce fut le hasard qui l'y fit naître. Mathieu Galiani, son père, s'y trouvait alors en qualité d'auditeur royal, et passa, peu de temps après, à l'audience de Trani, dans la Pouille, où il s'établit avec sa famille. Ferdinand fut envoyé, dès l'âge de huit ans, à Naples, chez son oncle, qui était alors premier chapelain du roi ; il y fit ses premières études avec son frère Bernard, son aîné de peu d'années. Cet oncle, chargé, en 1740, d'aller suivre à Rome une négociation politique, plaça ses deux neveux chez les PP. Célestins (1), pour

leur faire continuer leurs études : ils y apprirent, pendant deux ans, la philosophie, les mathématiques, et les autres sciences qui entrent dans une bonne éducation. L'archevêque, de retour à Naples, les reprit dans son palais : ils y firent leur cours de droit; mais surtout ils y profitèrent des fréquentes réunions de tout ce que l'université de Naples possédait alors de savans distingués (2). Ferdinand, dont les dispositions heureuses et la vivacité d'esprit se développaient chaque jour, cultivait à la fois les antiquités, la philosophie, les belles-lettres, l'histoire, et, avec une prédilection marquée, le commerce et l'économie politique.

Dès l'âge de seize ans, dans une académie des Emules (3), dont il était membre, il prit pour sujet de ses travaux académiques, l'état de la monnaie au temps de la guerre de Troie : sa dissertation obtint le suffrage des académi-

ciens les plus versés dans ces matières; et ce fut ce qui lui donna la première idée de son grand ouvrage sur les monnaies. Il traduisit aussi de l'anglais le traité de Locke sur la monnaie et sur l'intérêt de l'argent, sans dessein de le publier, et seulement pour s'exercer et se perfectionner dans les deux langues. A dix-huit-ans, il entreprit un travail sur l'ancienne histoire des navigations de la Méditerranée : en écartant les fictions des poëtes et les ténèbres de la fable, il y éclaircissait ce qui regarde les mœurs et le commerce des peuples qui bordaient cette mer dans l'antiquité la plus reculée. On retrouve, dans son grand ouvrage, une partie de ces matériaux rassemblés dans une si grande jeunesse avec le plus rare discernement (4).

Une petite aventure académique le détourna quelque temps de ces graves occupations : son frère Bernard, mem-

bre d'une autre académie, avait été chargé d'y prononcer un discours sur la Conception de la Vierge, protectrice de cette société ; obligé de faire un voyage, il pria son frère de le suppléer. Ferdinand employa plusieurs jours à composer une éloquente harangue, et se présenta au jour marqué. Le président, qui ne vit que son âge, et qui ne connaissait pas ses talens, ne voulut pas permettre à un si jeune orateur de parler devant une assemblée nombreuse et choisie, et lut lui-même un discours qu'il avait préparé. Ferdinand, piqué au vif, ne tarda pas à se venger, et le fit avec plus d'esprit que de prudence. L'usage était, dans cette académie, comme dans plusieurs autres, que lorsqu'il mourait à Naples quelque grand personnage, tous les académiciens publiassent à sa louange un recueil de pièces en prose et en vers. Le bourreau de Naples mourut : Galiani saisit cette

occasion de tourner l'académie en ridicule. Avec l'aide d'un ami (5), il ne lui fallut que peu de jours pour composer, sur la mort du bourreau, un recueil de pièces très-sérieuses, qu'ils attribuèrent à chacun des académiciens, en imitant si bien leur manière et leur style, que l'un d'eux avoua qu'il y aurait été trompé lui-même, s'il n'était pas aussi sûr qu'il l'était de n'avoir pas fait le morceau signé de son nom (6). Ce malin et piquant petit volume parut en 1749, sous ce titre : *Componimenti varj per la morte di Domenico Jannaccone, carnefice della gran corte della vicaria, raccolti e dati in luce da Giannantonio Sergio, avvocato napoletano* (7). Ce Sergio était le président de l'académie. A cette publication, ce fut un bruit, un succès et un scandale, que les auteurs n'avaient pas prévu : ils gardèrent quelque temps l'anonyme; mais voyant que la rumeur allait tou-

jours croissant, et craignant d'être découverts par le libraire, ils allèrent directement au ministre Tanucci, avouèrent le fait, en dirent la cause, et le trouvèrent d'autant mieux disposé à l'indulgence, que le roi et la reine avaient lu le recueil, et en avaient ri les premiers. Les deux jeunes gens en furent quittes pour des exercices *spirituels* (c'est ainsi qu'on les nommait), auxquels ils se soumirent pendant dix jours.

Faute de savoir cette anecdote, on ne conçoit pas comment un esprit aussi solide qu'il était fin et brillant, avait commencé sa carrière par un éloge du bourreau. Il ne tarda pas à effacer l'impression de cette folie de jeunesse, en publiant son grand traité sur la monnaie, auquel il travaillait depuis plusieurs années. Les changemens heureux arrivés dans le gouvernement du royaume de Naples (8) y avaient subitement amené,

avec une grande affluence d'étrangers, une quantité prodigieuse de numéraire. La surabondance de l'or et de l'argent d'Espagne, de France et d'Allemagne avait produit tout-à-coup dans le prix de toutes les denrées un surhaussement qui effrayait le public inexpérimenté, et le gouvernement même. On proposait des remèdes qui auraient augmenté le mal : l'un voulait des lois sur le change, ou la fixation du prix des marchandises; l'autre, l'altération des monnaies; un autre, l'introduction d'une monnaie de compte (9); d'autres, divers moyens qui n'étaient pas moins désastreux. L'ouvrage de Galiani, publié à Naples en 1750, fut comme un coup de lumière qui surprit d'abord, éclaira ensuite, et empêcha peut-être, par les idées saines qu'il répandit, et par les sages mesures qu'il fit adopter, la ruine entière de l'état. L'auteur n'avait que vingt-un ans : il garda encore l'anonyme, et ne se fit

connaître que quand le succès de son livre fut décidé (10).

L'archevêque de Tarente, son oncle, en profita pour lui faire obtenir quelques benéfices, qui l'engagèrent à prendre les premiers ordres, que l'on nomme les ordres mineurs. Il le fit ensuite voyager dans toute l'Italie. Ferdinand visita les académies, fut présenté dans les cours, et se trouva partout précédé par sa réputation naissante. Le pape Lambertini, à Rome, le roi Charles Emmanuel III, à Turin, l'accueillirent avec une bonté particulière, et s'entretinrent avec lui de son ouvrage. A Florence, l'académie de la Crusca, et celle des antiquaires, qui avait pris le titre de *Colombaria*, le reçurent parmi leurs membres (11). Les savans qu'il trouva rassemblés à Bologne, à Venise, ceux que réunissait alors la célèbre université de Padoue, se montrèrent empressés de le connaître, et de lier avec lui des corres-

pondances. Ce fut sa première occupation dès son retour à Naples en 1753; et il s'y livra toute sa vie avec tant de suite, qu'il a laissé, en mourant, huit forts volumes de lettres de savans italiens, et quatorze de savans, de ministres et de souverains étrangers, qui, réunies avec les siennes, contiendraient, en plus grande partie, l'histoire littéraire et même politique de son temps (12).

La maison qu'il fréquentait à Naples, était celle du respectable abbé Intieri, savant mécanicien, alors plus qu'octogénaire, et chez qui se réunissaient tous les jours des savans et des gens de lettres. Intieri désirait rendre publique, par la voie de l'impression, l'ingénieuse machine de l'étuve à blé, qu'il avait inventée plus de vingt ans auparavant, et qui avait été employée avantageusement pour l'état dans plusieurs endroits du royaume : il emprunta la plume brillante de Galiani, qui rédigea, avec son

le titre de monseigneur, et un autre moins honorifique, mais qui lui valait 600 ducats. Ainsi sa fortune croissait en même temps que sa renommée. Il obtint la réputation d'orateur éloquent, en faisant paraître une oraison funèbre de Benoît XIV, son bienfaiteur, qui mourut en 1758. Ce discours (*), dicté par une juste reconnaissance, était l'un de ses ouvrages qu'il estimait le plus. Diderot nous l'apprend encore dans sa Lettre déjà citée. « Je connais cette oraison funèbre, ajoute-t-il, et c'est à mon avis, un morceau plein d'éloquence et de nerf. »

Peu de temps auparavant, Galiani avait fondé sur des titres solides, sa réputation de savant antiquaire. Les produits aussi précieux qu'abondans des fouilles qu'on faisait alors à Herculanum, à Pompéia, à Stabia, avaient

(*) *Delle lodi de Papa Benedetto XIV*, réimprimé à Naples, 1781, in-4°.

engagé le roi Charles III à établir l'académie d'Herculanum, composée de savans, qu'il chargea d'expliquer et de publier ces restes admirables des arts des anciens. Ferdinand fut du nombre de ces savans, et fournit plusieurs mémoires insérés dans le 1er volume des *Antiquités d'Herculanum*, qui parut, magnifiquement imprimé, en 1757. Le roi, pour encourager de plus en plus ces travaux, fit à chacun des académiciens, ainsi qu'à lui, une pension de 250 ducats. Cependant la cour n'oubliait pas les preuves qu'il avait données de sa capacité dans d'autres matières.

En janvier 1759, il obtint une place à la chancellerie d'état et à la maison du roi, et quelque temps après, il fut nommé secrétaire d'ambassade en France: il partit aussitôt pour Paris, où il arriva au mois de juin suivant. On s'y souvient encore des succès qu'il y obtint, du piquant

et de l'originalité de sa conversation, de ses reparties spirituelles, et de cette vivacité gesticulante, que rendait encore plus remarquable l'extrême petitesse de sa taille et l'excessive mobilité de ses traits. Il avait pour ambassadeur le comte de Cantillane, marquis de Castromonte, seigneur espagnol, qui joignait beaucoup de paresse à peu de capacité. Mais le ministre Tanucci correspondait directement avec le secrétaire d'ambassade : l'ambassadeur en était jaloux, et se plaignait au ministre ; celui-ci en informait lui-même le secrétaire, et en plaisantait avec lui. Pendant un voyage de six mois que le comte eut la permission de faire en Espagne, Galiani resta chargé d'affaires, fut présenté au roi, jouit de tous les avantages attachés à ce titre, et en remplit tous les devoirs; il fut quelquefois, par sa petite taille et par ses autres singularités, l'objet des plaisanteries des courti-

sans ; mais il y répondit par les siennes, et eut souvent les rieurs pour lui (14).

Rentré dans les fonctions de secrétaire au retour de l'ambassadeur, il partageait son temps entre sa correspondance avec le ministre de Naples, ses correspondances particulières qui étaient aussi intéressantes que nombreuses, la culture des lettres, à laquelle il ne cessa jamais de donner quelques heures chaque jour, et la fréquentation de sociétés choisies où il trouvait beaucoup de charmes, et dont il augmentait les agrémens. Il s'exerçait assidûment à écrire en français (*); et ce fut alors qu'il commença son Commentaire sur Horace, commentaire

(*) Parmi les morceaux qu'il a écrits en cette langue, on doit remarquer le très-piquant dialogue intitulé *Les Femmes*. Cet opuscule de 15 ou 16 petites pages, qui paraît avoir été inconnu à Diodati, auteur de la Vie de Galiani (Naples, 1778, in-8°) a été réimprimé dans les *Opuscules philosophiques et littéraires, la plupart*

savant et original comme tout ce qui sortait de sa plume, et qui ressemble si peu au travail des autres commentaires. L'abbé Arnaud, avec lequel il était intimement lié, en inséra plusieurs morceaux dans sa *Gazette littéraire*, volumes 5, 6 et 7 de l'année 1765, après avoir obtenu, avec peine, la permission de l'auteur, mais sans avoir celle de le nommer. Galiani était parti pour Naples, dès le commencement de cette année, pour prendre les eaux d'Ischia. Son congé n'était que de six mois; il y resta jusqu'au mois d'octobre de l'année suivante, retenu par son gouvernement, qui l'employa et le consulta dans des affaires importantes, et qui se trouva

posthumes ou inédits, 1796, in-8° et in-12, et dans les *Tablettes d'un curieux*, 1789, 2 vol. in-12. L'abbé Mercier de Saint-Léger (*Journal de Paris*, du 14 avril 1789) n'hésite pas à regarder Galiani comme auteur du *Dialogue sur les femmes*.

si bien des lumières qu'il avait tirées de lui, qu'il le nomma membre du conseil, ou de la magistrature suprême du commerce. Revenu à Paris avec ce nouveau titre, il obtint, un an après, la permission de faire un voyage de quelques mois en Angleterre; il y était appelé par le marquis Caracciolo, alors ambassadeur de la cour de Naples à Londres, et avec lequel il entretenait depuis plusieurs années une correspondance suivie (15). Le marquis le logea dans son hôtel, et lui fit voir tout ce qui, dans cette capitale, mérite les regards d'un philosophe. Il revint par la Hollande, où il trouva matière à d'utiles observations.

Peu de temps après son retour en France, il écrivit en français un ouvrage qui fit beaucoup de bruit, et qui y a fait généralement apprécier l'esprit et le talent de son auteur : ce sont ses *Dialogues sur le commerce*

des blés. On sait que l'édit du roi, de 1764, sur la libre exportation des grains, suivi d'un renchérissement et d'une disette dont les uns affirmaient et les autres niaient que l'édit fût la cause, est le sujet de cet ouvrage. L'abbé Galiani, sous le nom du chevalier Zanobi, s'y range de la première opinion, contre les économistes, qui soutenaient la seconde. Il le fait avec des raisons, il le fait aussi avec des plaisanteries; et le style en est si facile et même si élégant, qu'on ne devinerait jamais que c'est l'ouvrage d'un étranger. Quoique l'auteur n'ait d'autre système que de rejeter tout système, quoiqu'il ne se déclare pas d'une manière absolue contre l'exportation, et qu'il veuille seulement qu'elle soit soumise à des conditions qui en peuvent seules, selon lui, prévenir les inconvéniens, la fermentation où étaient alors les esprits le détourna, tandis qu'il fut en France, de publier ses

Dialogues ; mais, en 1769, ayant été rappelé à Naples pour aller enfin remplir sa place de conseiller du commerce, il laissa son manuscrit entre les mains de Diderot, qui se chargea de le faire imprimer. L'ouvrage parut en 1770, sous la date de Londres et sans nom d'auteur. Il fit une vive sensation : il eut un grand nombre d'approbateurs ; il trouva aussi de violens antagonistes dans les partisans de l'exportation illimitée : on écrivit pour et contre ; mais on fut généralement d'accord sur la forme agréable que l'auteur avait su donner à ce grave sujet, et sur la manière libre et spirituelle dont il l'avait traité. Voltaire lui-même, ce juge suprême et ce modèle parfait de la bonne plaisanterie, des grâces, de l'esprit et du style, écrivait à Diderot, qui lui en avait envoyé un exemplaire : « Il semble » que Platon et Molière se soient ré- » unis pour composer cet ouvrage. Je

» n'en ai encore lu que les deux tiers.
» J'attends le dénouement de la pièce
» avec une grande impatience. On n'a
» jamais raisonné ni mieux, ni plus
» plaisamment......... Oh! le plaisant li-
» vre, le charmant livre que les Dia-
» logues sur le commerce des blés! »
Il écrivait encore, dans ses *Questions sur l'Encyclopédie*, à l'article *bled* ou *blé :* « M. l'abbé Galiani, napolitain,
» réjouit la nation sur l'exportation des
» blés; il trouva le secret de faire,
» même en français, des dialogues
» aussi amusans que nos meilleurs ro-
» mans, et aussi instructifs que nos
» meilleurs livres sérieux. Si cet ou-
» vrage ne fit pas diminuer le prix du
» pain, il donna beaucoup de plaisir à
» la nation; ce qui vaut beaucoup
» mieux pour elle. »

Pendant que ce livre instruisait et amusait Paris, l'auteur était entré à Naples dans les fonctions de sa charge.

Il joignit bientôt, à la place de conseiller, celle de secrétaire du même tribunal : il faisait à la fois les deux services; et, après avoir éclairé par ses sages avis les délibérations du conseil, il les rédigeait avec la précision et la clarté qui n'appartiennent qu'à une plume exercée et à un esprit supérieur. Ces deux places lui valaient ensemble environ 1600 ducats par an. En 1777, il fut fait l'un des ministres de la *junte* des domaines royaux, à qui était confié tout ce qui regardait le patrimoine privé du roi; ce qui accrut encore de 200 ducats son revenu. Ce surcroît d'occupations n'interrompit point son commerce avec les Muses. Sa passion constante pour Horace lui donna l'idée d'un traité *Des instincts ou des goûts habituels de l'homme, ou Principes du droit de la nature et des gens, tirés des poésies d'Horace* : il se mit aussitôt à l'écrire, et il l'a laissé presque

complet. Ce traité encore inédit, est divisé en trois livres : le premier traite des goûts naturels de l'homme ; le second, de ses habitudes ; le troisième, des lois primitives. Le système entier, les faits, les maximes, les théories, sont démontrés par des passages d'Horace, sans l'intervention d'aucun auteur, d'aucun philosophe, d'aucune autre autorité quelconque : il est précédé d'une vie d'Horace, également tirée de ses poésies, beaucoup meilleure et plus complète que celles qu'on trouve dans les Œuvres d'Algarotti. Les amours d'Horace, le catalogue de ses maîtresses, ses aventures et ses mésaventures galantes avec des dames, ou des suivantes, ou des femmes publiques, forment entre autres, un morceau des plus originaux et des plus piquans (16).

Le projet qu'il eut d'une académie dramatique, qui eût été très-avantageuse pour les théâtres et les conserva-

toires de Naples (17), le conduisit à vouloir composer lui-même un opéra comique sur un sujet neuf et bizarre : c'était *le Socrate imaginaire*, représenté par un homme ridicule et borné, devenu fanatique d'admiration pour Socrate, et qui applique et imite burlesquement sa philosophie et ses actions : il donna le plan de la pièce au poète Lorenzi, qui en fit les vers ; le célèbre Païsiello la mit en musique ; et cet opéra-bouffon, d'un nouveau genre, eut le plus grand succès dans toute l'Italie, en Allemagne et jusqu'à Pétersbourg (18). L'abbé Galiani cultivait lui-même et aimait passionnément la musique, qu'il avait apprise dès sa jeunesse ; il chantait agréablement, s'accompagnait, et jouait fort bien du clavecin : il avait rassemblé un cabinet curieux de musique, composé des meilleures partitions. Sa bibliothèque était plus choisie que nombreuse, riche

surtout en bonnes éditions des auteurs classiques grecs et latins (19) : il avait aussi un musée de monnaies antiques, de médailles rares, de pierres gravées, de camées, et de quelques statues, l'un des plus considérables et des plus précieux qu'aucun particulier eût eu à Naples. Il entretenait, de plus, les correspondances les plus actives, surtout avec les amis qu'il avait laissés en France ; et suffisant à tout, aux délassemens comme aux occupations et aux études, on le voyait tous les soirs donner quelques heures, soit aux théâtres, soit aux sociétés les plus distinguées de la ville et de la cour (20).

Le 8 août 1779, une terrible éruption du Vésuve jeta l'effroi dans Naples ; toutes les plumes s'exercèrent sur ce redoutable sujet : chaque jour voyait paraître des descriptions nouvelles du phénomène et des ravages causés par les pierres lancées, par les autres matières

volcaniques et par la lave; on vendait publiquement des dessins coloriés, des gouaches, des tableaux, qui représentaient, d'une manière effrayante, ce funeste événement : les têtes s'exaltaient, les âmes se troublaient de plus en plus. Pour dissiper ces fâcheuses impressions et égayer ses concitoyens, Galiani écrivit, en une seule nuit, un pamphlet sur cette éruption : il y faisait parler un auteur connu dans la ville par sa ridicule simplicité ; il imitait fidèlement la niaiserie de ses idées et de son style ; et il fit imprimer, dès le lendemain, sa production nocturne, sous ce titre, qui annonçait le genre de l'ouvrage, et qui ne trompait que par le faux nom de l'auteur : *Spaventosissima descrizione dello spaventoso spavento, che ci spaventò tutti coll' eruzione delli* 8 *di agosto del corrente anno, ma (per grazia di Dio) durò poco, di D. Onofrio Ga-*

leota, poeta e filosofo all' impronto. C'était, d'un bout à l'autre, sur un si déplorable sujet, un écrit à mourir de rire : on rit et l'on oublia ses idées mélancoliques et ses terreurs.

Galiani aimait beaucoup et prenait plaisir à parler le dialecte napolitain. Il publia, la même année, et selon son usage, sans se nommer, un ouvrage intitulé : *Del dialetto napoletano* (1779, in-8o). Il y donne, pour la première fois, la grammaire et l'histoire de ce dialecte, ou plutôt de cette langue, qu'il soutient avoir été la langue italienne primitive, et dont il recherche et montre les traces dans les écrits des premiers classiques italiens (21) ; il y promet, et il composa en effet, presque aussitôt, un Lexique des mots particuliers à la langue napolitaine : on commença l'impression en 1780 ; mais elle fut suspendue, et n'a point été reprise. L'ouvrage existe en manuscrit : on le dit assai-

sonné de citations, d'anecdotes, de proverbes et de bons mots, qui en feraient un livre aussi facétieux que savant.

Un ouvrage d'un genre bien différent l'occupa peu de temps après. Dans la guerre qui avait éclaté en 1778, entre l'Angleterre d'un côté, la France et l'Espagne de l'autre, Naples et quelques autres puissances étaient restées neutres; mais les puissances belligérantes, et surtout l'Angleterre, n'entendaient pas de la même manière qu'elles les droits de la neutralité. La Méditerranée était couverte de vaisseaux de guerre : la cour de Naples craignait des demandes et des réquisitions contraires à ses intentions et à ses droits, déjà blessés par les prétentions et par les déclarations ouvertes des cours armées. Les droits et les devoirs de la neutralité étaient un sujet d'entretiens, de discussions et d'écrits dans toute l'Europe : Galiani entreprit

de les fixer sur leurs véritables bases dans son ouvrage italien, *Sur les devoirs des princes neutres envers les princes belligérans, et de ceux-ci envers les neutres*, publié à Naples en 1782, in-4°; et il y réussit, en employant, comme aucun publiciste ne l'avait encore fait, la méthode des géomètres, c'est-à-dire des raisonnemens déduits d'axiômes posés en principe : mais la violence et la force n'en ont pas mieux reconnu, depuis, et ces droits et ces devoirs (22).

La même année Galiani fut nommé premier assesseur du conseil-général des finances : place qu'il joignit avec plaisir à ses autres places, parce qu'elle était particulièrement analogue à ses études, mais dont il refusa de toucher les émolumens. Le roi ne voulut point se laisser vaincre par ce refus, et lui donna, un mois après, l'abbaye de Scurcoli, qui valait, toutes charges et

pensions déduites, 1200 ducats de rente. La place d'assesseur d'économie dans la surintendance des fonds de la couronne, à laquelle il fut nommé en 1784, lui imposa encore de nouveaux soins, et ajouta aussi à son revenu 600 ducats. Sa santé, naturellement faible, déclinait cependant tous les jours, et succombait sous le poids des travaux et sous cette action continuelle de toutes ses facultés, qui lui laissait à peine la nuit quelques heures de sommeil, et dans le jour presqu'aucun instant de repos. Il eut, le 13 mai 1785, une première attaque d'apoplexie : pour en prévenir le retour, il voyagea l'année suivante dans la Pouille ultérieure et citérieure; il fit, en 1787, un plus long voyage, et alla jusqu'à Venise, où il fut accueilli par tous les savans, comme il le fut à Modène par Tiraboschi, et par Cesarotti à Padoue. Depuis son retour à Naples, au mois de juin, il fit, pour

ainsi dire, chaque jour, un pas vers sa fin; il la vit approcher sans rien perdre de la liberté, de la gaieté de son esprit, ni de son penchant à tourner tout en plaisanterie : il remplit cependant avec beaucoup de gravité, de décence, et même de solennité, les devoirs de la religion, et il mourut paisiblement, le 30 octobre 1787, âgé de cinquante-neuf ans (23).

Ce que nous avons dit, dans le cours de cet article, de chacun de ses ouvrages imprimés, suffit pour donner une idée de leur mérite, de la variété de connaissances que réunissait l'auteur, et de la prodigieuse activité de son esprit; il en a laissé un assez grand nombre d'inédits, dont il est à regretter que le public ait été privé si long-temps : ils restèrent à sa mort entre les mains de D. Francesco Azzariti, son héritier. Nous ignorons si M. Azzariti vit encore, ou si c'est d'un autre possesseur,

qui lui aurait succédé, qu'entend parler l'auteur de la notice sur Galiani, qui précède son traité *Della moneta*, dans la collection des auteurs classiques italiens qui ont écrit sur l'économie politique (Milan, 1803, partie moderne, t. III), lorsqu'il dit dans une note : « Si je réussis à obtenir ces manuscrits, » comme je n'en désespère pas, je » pourrai peut-être les publier, en » donnant séparément une collection » complète des œuvres de cet auteur. » Il est à desirer que cette espérance se réalise, si elle ne s'est déjà réalisée, et que ce projet s'exécute.

Les manuscrits dont on doit surtout désirer la publication, sont : I. le commentaire sur Horace ; la vie d'Horace, tirée de ses poésies ; et le traité des penchans naturels de l'homme, de ses habitudes, et du droit de la nature et des gens, tirés aussi de ses ouvrages : il paraît qu'il manque si peu de chose à cette der-

nière partie, que ce ne pourrait être un motif de faire perdre entièrement au public cet ingénieux travail. II. Le Vocabulaire des mots du dialecte napolitain, qui s'écartent le plus du dialecte toscan, avec quelques recherches étymologiques, etc. III. Une traduction en vers de l'Anti-Lucrèce. IV. Un Recueil de poésies sur différens sujets. V. Plusieurs volumes remplis de lettres facétieuses, de mots plaisans, de nouvelles et d'historiettes, qu'il aimait à raconter, et qu'il a écrites avec toute la liberté de la conversation. VI. On y pourrait ajouter sa correpondance épistolaire, qui formerait une assez volumineuse collection, si l'on prenait soin de rassembler toutes les lettres qui existent sans doute de lui tant en Italie qu'en France : ce serait un des recueils de cette espèce le plus curieux et le plus piquant (24). On en peut juger par une vingtaine, plus ou moins, de ses lettres,

écrites de Naples à Mme d'Epinay, et qui ont été insérées dans la *Correspondance de Grimm*, d'après des copies que cette dame en avait sans doute laissé prendre à quelques-uns de ses amis. L'auteur de cet article possède en original autographe toute cette correspondance, qui embrasse le cours de douze années : il a été plusieurs fois tenté d'en faire jouir le public; et cet article même renouvelle en lui des idées qui l'y détermineront peut-être. — Le marquis Bernard Galiani, frère de Ferdinand, est avantageusement connu par sa traduction de Vitruve, accompagnée de commentaires, et imprimée à Naples, en 1758, gr. in-fol., avec 25 gravures.

NOTES.

(1) *Célestins de Naples.*

Les Pères Célestins se distinguaient par un esprit de philosophie et de sociabilité qui était alors très-rare dans les ordres monastiques. Tous étaient plus ou moins éclairés ; il n'y avait pas jusqu'au cuisinier qui ne se fit remarquer par son esprit. Savant dans l'art de la gastronomie, il ne se contenta pas d'enrichir la table du réfectoire de mets que tout Naples recherchait, il voulut encore en donner les règles dans un livre qui fut imprimé 1773, et accueilli des vrais amateurs. Mais de tous les hommes célèbres de cette Congrégation j'en citerai deux seulement : le P. Joseph *Orlandi*, ami de l'abbé *Genovesi*, qui mérita l'estime de tous les savans de son temps par ses connaissances dans la physique et surtout dans les mathématiques ; et le P. *Bonafede*, qui, souvent déguisé sous le nom de *Agatopisto Cromaziano*, a publié divers ouvrages, et surtout l'*Histoire de la philosophie ancienne et moderne*. Quoiqu'on puisse dire que le fond de cette histoire appartienne plutôt à Brucker, on ne peut refuser au P. *Bonafede* de lui avoir donné une couleur particulière, tant par son style que par ses opinions. Il avait beaucoup de connaissances en diffé-

rens genres, et s'était acquis quelque réputation comme poëte. Dans le monde, il affichait un certain esprit de liberté, qui rendait sa conversation plus intéressante que ses ouvrages. Tout religieux qu'il était, il aimait la bonne chère. A le juger par sa conduite extérieure, on l'eut pris pour un franc épicurien; mais ce caractère disparaît tout-à-fait dans ses ouvrages : là, il n'est plus qu'un théologien qui, tout en se donnant l'air d'un philosophe, ménage tant qu'il peut la cour de Rome dont il ambitionnait la faveur. *Bonafede* fut plus particulièrement le précepteur du jeune *Galiani*, qui prit de lui sans doute, ce genre d'esprit vif et badin, qui attirait tous les regards de la société sur son maître ; mais comme *Galiani* s'est ensuite trouvé sur un théâtre plus grand, et qu'il a eu plus de finesse et plus d'usage du monde, il ne tarda pas à surpasser son modèle.

(2) *Conversation de monsignor Galiani.*

L'un des précepteurs des deux *Galiani*, chez leur oncle, fut Marcel *Cuano*, qui leur enseigna le droit; mais les deux jeunes élèves profitèrent bien plus encore de la conversation des hommes illustres qui se rassemblaient fréquemment chez monsignor *Galiani*. On y distinguait parmi les autres *Niccolò Capasso*, par son esprit satirique; le chanoine *Mazzocchi*, par l'étendue

de son érudition; *Agostino Ariani*, par ses connaissances mathématiques; *Francesco Serao*, par ses découvertes dans la physique; et particulièrement *Giambattista Vico* qui surpassait tous ses contemporains par la profondeur et la fécondité de son génie. Ainsi la maison de monsignor *Galiani*, regardé et comme savant et comme préfet de l'université de Naples, était à peu près une académie permanente, où Ferdinand *Galiani* apprit bien plus que dans les écoles ordinaires.

(3) *Académie des Émules.*

L'Académie des *Émules* était composée de jeunes gens dont la plupart devinrent des littérateurs fort distingués. De ce nombre nous citerons seulement Jacques *Martorelli*, auteur d'un ouvrage très-curieux, intitulé : *De theca calamaria*, et *Pasquale Carcani* dont la mémoire est fort chère aux Napolitains. Ce dernier réunissait surtout aux connaissances les plus graves une sorte d'humeur facétieuse qui le rendait très-aimable à tous ceux qui le fréquentaient. Il eut le plus de part aux travaux de l'académie d'*Herculanum*. Les Napolitains s'amusent encore à lire une espèce de parodie qu'il avait faite de quelques drames de Métastase, et dont le style est d'autant plus comique qu'il est entièrement dans le caractère de leur dialecte, naturellement ampoulé et hyper-

bolique. Ce genre d'esprit, qui distinguait *Carcani*, avait le rapport le plus marqué avec celui de l'abbé *Galiani* : aussi devinrent-ils et furent-ils amis très-intimes jusqu'à la mort. Ils partagèrent souvent les mêmes opinions, les mêmes ouvrages, les mêmes aventures. *Gaetano Carcani*, fils de *Pasquale*, recommandable par ses connaissances philologiques et par ses qualités morales, après avoir pleuré la mort de son père, a écrit sa vie, qui a été publiée à Naples en 1784.

(4) *Premiers ouvrages de Galiani.*

Ferdinand avait débuté dans l'académie des *Émules* par d'autres mémoires. Dans le premier il avait traité cette question : Si la passion de l'amour peut convenir à une âme bien née ; dans la seconde, il dissertait sur l'amour platonique. Mais ce n'était point sur des sujets aussi minces qu'un esprit de la trempe de celui de *Galiani* pouvait long-temps s'arrêter. Il fit d'autres traités plus relevés : l'un, sur la maison de campagne de Lucullus (*Castrum Lucullanum*), mérita les éloges publics du célèbre *Mazzocchi* (*). Cet illustre antiquaire, *Martorelli*, et plus encore les académiciens d'*Herculanum*, avaient rendu l'étude de l'érudition et des antiquités presque dominante

(*) Voyez son Traité *de Ecclesiæ Neapolitanæ semper unicæ vicibus*, imprimé en 1751, p. 200.

parmi les Napolitains. *Giambattista Vico* fit encore plus : il lui donna une direction importante, et l'éleva au rang des sciences ; mais par malheur, comme ses contemporains n'étaient pas en état de l'entendre et encore moins de l'imiter, l'école aride des *Martorelli* prévalut, et l'érudition continua en général une étude qui exigeait un travail immense, mais dont le résultat était presque toujours nul pour les progrès de la philosophie. *Galiani* avait trop d'esprit pour rester long-temps enfermé dans les étroites limites de cette école stérile et pédantesque. A peine connut-il *Intieri*, *Rinuccini*, *Broggia*, qui s'occupaient de l'économie politique, qu'il se livra bientôt à des recherches plus instructives et plus utiles.

(5) *Pasquale Carcani.*

Cet ami de *Galiani* était *Pasquale Carcani* dont nous avons fait mention plus haut (p. xlij). Non-seulement il prit part à ce recueil bizarre, mais il fut le seul qui coopéra aussi à un autre ouvrage du jeune auteur *sur la monnaie*, dont on parlera bientôt.

(6) *Gherardo de Angelis.*

L'auteur qui fit cet aveu, était le P. *Gherardo de Angelis*. Il s'était fait un nom comme poëte et comme orateur. Ses oraisons et ses panégyri-

ques étaient en vogue; mais ils avaient un tout autre mérite que celui de la véritable éloquence. Ses sujets n'étaient d'aucune importance; et les idées les plus communes étaient rendues par des périodes ampoulées et des phrases insignifiantes. Le jeune abbé imita, contrefit ce verbiage emphatique avec tant de finesse, qu'on aurait parié que son oraison funèbre avait été dictée par le P. *de Angelis*.

(7) *Oraison funèbre du bourreau de Naples.*

Luigi Diodati, auteur de la vie de l'abbé *Galiani*, publiée à Naples en 1788, dit (p. 9) que Frédéric II, roi de Prusse, avait imité la bizarrerie de *Galiani*, dans son *panégyrique* du *sieur Jacques-Mathieu Reinhart, maître cordonnier, prononcé par Pierre Mortier, diacre de la cathédrale.* Il est vrai que ce panégyrique ne parut qu'en 1759, c'est à dire neuf ans après l'oraison funèbre du bourreau de Naples; mais il y a bien loin de l'un à l'autre. Le but de Frédéric était, ce me semble, de relever le mérite d'un artisan, souvent plus réel que celui des hommes qui doivent tout au hasard de la naissance; et *Galiani* n'avait prétendu que ridiculiser des académiciens qui, se donnant beaucoup d'importance, ne s'occupaient que de sujets presque aussi intéressans que celui qu'il venait de traiter. Les Napolitains

comptent un bel esprit, contemporain de *Galiani*, qui s'est distingué dans ce genre d'imitation : c'est *Salvatore Spiriti*, auteur de la *Mamachiana*, publiée à Naples, sous la date de *Gélopoli*, en 1770, in-8°. Dans cet ouvrage tout poétique, il tourne en ridicule le P. *Mamachi*, défenseur très-zélé de la cour de Rome, et auteur *del diritto libero della Chiesa di acquistare e possedere beni temporali*, Rome, 1769. Ce fut après avoir écrit, à l'exemple de Fontenelle, son *Dialogue des morts*, ou le *Trimerone* contre le P. *Mamachi*, que *Spiriti* publia cette *Mamachiana*, recueil de poésies diverses, latines et italiennes, qu'il attribue à des poètes classiques dont il contrefait et parodie le style, les formes et les pensées avec tant d'art que l'on croirait réellement entendre Horace, Virgile, l'Arioste, le Tasse, etc.

(8) *Motifs de l'ouvrage sur la Monnaie.*

Ces changemens politiques du royaume de Naples se rapportent à l'année 1734, lorsque la condition précaire de cette province, livrée pendant si long-temps à la domination des étrangers, fut élevée à celle de monarchie indépendante. Elle se crut, elle osa même s'annoncer comme nation digne d'être émancipée, et de jouir de tous ses droits. Dès lors le fleuve Sebète, qui

longe les murs de Naples, prit sur les monnaies le titre de prince (*è socio princeps*). Il n'en fallut pas davantage pour multiplier les ressources de l'état, et pour hausser le prix des denrées. *Galiani* était déjà initié dans la connaissance et dans l'analyse de ces phénomèmes économiques. Il avait connu, comme nous l'avons déjà dit, le marquis *Rinuccini* et l'abbé Barthélemy *Intieri*; c'étaient les plus ardens apôtres de l'économie publique, qu'ils ont fondée dans le royaume de Naples et dans toute l'Italie. *Galiani* se livra tout entier à ce genre d'étude encore peu cultivé de son temps. Dès lors il considéra sous des rapports plus intéressans les mêmes sujets qu'il avait auparavant traités en pur érudit. Ce furent donc l'exemple d'*Intieri*, la traduction des traités économiques de Locke, et plus encore les événemens et les besoins de son pays, qui l'engagèrent à composer son grand ouvrage de la *Monnaie*, qui n'a aucun rapport avec le mémoire sur la *Monnaie en usage au temps de la guerre de Troie*.

(9) *Charles-Antoine Broggia.*

C'était à peu près l'opinion de Charles-Antoine *Broggia*, d'ailleurs très-recommandable par les lumières qu'il a jetées dans la science naissante de l'économie politique. Il avait publié, en 1743, son traité, devenu rare, *De' tributi*, *delle mo-*

nete e del governo politico, etc. On a aussi de lui divers opuscules dans lesquels il proposait des projets et des théories applicables au temps où il écrivait, et aux intérêts de son pays. Il était pharmacien de profession; mais il sacrifia la pharmacie et sa fortune à l'étude de l'économie publique, et au désir de contribuer à la prospérité de sa nation. Il se fit remarquer non-seulement par la hardiesse de ses idées, mais encore plus par la fermeté avec laquelle il les soutint contre la prévention de son gouvernement. On l'incarcéra, on le relégua en Sicile. Il ne se démentit jamais : exilé, emprisonné, il écrivit toujours pour le bien de son pays, et pour l'instruction de ses concitoyens.

(10) *Surprise produite par l'ouvrage de Galiani.*

Il est bon d'observer ici que le jeune *Galiani* se trouva engagé à faire lecture de son livre anonyme à son oncle, comme il avait coutume de faire pour tous les ouvrages qui paraissaient. L'oncle, en admirant cet écrit, ne put s'empêcher de reprocher à son neveu ses productions badines et puériles : il lui disait que s'il voulait véritablement acquérir de la gloire, il fallait qu'il s'occupât d'un ouvrage important comme celui qu'il venait d'entendre. Il est facile de juger quelle fut sa surprise lorsqu'il apprit que

l'ouvrage en question était de son neveu. Tant que l'abbé *Galiani* garda l'anonyme, son ouvrage fut généralement admiré; mais aussitôt qu'on découvrit le jeune auteur, l'amour-propre de quelques vieux docteurs qui ne mesurent les talens et les connaissances des autres que par les années, se sentit étrangement blessé. Ils ne pouvaient retirer tout-à-fait les éloges qu'ils avaient d'abord prodigués à l'ouvrage; mais ils feignirent de croire et de répandre sourdement que *Galiani* n'en était pas le véritable auteur. Ils allèrent même jusqu'à dire que c'était Barthélemy *Intieri* qui le lui avait dicté. Ces petites manœuvres ne sont pas rares parmi les Italiens. On débita la même fable sur la *Science de la législation de Filangieri*, et plus encore sur les *Révolutions d'Italie* de l'abbé *Denina*. Il est vrai que ce doute parut acquérir une certaine vraisemblance quand on compara les autres ouvrages de ce dernier écrivain, qui sont tous fort inférieurs à celui des *Révolutions d'Italie*; mais les autres écrits, au contraire, que publia l'abbé *Galiani*, ne permirent plus de douter que son premier ouvrage ne lui appartînt réellement; aussi tous les faux bruits cessèrent-ils, et le ridicule retomba sur ceux qui les avaient enfantés.

(11) *Circonstances remarquables du voyage de Galiani.*

Ne négligeons pas quelques circonstances de son voyage qui nous serviront à mieux connaître le caractère de certains personnages de ce temps-là et celui de notre jeune philosophe. Il n'avait que vingt-trois ans : le pape *Lambertini* voulut le voir. Le jeune abbé fut présenté à sa sainteté : elle s'entretint avec lui, non-seulement de l'ouvrage sur la monnaie, mais, ce qui est plus singulier, du fameux recueil en l'honneur du bourreau de Naples, auquel le pape lui-même ne refusa pas son approbation. *Galiani* eut aussi un entretien à Turin avec Charles Emmanuël III qui voulut le consulter sur l'état et les vicissitudes de la monnaie de son royaume, et sur d'autres objets politiques. En passant par Florence la société *Colombaria* et l'académie de la *Crusca* l'admirent dans leur sein. Mais *Galiani* ne se montra pas trop reconnaissant, et fut encore moins fidèle aux principes de cette dernière académie, puisqu'il affecta plus de prévention pour le dialecte napolitain du XIII[e] siècle que pour le florentin qu'il estimait moins ancien, moins développé, moins ressemblant à cet idiome général qui a supplanté tous les autres particuliers (*). Quoiqu'il se fût

(*) Voyez son Discours *Dell' origine et varia fortuna del dialetto napoletano*, dans le Traité *Del dialetto napoletano*, page 47.

quelquefois occupé de grammaires et de dictionnaires, il avoue quelque part qu'il avait très-peu d'estime pour les notes grammaticales qui ne lui apprenaient que la propriété, ou ce qu'il appelait la *bonté conventionnelle des mots*. Il osait même dire que tous les siècles et tous les pays ont leur langue vivante, et que toutes les langues sont *également bonnes* (*) ; ce qu'il serait facile de contester, si c'était ici le lieu de combattre une opinion que nous sommes loin de partager. Nous pouvons cependant assurer que *Galiani* dans ses voyages ne négligea jamais les philologues et les érudits; mais il s'attacha plus particulièrement aux savans et aux philosophes tels que *Vallisnieri*, *Poleni*, *Morgagni*, etc.

(12) *Intérêt de sa correspondance.*

Parmi ces hommes privilégiés qui honorent leur nation et illustrent leur siècle, l'Italie se glorifiait de posséder, dans son sein, les *Zanotti*, *Maffei*, *Boscovich*, *Winkelmann*, *Stay*, *Assemanni*, *Lami*, *Cocchi*, etc. *Galiani* ne se borna point à correspondre avec eux; il étendit encore ses rapports avec les ultramontains les plus célèbres, tels que d'Alembert, Diderot, Raynal, Batteux, Voltaire, Buffon, Barthélemy, Marmontel, Helvétius, etc. En jugeant sa correspon-

(*) *Correspondance de Grimm*, part. 2, t. 3, p. 116.

dance, par ce que nous en connaissons jusqu'à présent, il se fait particulièrement remarquer par la spontanéité de ses idées, et par sa facilité à les exprimer. On rencontre partout ces traits francs et sûrs qui caractérisent l'esprit de l'auteur; souvent ses bons mots, ses petits contes, ses allégories, qui ne semblent destinés qu'à un simple amusement, cachent un sens profond, et des leçons très-instructives. Si les lettres inédites répondent, comme il est à croire, à ce que nous possédons déjà de lui, on devrait tirer de l'oubli, au moins la partie la plus curieuse, et la plus intéressante de cette immense collection. Les héritiers devraient le faire, à moins que les Italiens ne veulent toujours s'exposer à éprouver la honte de voir quelques-uns de leurs auteurs, et de leurs ouvrages, plus estimés par les étrangers, que par eux-mêmes.

(13) *Barthélemy Intieri.*

C'est à ce vieux et respectable philosophe, tout étranger qu'il était, que les Napolitains doivent la chaire d'économie publique, fondée par lui dans l'université de Naples; et, par conséquent, le cours ou *leçons de commerce* de l'abbé *Genovesi*, à qui cette chaire fut d'abord confiée.

Ils lui doivent encore, outre l'*Etuve* pour la conservation des blés, une machine qu'il appela

Palorcio, et qu'il inventa pour faire descendre la neige du sommet de la montagne de Vico, près de Naples. Il avait de plus imaginé une voiture qui devait rouler sans chevaux, et qu'on a depuis exécutée ailleurs (*).

(4) *L'impression que fait l'abbé Galiani sur les Français.*

On sait de quelle manière il débuta auprès de la cour, comme secrétaire de la légation de Naples. A peine y paraît-il, vêtu en abbé, que sa petite taille excite le rire de tous les courtisans. L'abbé *Galiani* ne se déconcerte pas ; il regarde autour de lui, et faisant les revérences accoutumées, il dit modestement au roi : *Sire, vous voyez à présent l'échantillon du secrétaire; le secrétaire vient après.* Cette déclaration, plaisante et inattendue, donna de son esprit une idée très-avorable, qu'il sut pleinement justifier par la suite. Il devint bientôt l'ami de tous les philosophes de Paris, et de tout ce qu'il y avait de plus spirituel et de plus galant. La *correspondance* de Grimm le prouve d'une manière incontestable. Si l'on en croit ce qu'on disait de lui dès l'année 1765, qu'il était parti pour Naples, tous les joyeux et paisibles partisans des lettres, des arts et de la

(*) Voyez *Vita di Galiani*, page 21, n. (1), et *Elogio di Genovesi*, par *Galanti*, etc.

raison, souhaitaient, pressaient son retour. « S'il ne vient promptement, disaient-ils, calmer les regrets de l'amitié ; si l'ambition peut le retenir, et le fixer dans sa patrie, il regrettera, à son tour, éternellement et douloureusement, la perte de ses amis, et les charmes de la douce et consolante philosophie ». P. I, t. IV, p. 427. Ils cherchaient cependant à se dédommager par sa correspondance ; ses lettres, à la fois charmantes et instructives, étaient un des objets les plus fréquens de leurs entretiens (*).

(15) *Le marquis Caracciolo.*

Caracciolo était philosophe, et réunissait, à beaucoup d'esprit, des connaissances profondes et variées. Il voulait la prospérité et la gloire de son pays. Aussi fut-il haï et humilié par un ministre étranger (Acton), qui, n'ayant aucune de ses connaissances et de ses vertus, persécutait tous les vrais citoyens qui étaient capables de servir leur patrie. *Caracciolo*, malgré le mépris de ce charlatan effronté, recueillit l'estime non-seulement des Napolitains, mais des plus illustres étrangers. Il fut l'ami de d'Alembert, et de tous les mathématiciens de son temps. *Galiani* avait entretenu avec lui une correspondance amusante et philosophique

(*) Voyez sa Correspondance avec madame d'Épinay et autres.

commencée dès 1763. Les nouvelles politiques et littéraires, tout ce qui intéressait la cour et leur pays, en étaient le sujet. On trouve beaucoup de sagesse et de jugement dans les lettres de *Caracciolo*, et toujours le même esprit dans celles de *Galiani*. Que de matériaux précieux pour l'histoire du temps, si l'on met au jour ces instructives correspondances!

(16) *Commentaires sur Horace.*

On ne connaît ces commentaires que par les aperçus qu'en ont publiés, en 1765, à Paris, l'abbé Arnaud et M. Suard, et, en 1788, à Naples, l'auteur de la vie de *Galiani*, *pag.* 37 *et suiv.* Il ne sera donc pas inutile d'en donner ici quelque idée. *Galiani* s'était proposé de déterminer, ou du moins de deviner les occasions, les circonstances pour lesquelles chacune des poésies d'Horace avait été composée, et les allusions qu'on peut y trouver. Ses recherches sont savantes, et ses observations spirituelles et judicieuses. Cette espèce d'interprétation obligea le commentateur à rectifier les époques des poésies d'Horace, et à leur donner un ordre chronologique tout différent de celui qu'elles avaient conservé jusqu'alors; ce qui les mettait plus d'accord avec l'histoire du temps, et marquait davantage les progrès que le poëte faisait dans son art. Voici

quelques-unes des remarques de *Galiani*; elles serviront à donner une idée de ce que peuvent être les autres.

On avait débité beaucoup de conjectures, d'absurdités, sur tous les noms des femmes auxquelles Horace adresse ses odes, ou qui s'y trouvent mentionnées. *Galiani* établit d'abord que quelques-uns de ces noms sont grecs, tels que ceux de *Galatée*, d'*Astérie*, de *Lalagé*, de *Pholoé*, etc.; que d'autres sont latins, tels que ceux de *Canidie*, de *Gratidie*, de *Julie*, de *Barine*, etc. De cette première distinction, il infère que toutes les poésies, qu'Horace avait adressées à des femmes grecques, devaient appartenir à son premier âge, c'est-à-dire à l'époque où il habitait, dans la Pouille, les villes de Vénose, Bari, Tarente, etc.; et que les autres furent composées dans son plus beau temps lorsqu'il demeurait à Rome, ou dans quelques autres villes latines. *Galiani* rejetait, dans une troisième classe, les noms de théâtre, tels que ceux de *Glycère*, de *Lydie*, de *Pyrre*, de *Néera*, de *Chloé*, de *Tyndaride*, noms que l'on trouve employés, dans les comédies et tragédies anciennes, et qu'il croit avoir été, par fois, donnés hors du théâtre, aux femmes qui s'étaient acquis de la réputation dans tel rôle, sous tel nom. Ces noms étaient, selon lui, un témoignage public et constant de l'admiration des spectateurs.

Galiani collationne et rectifie souvent quelques passages du texte altérés par le temps ou par l'ignorance des copistes ; il ose même, de deux odes diverses ou des morceaux détachés de plusieurs, en former une seule pour lui donner un sens plus régulier et plus complet (*) ; il nous donne aussi des interprétations tout-à-fait nouvelles et ingénieuses. Citons-en deux exemples, d'après l'auteur de sa vie.

La 27e ode du 3e livre, adressée à Galatée,

Impios parræ recinentis omen,

n'est à ses yeux qu'un dialogue entre cette femme et le poëte. Loin de chercher à la dissuader de voyager sur la mer thyrrénienne, comme l'ont avancé les scholiastes, Horace qui se trouvait alors dans la Pouille, lui fait ses adieux ; il se recommande à son souvenir, il la prie de penser toujours à lui, pendant que prête à traverser l'Adriatique, elle pleure comme la jeune Europe lorsqu'elle était emmenée par Jupiter. Cette conjecture paraît heureuse ; et certes en l'adoptant, on voit disparaître toutes les contradictions auxquelles on s'expose en suivant les interprétations des autres commentateurs.

L'explication que *Galiani* nous donne de quelques passages de la 9e ode du 1er livre,

Vides ut altâ stet nive candidum,

(*) Voyez plus bas, t. 2, p. 466.

a un caractère plus original, plus remarquable encore. Les commentateurs se donnaient la torture pour interpréter ces deux vers,

Lenesque sub noctem susurri,
Compositâ repetantur horâ, etc.

Le P. Sanadon y voyait une promenade nocturne le long d'un ruisseau qui murmurait doucement; le P. Tarteron, une conversation familière tenue dans la soirée entre plusieurs amis; et d'autres, des épanchemens secrets entre deux amans. L'abbé *Galiani* y découvre des entretiens d'une toute autre nature, ceux que les Italiens et les Espagnols nomment *serenate* ou *mattinate*, et que les Provençaux appelaient *albades*. Cet usage existait chez les anciens Romains. Souvent l'amant, soit par agrément, soit par nécessité, se rendait la nuit sous la fenêtre de sa bien aimée, il lui parlait à voix basse, il chantait même tout doucement. De là ces petites chansons qu'on appelle encore en Italie *notturni*, destinées à réveiller, à entretenir et toucher les jeunes filles, qui à leur tour ne se plaignent guère d'être réveillées et charmées par ces chants mélodieux. *Galiani* en reconnaît même quelques-unes parmi les odes d'Horace; telles sont la 10e du 3e livre,

Extremum Tanaim si biberes, Lyce,

et la 25e du 1er,

Parcius junctas quatiunt fenestras, etc.

C'est en suivant toujours cette manière fine et savante que notre critique commente et éclaircit tout le reste.

Ces commentaires furent commencés à Paris ; mais qu'ils étaient loin d'avoir atteint à leur perfection ! L'abbé Arnaud et M. Suard en publièrent, presque contre le gré de l'auteur, des fragmens dans leur *Gazette littéraire*. S'il faut en croire l'auteur de sa vie, *Galiani* corrigea dans la suite la plus grande partie de ses remarques : ce qui nous en fait désirer d'autant plus la publication d'après son manuscrit autographe.

Outre ses commentaires, *Galiani* écrivit la vie d'Horace, qui précède le traité *Des Instincts*, etc., dont on a parlé plus haut. Ces deux ouvrages sont le résultat de l'analyse la plus ingénieuse des œuvres du poëte. De même qu'il y avait puisé sa vie privée et galante, il tâcha d'y trouver sa manière de penser, son système intellectuel sur les instincts ou les goûts des hommes et sur les principes du droit des nations et des gens. Il est du moins à présumer que tel doit être le but de cet ouvrage, et non pas comme semblent l'annoncer les biographes de *Galiani*, de confirmer les principes du droit de la

nature et des gens, par les poésies et l'autorité d'Horace. En effet, dans le plan qu'on lui attribue, on ne verrait ni le philosophe, ni l'homme d'esprit. On sait d'ailleurs qu'Horace, comme presque tous les poëtes, se plaisait à suivre tantôt un système, tantôt un autre, et louait des personnages et des qualités qu'on ne peut aisément mettre d'accord. Il se montre presque à la fois stoïcien et épicurien : ici, il paraît l'ami de Brutus; là, il n'est plus que l'esclave d'Auguste; souvent il prêche l'amour de la gloire, de l'honneur, de la patrie, et quelquefois il se glorifie d'avoir mis sa vie hors de danger par une fuite honteuse, en quittant son bouclier. Or, au milieu de ces bizarres contradictions, que la plume du poëte rendait ordinairement agréables, quel était, quel devait être son véritable système? Et c'est là, je pense, l'objet des recherches que l'abbé *Galiani* s'était proposé.

Quoi qu'il en soit, il ne faut pas confondre avec cet ouvrage manuscrit et presque achevé, celui qu'il conçut à Naples, se promenant en voiture, et dont il communiqua, en 1777, le plan avec la table des chapitres à madame d'Épinay, savoir : *Des instincts et des habitudes de l'homme, ou principes du droit de la nature et des gens* (*). Il

(*) Voyez *Correspondance de Grimm*, liv. 2, tome 4, page 15.

serait possible de rapporter l'idée première de cet ouvrage à l'année 1770; son but paraît du moins caché tout entier dans l'espèce de parodie que *Galiani* avait eu le dessein d'intituler : *Instructions morales et politiques d'une chatte à ses petits, traduites du chat, en français, par M. d'Égrattigny, interprète de la langue chatte, à la bibliothèque du roi* (*). Les mystères politiques et théologiques que notre auteur se proposait de faire apprendre par la chatte à ses petits, prouvent assez la pleine connaissance qu'il avait de la nature de l'homme et de la société. L'idée de cette parodie est un trait vraiment digne de Lucien.

(17) *Académie dramatique.*

C'est à Naples qu'on trouve la véritable école de la musique, et c'est là que tous les amateurs étrangers devraient aller la goûter, quand même ils en cultiveraient la théorie mieux que les Napolitains. On peut la regarder comme un privilége que la nature leur a accordé, et que les anciens avaient caractérisé par la fable de la syrène Parthénope. La mobilité et la résonnance de leurs organes, la vivacité de leur imagination, la gaieté de leur caractère, la beauté du ciel qui exerce et

(*) Voyez Lettre à madame d'Épinay, tome 1, page 228.

développe ces qualités individuelles, enfin la tradition des principes et de la méthode que les plus grands maîtres de l'art leur ont dictés, semblent avoir destiné les Napolitains à conserver ce beau talent qu'ils tiennent de leurs ancêtres. On a depuis élevé à Naples des conservatoires pour cultiver encore plus ce talent dans les *jeunes élèves* qui aiment à l'exercer. Mais on ne tirait pas de ces établissemens tous les avantages qu'on était en droit d'en attendre. *Galiani* voulait y former de bons acteurs pour l'opéra. Il fallait à cet effet organiser une bonne école de déclamation, qui manquait non-seulement à Naples, mais dans tout le reste de l'Italie, et sans laquelle la musique théâtrale ne peut atteindre à toute son expression. Probablement l'exemple des théâtres de Paris, et plus encore les entretiens que *Galiani* avait eus avec Marmontel et Mlle Clairon, lui avaient donné cette idée. Quoiqu'il trouvât de l'exagéré dans le monde théâtral, il avait compris que les Français étaient au-dessus des Italiens sous le rapport de la déclamation (*), autant que les Italiens étaient au-dessus des Français pour la musique. Mais le projet et les efforts de *Galiani* n'eurent point de succès. Cependant nous pouvons assurer que les vrais Italiens, qui aiment leur nation et connaissent ce qui lui manque, s'occupent de-

(*) Voyez plus bas, tome 2, pag. 16 et 174.

puis long-temps à relever cet art qu'on avait malheureusement négligé, et à le remettre au niveau des autres qui ont conservé leur ancienne gloire. Espérons maintenant que les acteurs italiens, concourant au même but, n'exposeront point la plus belle école de l'Italie à perdre son effet, faute d'expression et de sentiment.

(18) *Le Socrate imaginaire.*

Remarquons ici que ce ne fut pas son projet d'académie dramatique qui donna à l'abbé *Galiani* le motif de l'opéra comique, intitulé le *Socrate imaginaire.* Il voulut s'abandonner à son génie satyrique et badin; sa pensée se fixa sur un littérateur de son temps. L'avocat Xavier *Mattei*, auteur de quelques ouvrages, et surtout d'une *traduction,* ou, pour mieux dire, paraphrase des psaumes, faite dans le style de Métastase, avait émis diverses opinions concernant la littérature, les beaux-arts, et particulièrement la musique et l'art dramatique des Grecs. Il affectait de philosopher, et de ramener ses contemporains à la méthode et au goût, disait-il, des anciens; il s'appuyait de l'exemple de Socrate et de l'autorité de Platon, pour en imposer davantage. C'en fut assez pour que le nouvel Aristophane imaginât de faire reparaître sur la scène le divin Socrate, ou plutôt un de ses imitateurs fanatiques qui en

ignorait et dénaturait les principes et la conduite. Voici comme il s'y prit : Le héros de la fable se figure être Socrate ; il veut, il ordonne qu'on l'appelle par ce nom. Sa maison devient aussitôt une académie, sa femme est Xantippe, sa fille, Aspasie, ses serviteurs même ne sont plus que des philosophes, au nombre desquels il distingue et chérit particulièrement Platon, Ximias, Xénophon, etc. Dans cette position vraiment comique, le poëte lui fait concevoir, dire, exécuter les plaisanteries les plus ridicules et les plus bouffonnes. Il parodie toutes les aventures et les mésaventures de Socrate. Son protagoniste n'est enfin qu'un singe du philosophe ; il le contrefait en tout, et finit même par se faire condamner par l'Aréopage, et par prendre la ciguë ; mais au lieu de ce poison, on lui donne un somnifère qui l'endort, et lui rend le sens commun qu'il avait perdu. A son réveil, il se reconnaît, se corrige et abjure toute sa philosophie chimérique. Tel est le plan général de cet opéra comique dont l'exécution fut confiée à Jean-Baptiste *Lorenzi*, auteur distingué de plusieurs opéra du même genre, tels que *l'Idolo Cinese*, *la Pietra simpatica*, *il Fanatico in berlina*, etc. Le divin *Païsiello*, visant au même but avec *Lorenzi* et *Galiani*, fit la musique ; l'effet qu'elle produisit sur les Napolitains fut extraordinaire. L'homme de lettres, caché

sous le nom de Socrate, n'ayant pas le courage de se montrer, comme l'ancien, aux spectateurs qui s'amusaient à ses dépens, tâcha d'en faire arrêter la représentation ; il l'obtint. Mais il ne fallait qu'entendre la musique pour faire cesser toute suspension. En effet, on entendit la musique, et la défense n'eut plus lieu. Depuis cet instant le *Socrate imaginaire* continue à faire le charme des Napolitains, des Italiens et de tous les vrais amateurs.

(19) *Antoine Serra.*

Galiani possédait parmi ses livres le traité d'*Antonio Serra* sur les causes de la richesse des nations (*), qui était devenu très-rare en Italie. *Galiani* l'avait reçu de Barthélemy *Intieri*, et le regardait comme l'unique exemplaire échappé à l'inquisition d'Espagne. Il en donna une notice dans ses remarques, ajoutées à la deuxième édition qu'il fit de son ouvrage sur la *monnaie* en 1780 (**). Jusqu'à cette époque on avait oublié ce traité et jusqu'au nom de *Serra*; cependant il avait droit au souvenir de la postérité, d'autant plus qu'il avait été négligé par ses contem-

(*) *Delle cause che possono fare abbondare li regni d'oro e d' argento, dove non sono miniere ; con applicazione al regno di Napoli;* 1613.

(**) Note xxix.

porains. Il avait pressenti les grands principes de l'économie politique, il osa même les annoncer et les publier dès l'année 1613, quoique enfermé dans les prisons de Naples, où il se trouvait en même temps et peut-être pour la même cause que Thomas *Campanella*, calabrois et philosophe comme lui, qui s'était proposé de constituer sa patrie en république. *Campanella* fut sauvé par les Français, qui réussirent à l'arracher des mains des inquisiteurs d'Espagne et de Rome, et à l'emmener à Paris, où il finit ses jours, estimé de Peiresc, de Gassendi et de tous les savans de ce temps-là. *Serra* mourut, à ce qu'il paraît, dans les prisons, persécuté par son gouvernement et oublié de ses concitoyens. L'éditeur de la collection des écrivains classiques italiens d'économie politique (*) a cherché à réparer en quelque sorte le tort qu'on lui faisait depuis long-temps, en publiant le traité de *Serra* et en le faisant précéder d'une notice biographique fort curieuse. Je me suis permis de donner ici cet aperçu dans un siècle éclairé et au milieu d'une nation qui se fait gloire de venger les hommes de lettres qui sont victimes de l'erreur ou du despotisme.

(*) A Milan, 1803, tome 1, partie ancienne.

(20) *Caractère patriotique de l'abbé Galiani.*

Essayons de déterminer encore mieux le caractère de cet écrivain, dont on a dit souvent beaucoup de bien, et quelquefois beaucoup de mal. Il est difficile de se dissimuler que *Galiani* aimait, et peut-être un peu trop, la bonne chère; il étudiait, il philosophait; mais il voulait vivre aussi, et savait allier, le mieux possible, les études et les plaisirs. Des censeurs trop sévères de ses mœurs, ou des rivaux trop jaloux de ses talens, le représentèrent comme un égoïste, oisif, irréligieux, libertin, comme un homme dangereux, ou tout au moins inutile. *Galiani* lui-même disait quelque part : « Le reste du monde me donne plus d'esprit que de cœur; et Dieu voulut qu'ils eussent raison » (*). Mais laissons les mots, et suivons les faits. Les ouvrages qu'il a publiés, et ceux qui restent de lui, manuscrits, ne permettent pas de croire à son oisiveté; d'un autre côté les idées et les principes qu'il a professés prouvent son humanité et son patriotisme. Il est vrai que souvent la conduite et le caractère des auteurs ne correspondent guère aux maximes dont ils parent leurs livres. Il est vrai aussi que l'abbé *Galiani*, dans une partie de sa correspondance familière comme dans la bonne compagnie, se permettait de certains traits qui prouveraient trop d'indifférence

(*) Voyez ce volume, page 209.

pour quelques théories dont il paraissait se moquer. Mais soit qu'on le regarde, pour me servir d'une expression de Montaigne, *habillé en livre*, soit qu'on le trouve presque rieur de tout, on ne peut lui refuser de s'être toujours hautement, dans ses relations, occupé du bien-être de son pays, alors même qu'il ne pouvait en espérer aucune gloire, aucun profit.

Quand, en 1764, la disette menaçait son pays, il proposa l'introduction de la culture des pommes de terre au ministre *Tanucci*, qui, malgré les préjugés d'un peuple, contraire aux pratiques et aux inventions de l'étranger, tâcha de suivre les conseils de *Galiani*.

Il concourut à la belle édition des *Constitutions*, que l'empereur Frédéric II avait données aux Deux-Siciles, et dont une traduction grecque, fort exacte, et faite, peut-être, par ordre de cet empereur, comme le conjecturait Montfaucon, existait en manuscrit dans la bibliothèque du roi, à Paris. Il en fit faire une copie, qu'il collationna sur le texte; et, par ce moyen, les constitutions, corrigées et augmentées, parurent, à Naples, en grec et en latin. Les publicistes, qui savent combien ce code, qui date du XIII[e] siècle, méritait d'être plus connu, et même imité dans les siècles suivans, peuvent relever l'influence qu'il a dû exercer aussi au XVIII[e], sur les bons

esprits du royaume de Naples, surtout pour ce qui regarde l'indépendance des états.

C'est à l'abbé *Galiani*, que les Napolitains sont redevables de la carte géographique de leur pays, exécutée, en 1769, par *J. A. Rizzi Zannoni*. Ce géographe padouan, qui avait été chargé par Louis XV de fixer les limites des établissemens anglais et français dans l'Amérique, se trouvait alors à Paris; et ce fut là qu'il exécuta son travail pour le royaume de Naples, sous l'inspection de l'abbé *Galiani*. Le marquis *Tanucci* y prit beaucoup d'intérêt, et voyant la première planche, qui comprenait les deux Calabres, et qui l'emportait sans peine sur toutes les précédentes cartes de ce pays, il la nomma la *Calabre parisienne*. Mais ce n'est pas la beauté extérieure de l'exécution qui constitue la bonté réelle de ce genre de travaux. *Galiani* en sentit l'imperfection, et tâcha d'en faire corriger les erreurs par le même *Zannoni*, qui, en 1781, recommença son ouvrage, d'après des observations bien plus exactes qu'il alla faire lui-même sur les lieux.

Galiani avait réussi à établir dans son pays l'usage des ventes à l'enchère, et il se réjouissait d'avoir par-là rendu un service bien grand à sa patrie, et d'avoir déraciné bien des abus (*).

Galiani se proposait aussi d'améliorer l'état de

(*) Voyez plus bas, page 259.

Baïa et de ses environs, de ce pays qu'Hésiode et Homère avaient tant célébré, et qui conserve encore assez de traces de son ancienne prospérité pour être, de nos jours, visité et admiré par les voyageurs instruits. C'est là qu'on voit encore ce que Virgile avait si bien décrit en poëte et en naturaliste. Mais ces lieux, d'ailleurs si intéressans par leur aspect et par leurs souvenirs, étaient devenus en même temps le séjour de la tristesse et de la solitude. On y remarquait, au milieu de tant de ruines, la destruction du port de Misène, de cet ancien port que les Romains regardaient comme le plus magnifique de la Méditerranée, et qui n'est à présent qu'un lac dormant qu'on appelle *Mare morto*. En rétablissant ce port, et en faisant disparaître ce lac pestifère, *Galiani* espérait aussi rendre utiles, ou du moins assainir le lac d'Averne, et le marais *Acherusius*, aujourd'hui lac du *Fusaro*, en leur donnant un cours libre jusqu'à la mer. Il fut même chargé de cette grande opération ; et ce n'est qu'aux vrais patriotes à concevoir et à exécuter de tels projets.

Ce qui est plus important, *Galiani* avait remarqué les progrès que quelques nations de l'Europe avaient faits dans la civilisation ; il avait observé, en philosophe impartial, l'Angleterre et la Hollande ; il avait aussi vu l'essor que la France venait de prendre ; et quoique prévenu d'abord

pour ses concitoyens et contre les Français, il finit par mieux connaître les uns et par estimer les autres. Pendant son premier séjour à Paris, il ne pouvait s'accommoder des Français; il importunait le ministre *Tanucci* pour se faire rappeler; mais, en 1766, se trouvant à Naples, il ne pouvait plus se passer de la France. Il se sentait devenir stupide de jour en jour, d'heure en heure, de minute en minute (*), il ne vivait que de l'espoir de revoir Paris (**); enfin, il fit des instances pour y revenir le plus tôt possible (***). Dès-lors, il désira toujours que sa nation, à l'exemple des autres peuples qui l'avaient devancée, marchât d'un pas plus rapide vers la culture et la civilisation; mais, en même temps, il ne voulait pas qu'en cherchant à les imiter, elle altérât son caractère national. Pénétré de ces idées justes et patriotiques, il proposait des écoles, des colléges, et d'autres établissemens propres à favoriser les heureuses dispositions d'un peuple, dont les institutions publiques ne répondaient pas toujours au génie que la nature lui avait accordé. Il employa même les armes du ridicule, qu'il maniait si bien, contre la sotte ignorance et ce savoir encore

(*) Lettre à madame d'Épinay, vol. 1, page 248

(**) Ibid. page 142.

(***) Voyez sa vie, par *Diodati*, page 47.

plus sot, qui fait des hommes des êtres fanatiques et intolérans. Un jour il se trouvait chez un libraire à Naples; un jeune étudiant, calabrois, y arrive pour acheter des livres; l'abbé *Galiani* l'observe, le questionne; il lui reconnaît de l'esprit. Le jeune homme le consulte sur le choix des livres qu'il voudrait emporter avec lui. « Eh bien! lui dit l'abbé philosophe, préférez Plutarque, Machiavel, Bayle, Montaigne, Locke, Montesquieu, etc.; emmenez ces braves gens avec vous; faites qu'ils soient bien accueillis par vos Calabrois : vos concitoyens vous en sauront bon gré quand ils les connaîtront ».....

D'après ces faits, ne serait-ce pas vouloir méconnaître le vrai caractère de l'abbé *Galiani*, en ne voyant en lui qu'un pur égoïste, qui ne prenait aucun intérêt au sort des hommes et de ses concitoyens? Qu'on lise l'élégante préface, qu'il a mise en tête de l'ouvrage du *Dialecte napolitain*, et l'on jugera de sa philanthropie et de son patriotisme. Il y fait le tableau des malheurs qui avaient accablé sa patrie pendant si long-temps; et après en avoir indiqué les causes principales dans le despotisme des vice-rois, dans les vexations des barons, dans les tentatives et dans les manœuvres du saint-office, il nomme encore les jésuites, et les accole aux vice-rois, qui furent toujours les plus grands fléaux du royaume de

Naples (*). Voilà cependant l'homme qu'on a quelquefois méconnu, et tellement négligé que, lors de la fondation à Naples d'une académie des sciences et belles-lettres, le nom de *Galiani* ne se trouva point sur la liste des élus (**)!.....

(21) *Dialecte napolitain.*

Tandis que des savans s'occupent encore à déterminer l'origine et la filiation des langues vivantes qu'on regarde comme filles ou nièces de la latine, il serait bon d'examiner les réflexions que l'abbé *Galiani* a faites sur le génie et les vicissitudes du dialecte napolitain (***). L'auteur y prouve, 1° que ce dialecte était le plus ancien, le plus expressif, le plus cultivé entre tous les dialectes modernes de l'Italie ; 2° qu'au XIIIe siècle il était plus en vogue que le dialecte florentin, puisqu'il avait des chroniques telles que les *diurnali*, journaux, de *Matteo Spinello* (****), et que celui-ci n'en avait point du tout ; 3° qu'il s'approche plus que

(*) Voyez *Del dialetto napoletano*, à la fin, p. 183.

(**) Voyez au second volume de cette *Correspondance*, page 471.

(***) *Dell' origine e varia fortuna del dialetto napoletano*, dans le traité *sur ce dialecte*, page 47.

(****) Voyez *Muratori*, *Scritt. delle cose d' Italia*, tome 7, page 1064.

tout autre, de sa langue mère avec laquelle il a des rapports plus intimes et plus étendus, tant pour le fond que pour la forme; 4° enfin que même dans la suite, quand la langue italienne fut mieux fixée et devint dominante, des écrivains distingués, tels que Boccace, le Tasse, Sannazar, *Capasso*, Métastase, etc., se firent toujours une gloire de composer dans le dialecte napolitain. Les ouvrages originaux et les traductions que ce dialecte peut citer, le prouvent incontestablement; mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler davantage.

(22) *Présages politiques de Galiani.*

Quoique l'ouvrage que *Galiani* a publié sur les *devoirs des princes neutres envers les princes belligérans*, soit le plus sérieux de tous ceux qu'il avait composés ou projetés, il est malheureusement de peu d'utilité aux personnages à qui il l'avait adressé; et il n'est pas moins vrai de dire que la plupart de ses principes seraient très-utiles aux peuples, s'ils pouvaient en faire usage. *Galiani* s'était chargé de soutenir les droits de la neutralité, et la cause des petits princes qui, étant souvent menacés par la forcè prépondérante des grands, sentaient, comme tous les faibles, la nécessité de faire valoir les véritables principes du droit des gens. Cela le mit à même

de relever quelquefois les intérêts des peuples, en défendant ceux de ses cliens principaux. Il se déclare particulièrement contre ces restes de barbarie que les anciens exerçaient dans l'état de guerre, et surtout contre ce droit de corsaires, dont l'usage non moins que l'abus, presque toujours inévitable, détruit tout principe de justice et d'humanité. *Galiani* avait bien compris que les maximes rigoureuses du funeste droit de la guerre par lesquelles on légitime encore cet acte barbare d'hostilité, pourraient justifier tous les autres moyens, également barbares, que les progrès de la civilisation nous ont fait généralement abhorrer et proscrire. Il espérait quelquefois, il prévoyait même, la chute prochaine de ces préjugés et de bien d'autres, qui arrêtent, quoique vainement, la marche de l'esprit humain, qu'il voyait avancer de jour en jour, malgré les obstacles de l'ignorance et du fanatisme. C'est à ce but qu'il visait ordinairement par ses doctrines, par ses conseils, et même par ses plaisanteries. Il connaissait si bien l'époque à laquelle il vivait, qu'il ne pouvait méconnaître l'époque encore plus éclatante qui devait la suivre. Souvent il fait le prophète avec ses amis, et si quelquefois il se trompe dans quelque circonstance, il ne manque jamais de pressentir cette grande révolution qui se préparait dans l'Europe, ou pour mieux

dire, dans l'Univers. En effet, il publia l'ouvrage dont nous venons de parler en 1782; et dès 1776, il écrivait à madame d'Épinay dans ces termes : « L'époque est venue de la chute totale de l'Europe et de la transmigration en l'Amérique : tout tombe en pourriture ici, religion, lois, arts, sciences; et tout va se rebâtir à neuf en Amérique..... Je l'avais dit, annoncé, prêché, il y a plus de vingt ans, et j'ai vu toujours mes prophéties s'accomplir (*) ». Il pensait même et annonçait ailleurs que l'Amérique règnerait un jour sur l'Europe (**). Il craignait par fois les dangers de la philosophie et de ses apôtres; mais il ne cessait cependant de conseiller toujours aux philosophes la modération, et la tolérance à leurs ennemis. Il vaut mieux, disait-il quelquefois, courir avec le monde, que de se faire traîner par force ou renverser. Je rappelle ces traits de l'abbé *Galiani* d'autant plus volontiers, qu'on est dans ce moment plus en état de les apprécier.

(23) *Galiani meurt comme il a vécu, en plaisantant.*

Il mourut comme le devait faire un abbé qui avait toujours vécu dans le sein de sa religion; il

(*) *Correspondance de Grimm*, etc., partie 2, tome 3, page 285.

(**) Lettre à madame d'Épinay, t. 2, page 463.

voulut même recevoir le saint viatique avec toute la pompe que ses forces lui permettaient. Il se leva du lit, se mit en perruque, et presque habillé en costume, il alla recevoir le Seigneur dans sa galerie. Quelques personnes regardèrent cette cérémonie comme une simagrée de l'abbé *Galiani*, dictée plutôt par son esprit habituel de badinage que par un sentiment de religion. Ce qui est certain, c'est que loin d'être incrédule ou fanatique, il fut toujours philosophe et religieux ; son caractère ne s'altéra pas aux approches de la mort ; il la regarda dans ses derniers jours avec indifférence, et finit par se familiariser avec elle au point qu'elle devint aussi l'objet de ses plaisanteries. En prenant congé de tous ses amis, il leur disait qu'il venait de recevoir un billet d'invitation de la part des défunts, pour qu'il allât chez eux ranimer l'esprit de leurs entretiens, comme s'ils souffraient depuis long-temps de la monotonie et de l'ennui de leur état. Cependant il ne voulut pas se séparer de ses amis les plus intimes, avec lesquels il tint jusqu'à la fin les mêmes discours, et montra le même intérêt pour ses projets politiques et littéraires ; il regretta surtout son Horace et les travaux qu'il lui avait consacrés ; ce qui prouve qu'il est mort dans les mêmes intentions qu'il avait manifestées de son vivant.

J'ai remis à donner ici quelque idée de ses

bons mots et des traits d'esprit qui constituaient la partie la plus brillante de son caractère. Ils sont tous dans le genre des Italiens, et particulièrement des Napolitains; ils ont par conséquent presque tous un certain air d'exagération, d'hyperbole et de liberté, qui ailleurs sentirait peut-être un peu la licence. Mais cette licence même on la présente ordinairement sous des formes qui lui ôtent tout ce qu'elle avait d'abord de choquant. C'est le même esprit qui dicta aux Italiens la satire badine, ou bouffonne et burlesque, inventée par *Burchiello*, barbier et poëte à la fois, mise en vogue par Laurent de Médicis, et consacrée dans la suite par *Berni* et ses imitateurs. Le Napolitain entre les Italiens étant plus gai, plus spirituel, plus franc, ennemi de tout mystère, comme il l'a constamment été du Saint-Office, se distingue encore plus dans ce genre, qui semble un reste du comique *atellan*. Ses allusions, ses métaphores, ses équivoques, ne coûtent aucune peine à se faire entendre, et même au-delà du besoin. On dirait que dans ses traits bouffons, tout en ayant l'air de se cacher, il cherche à se faire voir encore davantage. Tel était l'esprit de *Capasso*, de *Carcani*, de *Caracciolo* et d'autres qui ont tant brillé par leurs réparties; mais *Galiani* les a tous éclipsés.

Il était si fécond et si libéral de ses proverbes,

de ses bons mots, de ses contes, que souvent on aurait cru qu'il s'était préparé exprès pour profiter des occasions d'en faire étalage. En effet, on a trouvé parmi ses manuscrits un recueil de ces plaisanteries dont il se servait pour animer les conversations (*); mais quelle que soit la part qu'y prirent l'art et l'étude, on ne lui peut refuser tout ce que la nature et le génie lui avaient accordé dans ce genre. Ses discours, ses entretiens, ses lettres, étaient presque toujours pleins de ces traits joyeux et piquans qu'il rendait encore plus savoureux par sa manière de les exprimer. On les cite encore, on les répète, on les modifie et on les altère pour mieux les appliquer aux circonstances; on lui en attribue même que peut-être il n'aurait jamais imaginés. On lui a fait dire, par exemple, que « Rome ne pourrait jamais reprendre un peu de splendeur que quand il y aurait un pape athée (**). » Je ne dis pas que *Galiani*, étant abbé, et ami de plusieurs évêques et cardinaux, et même du pape Lambertini (Benoît XIV), ne se serait point permis une pareille plaisanterie; je dis seulement que pour lui ce mot n'est ni juste ni spirituel : car, d'une part, il n'est pas si rare qu'un athée devienne plutôt hypocrite que d'ex-

(*) Sa *Vita*, page 94, num. xxv.

(**) Lettre XCIII de Voltaire au roi de Prusse, sous la date du 21 septembre 1776.

poser sa domination par son athéisme; et d'ailleurs *Galiani* même avait dit quelquefois, avec beaucoup plus d'esprit et de vérité, qu'il regardait l'incrédule comme un danseur de corde, fait pour effrayer et étonner les spectateurs, mais non pour en être imité (*).

Voici le véritable genre des bons mots de l'abbé *Galiani*. On a raconté bien des choses de son singe, qu'il fit beaucoup figurer de son temps à Paris, comme il voulut depuis faire figurer sa chatte à Naples. Il leur faisait parfois jouer le rôle de philosophe, de théologien, de diplomate, d'artiste; il trouvait souvent dans son singe les talens de Newton, de Leibnitz, de Pitt; et il fit donner par sa chatte les plus belles leçons de politique et de morale. Il aimait souvent à métamorphoser les bêtes en auteurs, et les auteurs en bêtes. Ainsi il voyait dans les cousins qui bourdonnaient autour de lui, des économistes qui faisaient alors beaucoup de bruit (**). Enfin son singe un jour eut le malheur de casser la lampe de l'escalier, il n'en fallut pas davantage pour en faire un mathématicien; et voici comment : L'huile de la lampe cassée tacha l'habit de l'ambassadeur *Cantillano;* celui-ci prononça sur-le-champ la mort du singe; mais comme alors les

(*) Lettre à madame d'Épinay, t. 2, page 402.

(**) Lettre à madame d'Epinay, t. 1, page 164.

mathématiciens s'occupaient de l'oscillation du pendule, *Galiani* fit observer que c'était sans doute l'âme d'un philosophe qui étant passée dans la tête du singe, prenait part à la solution du problême dont s'occupaient ses collègues. Ce fut assez pour que l'ambassadeur, quoiqu'il ne fût pas trop prévenu pour les géomètres et les savans, fit grâce au coupable.

Galiani, dans je ne sais quelle circonstance, avait distingué avec assez de précision trois sortes de raisonnemens ou resonnemens : savoir, de *cruche*, de *cloche* et d'*homme*. Il trouvait ceux de la première sorte dans les prédicateurs ordinaires (*). Un jour il dînait chez un des ministres de Naples, où, parmi les convives, se trouvait le P. *Transani*, prédicateur du carême. On sert un plat de certaines choses qu'on ne peut nommer honnêtement, et dont le nom s'applique partout aux hommes les plus sots. Le ministre engage ses convives à les désigner par le nom le plus caractéristique. Tous témoignent de l'embarras; le seul *Galiani* leur donne tout de suite le nom de *Transani*; et par le mot latin *trans-anum*, il caractérisait à la fois l'objet en question, et le P. *Transani*. Ce trait est vraiment dans le goût des Napolitains.

(*) *Correspondance de Grimm*, partie 1, tome 6, page 181.

Je pourrais en citer plusieurs autres semblables; mais je m'en abstiens, parce qu'ils pourraient offenser des individus encore vivans, contre qui *Galiani* les avait dirigés, et qui, en les entendant, en étaient tellement surpris et amusés qu'ils en riaient eux-mêmes. J'en choisirai cependant un parmi tant d'autres, parce qu'il se fait remarquer par sa simplicité et par son à propos. *Galiani* se trouvait au cercle d'Acton, ministre d'état, qui s'occupait de beaucoup de projets relatifs à l'administration publique, et surtout à la réforme des troupes; projets dont on parlait tous les jours, et qui ne paraissaient jamais. *Galiani* portait sous le bras un vieux chapeau. Le ministre, pour badiner, et peut-être croyant l'humilier, lui dit qu'il était temps de réformer son chapeau. *Galiani* ne se déconcerte pas; il répond tout de suite : *J'attends le plan de votre excellence.*

(24) *Traduction d'Horace, par l'abbé Galiani.*

Parmi les manuscrits de l'abbé *Galiani*, cités jusqu'à présent par ses biographes, on ne fait aucune mention de sa traduction d'Horace. Cependant il paraît que de son vivant il s'occupait aussi de ce travail, et peut-être en avait-il traduit quelques morceaux, comme il l'avait fait de l'Anti-Lucrèce. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après sa mort, on a su que quelqu'un qui avait été son

secrétaire ou son confident, avait récité à Rome et ailleurs quelques odes d'Horace, traduites en vers italiens rimés ; mais on ne m'a pas dit si elles étaient de l'abbé *Galiani* ou de celui qui les récitait. Il faut espérer que si elles sont vraiment de *Galiani*, ceux qui ont eu le bonheur de les recueillir et de les conserver, chercheront à les réunir et à les donner au public, qui leur en témoignera, sans doute, sa reconnaissance.

DIALOGUE
SUR LES FEMMES,

Par feu l'abbé Galiani.

LE MARQUIS ET LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Comment définissez-vous les femmes?

LE CHEVALIER.

Un animal naturellement faible et malade.

LE MARQUIS.

Je conviens qu'elles sont souvent l'un et l'autre; mais je suis persuadé que c'est un effet de l'éducation, du système de nos mœurs, et point du tout de la nature.

LE CHEVALIER.

Marquis, il y a dans le monde plus de nature et moins de violation de ses lois que vous ne pensez : on est ce qu'on doit être. Il en est des hommes comme des bêtes; la nature fait les plis, l'éducation et l'habitude y font le calus. Regardez les mains d'un laboureur, vous y verrez le tableau de la nature.

LE MARQUIS.

Vilain tableau ! Vous voulez donc que ce soit la nature qui ait fait les femmes faibles ! Et les sauvagesses ?

LE CHEVALIER.

Elles le sont aussi.

LE MARQUIS.

Pas toutes, à ce qu'il me paraît.

LE CHEVALIER.

Je conviens qu'une sauvagesse, avec son bâton, rosserait quatre de nos gendarmes ; mais prenez garde que le sauvage, avec sa massue, en assommerait douze : ainsi la proportion est toujours la même. Il est toujours vrai que la femme est naturellement faible. On remarque la même inégalité dans plusieurs classes d'animaux. Comparez les coqs aux poules, les taureaux aux vaches. La femme est d'un cinquième plus petite que l'homme, et presque d'un tiers moins forte.

LE MARQUIS.

Que concluez-vous donc de cette définition?

LE CHEVALIER.

Que ces deux caractères de faiblesse et de maladie nous donneront le ton général, la couleur essentielle du caractère du sexe. Dé-

taillez et appliquez cette théorie, et vous développerez tout. D'abord leur faiblesse empêchera les femmes de s'adonner à tous les métiers qui exigent un certain degré de force et beaucoup de santé, comme les forges, la maçonnerie, la manœuvre des vaisseaux, la guerre....

LE MARQUIS.

Vous croyez que les femmes ne pourraient pas faire la guerre? Moi, je pense qu'elles se battraient bien.

LE CHEVALIER.

Je le pense aussi; mais elles ne coucheraient point au bivouac. Elles ont le courage d'affronter le péril; elles n'ont point la force de soutenir les fatigues.

LE MARQUIS.

Cela pourrait être. C'est un métier fatigant que celui d'assommeur d'hommes; quand je le faisais, il m'a toujours paru qu'il en coûtait trop de peines de tuer son ennemi. Cependant, si vous accordez le courage aux femmes, vous serez obligé de convenir qu'elles ont de la force.

LE CHEVALIER.

Point du tout : un mourant peut avoir bien

du courage, sans avoir aucune force. Savez-vous ce que c'est que le courage?

LE MARQUIS.

Voyons.

LE CHEVALIER.

L'effet d'une grandissime peur.

LE MARQUIS.

Si ce n'est pas là un paradoxe, je veux mourir.

LE CHEVALIER.

Paradoxe tant qu'il vous plaira, il n'en est pas moins vrai. On se laisse courageusement couper une jambe, parce qu'on a très-grande peur de mourir en la gardant. Un malade avale sans répugnance une médecine qu'un homme en santé ne prendrait jamais : on se jette dans les flammes pour sauver son coffre fort, parce qu'on a très-grande peur de perdre son argent; si l'on y était indifférent, on ne se risquerait pas.

LE MARQUIS.

Mais si ces effets répondent à leurs causes, le courage ne sera donc, tout comme la peur, qu'une maladie de l'imagination?

LA CHEVALIER.

Rien n'est plus vrai : aussi les gens sages

n'ont jamais de courage ; ils sont prudens et modérés, ce qui veut dire poltrons : du plus au moins, il n'y a que les fous qui aient du courage. Me permettrez-vous d'ajouter que les Français sont la nation la plus courageuse qui existe ?

LE MARQUIS.

Après les Marattes des Indes, s'il vous plaît ; vous ne pouvez placer un éloge de ma nation plus mal à propos : mais on vous connaît ; on sait ce que vous valez.

LE CHEVALIER.

Grand merci ! Ainsi je soutiens que la femme est faible dans l'organisation de ses muscles ; de là sa vie retirée, son attachement au mâle de son espèce qui fait son soutien, ses occupations, ses métiers, son habillement léger, etc.

LE MARQUIS.

Et pourquoi en faites-vous un être malade?

LE CHEVALIER.

Parce qu'il l'est naturellement. D'abord elle est malade, comme tous les animaux, jusqu'à parfaite croissance ; alors viennent ces symptômes si connus à toute la classe des bimanes ; elle en est malade six jours par

mois, l'un portant l'autre, ce qui fait au moins le cinquième de sa vie. Ensuite viennent les grossesses et les nourritures des enfans, qui, à le bien considérer, sont deux très-gênantes maladies : elles n'ont donc que des intervalles de santé à travers une maladie continuelle. Leur caractère se ressent de cet état presque habituel : elles sont caressantes et engageantes, comme presque tous les malades ; cependant brusques et fantasques, par fois, comme les malades ; promptes à se fâcher, promptes à s'apaiser. Elles cherchent la distraction, l'amusement, un rien les amuse comme les malades. Elles ont l'imagination constamment frappée : la peur, l'espérance, la joie, le désespoir, le désir, le dégoût se succèdent plus rapidement, s'y impriment plus fortement dans leurs têtes, et s'effacent aussi plus vite. Elles aiment une longue retraite, et, par intervalle, une joyeuse compagnie comme les malades. Voyez maintenant comment nous nous conduisons avec elles, et vous trouverez que nous agissons comme avec les malades. Nous les soignons, nous nous attendrissons avec elles; leurs larmes, vraies ou fausses,

nous arrachent le cœur ; nous y prenons intérêt ; nous cherchons à les distraire, à les amuser ; ensuite nous les laissons long-temps seules dans leurs appartemens ; puis nous les recherchons, les caressons, et puis nous......

LE MARQUIS.

Allons, tranchez le mot ; ne vous arrêtez pas en si beau chemin.

LE CHEVALIER.

Oui, nous tâchons de les guérir en leur causant peut-être une nouvelle maladie.

LE MARQUIS.

Ajoutez qu'elles ne s'en fâchent pas, et qu'elles prennent cela en patience comme les malades qu'on saigne, ou à qui on applique des caustiques.

LE CHEVALIER.

Et c'est par la même raison qu'ont les malades de croire que tout ce qu'on leur fait, se fait pour leur bien, et qu'ils s'en portent mieux.

LE MARQUIS.

Mais lorsque le temps de tous ces dangers et de tous ces risques est passé ?

LE CHEVALIER.

Alors elles ne sont plus malades, j'en conviens ; mais elles sont nulles, vous en conviendrez aussi.

LE MARQUIS.

Tenez, chevalier, vous avez beau vouloir me persuader que les femmes sont des êtres malades par essence, cela ne s'arrange pas dans ma tête; s'il vous faut vos napolitaines malades, je le veux bien pour vous faire plaisir; mais, pour nos Parisiennes, je n'y saurais consentir. Allez au Wauxhall, aux Boulevards, au bal de l'opéra, et voyez un peu ces malades qui ont le diable au corps; elles fatiguent dix danseurs, à danser les nuits entières, à veiller un carnaval complet, sans gagner un petit rhume; et vous appelez cela des malades?

LE CHEVALIER.

Mon cher marquis, vous vous emparez de mes raisons pour me faire des objections: c'est précisément tout ce que vous venez de dire qui prouve que nous autres hommes ne saurions ni mieux comprendre, ni mieux définir, à la portée de notre intelligence, le naturel des femmes, qu'en les appelant des *êtres malades*, parce qu'elles nous ressemblent parfaitement quand nous sommes en état de maladie. N'avez-vous pas pris garde que quatre hommes ont de la peine

à retenir un malade en convulsion, un frénétique, un enragé? L'homme piqué de la tarentule a plus de force à danser qu'aucun autre bien portant.

Cette force inégale, excessive, inconstante, est précisément un symptôme de maladie, et un effet de l'irritation prodigieuse des nerfs agacés par une imagination échauffée. La tension des nerfs supplée à la faiblesse naturelle des fibres et des muscles. Aussi, démontez l'imagination, et tout est par terre : chassez les violons, éteignez les bougies, dissipez la joie, et ces éternelles danseuses ne pourront pas faire trente pas à pied pour rentrer chez elles, sans être excédées de fatigue; il leur faudra des voitures et des chaises, ne fut-ce que pour traverser la rue.

LE MARQUIS.

Vous me battez à votre ordinaire, parce que Dieu le veut ainsi. Malgré cela, je ne me sens pas persuadé de tout ce que vous venez de dire, et je n'en crois pas un mot. Je crois bien que vous avez raison dans l'état actuel des choses; mais tout cela me paraît un effet de corruption, et point du tout de l'état de nature. Si on laissait faire la

nature sans la contrarier sans cesse, les femmes vaudraient autant que nous, à la différence près qu'elles seraient un peu plus délicates et plus gentilles.

LE CHEVALIER.

Marquis, badinage à part, croyez-vous qu'il existe une éducation au monde?

LE MARQUIS.

Oh ! pour ce paradoxe-là il est trop fort ; je vous conseille, en ami, de le mitiger, de l'adoucir un peu, ou bien, si vous voulez, de l'expliquer : bien entendu que ce mot signifiera *rétracter*, comme dans les déclarations du roi, *portant interprétation des édits précédens*.

LE CHEVALIER.

Je respecte vos conseils, ils sont à suivre, et je m'en suis toujours bien trouvé : je m'expliquerai; vous verrez si je me rétracte ou non. On a beaucoup parlé d'*éducation*, on en a écrit des volumes, et, comme de coutume, c'est encore une matière à défricher, un livre qui est à faire. Les trois quarts des effets de l'éducation, sont la même chose que la nature elle-même; une nécessité, une loi organique de notre espèce, un effet de notre

constitution machinale. Il n'y a qu'une partie de l'éducation qui ne soit pas un instinct; qui ne tienne pas à la nature ni à la constitution, et qui soit particulière à la seule espèce humaine; mais ce n'est pas d'elle que dérive la différence entre l'homme et la femme : ainsi, j'ai raison.

LE MARQUIS.

Comment? Vous dites que l'éducation est un instinct?

LE CHEVALIER.

Oui sans doute. Toutes les classes des bêtes ont leur éducation; les unes dressent leurs petits à la chasse; les autres à nager; d'autres à connaître les pièges, leurs ennemis, leurs proies. L'homme et la femme instruisent pareillement leurs enfans par instinct : ils les dressent à marcher, à manger, à parler; ils les battent et gravent en eux l'idée de la soumission; ils jettent par là, les verges à la main, les fondemens du despotisme, la *crainte*; ils les pomponnent et élèvent l'édifice de la monarchie, *l'honneur et la vanité*; ils les embrassent, les caressent, jouent avec eux, pardonnent leurs espiégleries, leur parlent raison, et font naître en eux des idées républi-

caines de la vertu et de l'amour de sa famille, qui se convertit ensuite en *amour de la patrie*.

LE MARQUIS.

Je vois que vous suivez scrupuleusement les divisions et le systême de Montesquieu.

LE CHEVALIER.

Toute la morale est un instinct, mon cher ami, et ce n'est pas l'effet de l'éducation qui change, altère ou contrarie la nature; les sots se l'imaginent: tout est, au contraire, l'effet de la nature même qui nous indique et nous pousse à donner cette éducation, qui n'en est que le développement.

LE MARQUIS.

Mais quelle est donc cette partie de notre éducation qui ne tient point à la nature ni à l'instinct, et qui nous appartient exclusivement?

LE CHEVALIER.

La religion.

LE MARQUIS.

Ah! j'entends: c'est pour cela qu'on la dit surnaturelle, parce qu'elle est hors de la nature.

LE CHEVALIER.

La nature ne nous en a donné aucune trace, aucun instinct; elle n'est absolument propre

à aucune espèce d'animaux ; c'est un présent que nous devons tout entier à l'éducation ; et tout homme qui n'aurait point été élevé, n'aurait à coup sûr aucune sorte de religion : je m'en rapporte aux hommes sauvages, trouvés dans les forêts de l'Europe. C'est bien la religion toute seule qui distingue l'homme de la bête; elle fait notre trait caractéristique. Au lieu de définir l'homme un animal raisonnable, il fallait l'appeler un animal religieux. Tous les animaux sont raisonnables ; l'homme seul est religieux. La morale, la vertu, le sentiment, sont un instinct en nous ; la croyance d'un être invisible ne nous en vient point.

LE MARQUIS.

Vous me faites souvenir d'un auteur, qui, pour prouver que l'éléphant était un être raisonnable, rapportait qu'on le voyait rendre une espèce de culte à la lune, en allant religieusement faire ses ablutions à la rivière les jours de la nouvelle et de la pleine lune.

LE CHEVALIER.

Je ne crois pas que l'éléphant ait un culte ; mais si vous voyez un animal d'une figure quelconque, soit rhinocéros, ou tortue, ou

sapajou, ou orang-outang, avoir l'idée des causes invisibles, pariez que c'est un homme, ou qu'il le deviendra à la troisième génération.

LE MARQUIS.

En quoi faites-vous donc consister l'essence de cette idée de religion ?

LE CHEVALIER.

A croire à l'existence d'un ou de plusieurs êtres qui ne soient aperçus par aucun de nos sens, qui soient invisibles, impalpables, et cependant la cause de quelques phénomènes.

LE MARQUIS.

Et les bêtes ne croient-elles pas cela ?

LE CHEVALIER.

Non : du moins elles ne nous en donnent aucune marque. La bête voit venir l'ouragan, elle a peur, se cache, et attend qu'il soit passé. L'homme voit l'ouragan, imagine qu'il existe un être invisible qui le cause, a peur de l'être qui le produit plus que de l'ouragan, et croit enfin qu'en apaisant cet être, il a un remède contre les ouragans. Telle est la définition générale de la religion, définition qui embrasse la vraie et les fausses; mais je m'ar-

rête sur les développemens de cette idée : toutefois j'oserai soutenir contre tout esprit fort, que tout ce qui nous distingue des bêtes, est un effet de la religion. Société politique, gouvernement, luxe, inégalité des conditions, sciences, idées abstraites, philosophie, géométrie, beaux arts, enfin tout doit son origine à ce caractéristique de notre espèce.

LE MARQUIS.

J'allais vous demander si nous avions perdu ou gagné à cette idée des causes invisibles; s'il y a une religion vraie parmi les fausses; si les vraies ou les fausses sont également bonnes ou également mauvaises; d'où a pu nous venir, en première source, cette idée de religion; ce qui ne tient point à l'instinct, qui ne s'établit en nous que par une éducation donnée exprès, qui est pour nous ce que le manège est pour le cheval; car ce manège est pour lui une éducation qui n'a rien de commun avec celle que la jument, sa mère, lui a donnée. Mais je ne vous demanderai rien; car, dès que vous définissez l'homme un animal religieux, vous m'avez l'air de vouloir être fort religieux.

LE CHEVALIER.

Ou bien fort bête. Il a fallu choisir : j'ai mieux aimé être homme. C'est pure affaire de goût ; je le sais bien. Rousseau eût pensé autrement ; il préfère de marcher à quatre pattes, et en attendant il marche en grands caleçons : c'est son goût. Mais vous avez perdu de vûe d'où nous sommes partis. Vous conviendrez que l'éducation proprement dite, c'est-à-dire, l'idée de la religion et du culte nous étant commune à tous, hommes et femmes, elle ne peut influer sur la différence de leur sexe au nôtre : les femmes ont autant de religion que nous.

LE MARQUIS.

Autant ! Je crois qu'elles en ont davantage.

LE CHEVALIER.

Pour moi, je crois qu'elles n'en ont ni plus ni moins : au total, si elles en retiennent une plus grande dose, nous y donnons un plus grand développement : les effets restent égaux.

LE MARQUIS.

Avez-vous vu l'ouvrage de Thomas, qui vient de paraître, sur les femmes ?

LE CHEVALIER.

Non.

LE MARQUIS.

Il ne dit rien de ce que vous venez de dire.

LE CHEVALIER.

Et savez-vous pourquoi ?

LE MARQUIS.

Non, en vérité !

LE CHEVALIER.

C'est que je ne dis rien, moi, de ce qu'il dit, lui.

LE MARQUIS.

Ceci me paraît clair. Ah ça, il faut que je vous quitte : c'est à regret ; mais j'ai tant de choses à faire...

LE CHEVALIER.

Restez, elles se feront sans vous.

LE MARQUIS.

Oh ! pour cela non ; il faut absolument que j'aille sur les quais acheter des portraits d'hommes illustres, à vingt-quatre sols pièce, et qui ne sont pas, je vous jure, trop mauvais. Ils serviront à completter ma collection : il est vrai que je ne sais encore où les placer ; mais j'y penserai quand je les aurai. Adieu.

LE CHEVALIER.

Je vous fais mon compliment sur cette acquisition; cependant il me semble que vous les payez cette fois plus cher que de coutume. Vous vous ruinez, Marquis.

LE MARQUIS.

Il faut s'amuser de quelque chose. Adieu, au revoir.

TABLE DES NOMS

Des personnes auxquelles l'abbé Galiani a adressé des lettres, et de celles qui lui en ont adressé.

Les chiffres romains indiquent les volumes ; les chiffres arabes, les pages.

B

C

D

E

CORRESPONDANCE
INÉDITE
DE
L'ABBÉ FERDINAND GALIANI.

A MADAME D'ÉPINAY.

Paris, 2 février 1765.

J'ai été, Madame, jeudi vous trouver. Heureusement pour vous, vous étiez sortie : car je venais dans l'intention de vous gronder bien fort. Vous avez donc oublié que je vous avais priée de ne pas déplacer le manuscrit en question? Si je voulais me venger, je vous retrancherais les rations des oranges de Malte; mais mon cœur généreux ne sait se venger que par des bienfaits. J'ai accumulé, en revanche, des préventions pour en avoir une plus forte dose.

Venons au fait. Tout ce que vous dites sur la pièce est bel et bon; mais je ne donnerai pas un quart-d'heure de mon temps de plus, après trois vacations, aux Français au Levant. Les Françaises du Ponent occuperont le reste. Ainsi, si, après trois vacations, vous

savez en faire une pièce en cinq, six, sept, dix actes, j'en serai charmé. Faites tout ce qui vous plaira; pour moi, je n'y ferai rien de plus.

La plus mauvaise monnaie, Madame, dont on puisse payer ses amis, sont les conseils. Les secours sont la seule bonne. Si vous pouvez donc me payer en espèces de secours quelconques, je vous en aurai bien de l'obligation. Vos conseils sont *des Lettres des Colonies*, qui ou ne valent rien, ou du moins perdent beaucoup sur la place. Je veux retoucher au style et aux scènes de cette pièce. Ennoblissez-moi le rôle du consul : rendez-moi le valet plaisant; la précieuse, ridicule : voilà ce que je vous demande. Quelques scènes mériteraient d'être allongées. Si vous ne voulez vous donner tant de peine, au moins marquez-moi les fautes de langue, les bassesses de style, et ce qui vous choque le plus. Pour le reste, ou faites tout, ou ne changez rien. En tout cas ne m'égarez pas cet original sans copie, et tâchez de me le renvoyer aussitôt que vous ne voudrez plus en faire usage. J'ai oublié de vous dire que je sais corriger les fautes d'autrui. Je ne sais pas corriger

les miennes ; si je le savais, je commencerais par ne pas les faire. Ainsi, d'une pièce qui n'était pas la mienne, j'ai fait celle que vous avez lue. C'est à cette heure votre tour, et pas le mien. Je n'y sais plus rien ajouter ni retrancher. J'ajoute à cette lettre que je suis votre très-humble, etc.

A MADAME D'ÉPINAY.

Gênes, le 17 juillet 1769.

MADAME,

Je suis toujours inconsolable d'avoir quitté Paris, et encore plus inconsolable de n'avoir reçu aucune nouvelle, ni de vous, ni du paresseux philosophe. Est-il possible que ce monstre, dans son impassibilité, ne sente pas à quel point mon honneur, ma gloire (dont je me fiche), et mon plaisir et celui de mes amis (dont je me soucie beaucoup), sont intéressés dans l'affaire que je lui ai confiée ; et combien je suis impatient d'apprendre qu'enfin la pacotille a doublé le Cap et passé le terrible défilé de la *révision ;* car après cela, je suis tranquille sur le reste.

Mon voyage a été très-heureux sur la terre et sur l'onde ; il a même été d'un bonheur inconcevable. Je n'ai eu jamais chaud, et j'ai toujours eu le vent arrière sur le Rhône et sur la mer. Il paraît que tout me pousse à m'éloigner de tout ce que j'aime dans le monde. L'héroïsme sera donc bien plus gra nd et bien plus mémorable à vaincre les élémens, la nature, les dieux conspirés, et retourner à Paris. Puis Paris est ma patrie; on aura beau m'en exiler, j'y retomberai. Attendez-moi dans la rue Fromenteau, au quatrième sur le derrière, chez la nommée ..... fille majeure. Là demeure le plus grand génie de notre âge, en pension, à trente sous par jour ; et il sera heureux. Quel plaisir que de délirer! Adieu. Je vous prie d'envoyer vos lettres toujours à l'hôtel de l'ambassadeur.

Grimm est-il revenu de son voyage?

A MADAME D'ÉPINAY.

Gênes, le 14 août 1769.

C'EST fort bien dit, Madame, point de cartons. Les cartons ne sont bons que dans les reliures. Dans les livres ils ne valent rien

du tout. Pour *des endroits un peu lâches*, ils y sont assurément en grand nombre. Il y en avait au moins cinquante de ma connaissance. Mais pour ce qui est des plaisanteries, bien loin d'être de votre avis, j'ai trouvé qu'il n'y en avait pas assez. Vous direz : mais elles n'étaient pas du meilleur goût. Eh! tant mieux, Madame! Croyez-vous que tous les lecteurs aient du goût? Il faut plaire à tout le monde. Que de mauvaises plaisanteries n'a pas imprimées le patriarche Voltaire? Enfin je les aurais laissées. Elles auraient peut-être fait la fortune de l'ouvrage auprès des sots, qui sont en grand nombre. Mais n'y songeons plus. Quand on saura dans quel affreux état d'accablement d'esprit, ce malheureux ouvrage a été conçu, fait, achevé; à quel point il est un avorton, on n'aura rien à dire à l'auteur; et les éditeurs auront toujours plus de mérite à l'avoir laissé tel quel, que s'ils l'avaient retouché (1).

(1) Il s'agit ici de l'ouvrage de notre auteur, qui a paru sous ce titre : Dialogues sur le Commerce des Bleds. *Londres.* (*Paris, Merlin*,) 1770, in-8°, Voyez la Correspondance de Grimm, 2ᵉ partie, tome 1, pag. 6 et 11. (*Note des Editeurs.*)

J'attends à présent, avec impatience, les nouvelles du marché, et celles de la réussite de la chose. Je crains que le coup de massue flanqué par notre abbé Morellet, sur la compagnie des Indes, n'ait occupé les esprits, au point que toute autre question politico-économique paraisse indifférente. Mais je viendrai en France faire mieux une autre fois. Vous croyez que je badine : point du tout. Je me suis ancré exprès à Gênes, où le fond est bon ; et je suis à l'abri des marées, pour ne pas me laisser entraîner par les courans sur les rochers de Naples. J'ai redoublé d'ancres et de cabestans, et j'espère me sauver du naufrage. Il ne s'agit pas de mon plaisir seul ; il s'agit de ma vie. Je sens et j'éprouve tous les jours davantage, qu'il m'est physiquement impossible de vivre hors de Paris. Pleurez-moi comme mort, si je ne reviens pas.

Vous m'auriez fait grand plaisir de m'indiquer quels sont les particuliers de Naples qui ont écrit des bêtises à des particuliers de Paris, sur mon compte ; et j'aurais volontiers écouté les détails qu'ils ont mandés. Ce n'est pas que je m'en inquiète aucunement. J'ai

reçu l'éloge le plus pompeux de ma Cour, dans une dépêche qu'on a même fait courir dans la ville de Naples, sur mes talens, ma probité, mon zèle et les services rendus à la couronne. On a fixé les gages de ma charge de conseiller du commerce presque au double de ce qu'on accordait pour l'ordinaire aux autres. Vous pourrez donc dire à mes amis que l'honneur de leur ami Galiani est à l'abri. Il faut compter pour quelque chose l'honneur; car il cause une certaine démangeaison de plaisir qu'on pourrait très-bien appeler le chatouillement de la vertu.

Les éloges dont j'ai été comblé par ma Cour sont calqués sur ceux que M. le duc de Choiseul a bien voulu faire de moi. Je lui ai en vérité mille obligations; et je ne sais comment m'y prendre pour lui faire parvenir les sentimens de toute ma reconnaissance.

J'ai envoyé, par le prince Pignatelli, saluer mon cher ami Schomberg. S'il se lamente de mon absence, je jure comme un grenadier sur la sienne : il en agit en militaire, et moi en abbé. Pour me consoler, je lis les pensées sur la tactique, par M. de Silva, qui allonge les baïonnettes et rac-

courcit les fusils, pour mieux réussir à la guerre; comme les Jésuites allongeaient le *Credo* et raccourcissaient le Décalogue, pour mieux réussir dans le monde; et je cause ensuite de ce que j'ai lu avec mon cher Schomberg, qui ne m'écoute pas. Oui, ventre-saint-gris, je reviendrai, dussé-je sacrifier tout. Il m'est impossible de vivre autrement, et c'est bien égal de mourir de froid à Paris, ou d'ennui à Naples.

Aimez-moi, car je le mérite. Dites mille choses de ma part à tous mes amis; mais je n'ai pas le cœur de vous les nommer et de les passer en revue dans ma tête; car je me jeterais par la fenêtre, et les étages sont fort hauts ici. Ne dites rien à la baronne, car je la déteste. Elle aime plus son cheval que moi, quoique je ne l'aie jamais renversée. Adieu.

A MADAME D'ÉPINAY.

Gênes, le 28 août 1769.

MADAME,

J'ai beau me tourmenter, je ne sais plus quoi penser. Votre dernière lettre est du

29 juillet. Je pourrais en avoir reçu même du 15 août. Je n'en ai point reçu. M'avez-vous écrit ailleurs? Mais pourquoi? Êtes-vous incommodée? L'affaire a-t-elle rencontré quelque obstacle? mais vous me l'auriez mandé. Enfin je suis dans une obscurité et dans une incertitude mortelle. Tirez-en moi, je vous en supplie. S'il ne s'est pas trouvé d'imprimeur assez courageux pour donner les cent louis, faites ce qui vous paraîtra le mieux; mais il faut toujours imprimer. Cette affaire, qui m'était absolument indifférente à Paris, me tient à cœur infiniment à présent. A propos, faites-moi la grâce d'avertir Diderot qu'il ne faut pas mettre sur le frontispice le vers de Térence, *Ne quid nimis*, qui a été déjà employé dans une autre brochure à bleds; mais il faut y mettre celui-ci : *In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte*, d'Horace. Je ne vous dis rien davantage, car j'attends avec une impatience infinie vos lettres. Je me porte bien, et je n'ai aucun mal, ni d'autre chagrin que d'être loin de vous et de Paris; mais il est si grand que je ne sais pas y résister. Encouragez tout le monde à m'écrire. Le marquis de Croismare

serait-il bon pour un correspondant ? Votre réponse, adressez-la moi, ici en droiture, par la poste, sans l'envoyer chez mon ambassadeur. Aimez-moi.

A MADAME D'ÉPINAY.

Gênes, le 18 septembre 1769.

MADAME,

Combien les révolutions et les vicissitudes de ce monde sont rapides! Me voilà passé des transports de colère, de désespoir, de chagrin, à ceux de la joie, des remercîmens et des embrassemens. Aussi, si je n'étais que d'une centaine de lieues éloigné de mes amis, je crois que j'allongerais mes bras et mes lèvres pour une bagatelle de cent lieues; mais pour deux cents je suis votre serviteur. Enfin, Madame, je suis sous presse. Vive la joie! Mais vous qui êtes mère, vous devez bien imaginer ce que c'est que le cœur d'un père. Pourquoi ne pas m'envoyer quelque feuille? Craignez-vous la dépense de la poste? N'arrêtez plus mon impatience, je vous prie; envoyez ici à l'adresse de *M. Reiny, consul*

de S. M. Très-Chrétienne, tout ce qu'il y aura d'imprimé déjà. Je me verrai, je me lirai, je m'extasierai, et je dirai : Possible que j'aie eu tant d'esprit? Qui est-ce qui le croira?

Sur les cent louis, il faudra prélever toutes les dépenses, toutes les récompenses. Ce qui restera doit être donné à mon ambassadeur, qui m'a avancé cet argent; mais comme il est très en état d'attendre, il ne faut rien escompter. Il suffit de lui donner les billets s'il veut s'en saisir, ou du moins le rendre informé de cela, pour lui prouver mon exactitude. Il est dans le secret que j'ai fait cet ouvrage; ainsi lorsqu'il aura paru, on pourra lui communiquer le tout. Enfin je m'en repose sur vous. J'espère que vous n'aurez pas oublié de vous faire accorder par le libraire quelques exemplaires pour vous et pour moi. Il ne reste à présent qu'à vous prier de faire mes excuses à Diderot, à qui j'ai écrit dans un accès de désespoir. C'est sa faute, car il ne m'a jamais écrit; et votre faute aussi, puisque vous êtes restée deux mois juste sans m'écrire. Depuis votre lettre du 1er juillet, celle-ci du 1er septembre est la seule que je reçois.

Je suis bien aise d'apprendre que les nou-

velles de ma disgrâce aient été mandées de Naples à Paris. Je savais déjà d'avance que je n'ai des amis qu'à Paris; et qu'à Naples je n'ai que des envieux, des méchans et des sots. Faudra-t-il, grand Dieu! que j'y aille? Daniel dans le lac des lions (car anciennement les lions vivaient dans l'eau)!

Madame Geoffrin a le tic de détester tous les malheureux; car elle ne veut pas l'être; pas même par le spectacle du malheur d'autrui. Cela vient d'une belle cause. Elle a le cœur sensible, elle est âgée, elle se porte bien, elle veut conserver sa santé et sa tranquillité. D'abord qu'elle apprendra que je suis heureux, elle m'aimera à la folie.

Tâchez de faire ressouvenir de moi M. de Sartines. Ah! quel homme! quel magistrat! quel ami! Demandez-lui une place d'inspecteur de police pour moi. Je resterai à Paris, et je le verrai souvent.

Aimez-moi toujours. Dites-moi, êtes-vous moins malheureuse? vos enfans? vos affaires? le Roi? la ferme générale? Adieu. Que de remercîmens! que de reconnaissance! Mais vous voyez cela déjà de vos yeux, qui percent jusqu'au fond de mon cœur.

Je ne sais pas trop ce que je fais à Gênes; tout ce que j'en sais, c'est que je ne suis pas à Naples; et c'est toujours quelque chose. Adieu encore; sans adieu.

A MADAME D'ÉPINAY.

Gênes, le 2 octobre 1769.

VOILA qui est bien, Madame; il faut toujours écrire, même lorsqu'il n'y a rien à dire. Je vous répondrai de même, lorsque je n'aurai rien à vous mander, et cela fera une correspondance très-intéressante à la fin. Je compte partir d'ici dans sept ou huit jours, si rien n'arrive, comme il n'y a pas d'apparence; et je serai à Naples, à la Toussaint. Le ciel l'ordonne ainsi, et tous les moyens humains ont été jusqu'à cette heure inutiles; mais je ne suis pas mort encore, et si la justice est distributive, mon tour viendra, et je ferai faire au ciel à ma guise.

J'ai lu le mémoire de notre abbé aux idées liées; mais celui de Necker aux faits liés, ni celui du fou à lier, ne sont point parvenus ici. Je les rencontrerai peut-être à Rome. Au fond, je vois que je dois retourner

à Paris, faire une brochure, pour mettre le holà ; car ces gens-là, en vérité, ne savent point calculer. J'attends avec impatience les nouvelles de l'accouchement et du délivre de mon enfant posthume. J'avais écrit, il y a deux mois, à l'abbé Morellet, et il n'a point répondu. Je crains que la lettre ne se soit égarée. Il est de toute nécessité de faire savoir à mon ambassadeur que les cent louis existent ; qu'ils sont à sa disposition, et que je ne lui en ai point menti. L'impatience des vieux est quelque chose que les jeunes gens ne comprennent point. Adieu. Je serai plus long une autrefois. Mille embrassemens au grand et au petit philosophe.

A madame D'ÉPINAY.

Naples, ce 18 novembre 1769.

Madame, vous voyez par la date de ma lettre, que j'ai fini mon voyage. J'ai été bien reçu par le roi. Voilà tout ce que je puis vous dire. Au reste je vous mentirais si je vous disais ce que je compte faire au printemps. Assurément je passerai l'hiver à Naples. Je n'ai pas eu le temps de ré-

pondre à une lettre du 22 que j'ai reçue à Rome ; mais cela ne m'a pas empêché de songer à vous et à mademoiselle votre fille. Vous vous souviendrez qu'elle souhaitait une petite antique, pour remplacer celle que je lui avais donnée jadis, et qu'elle a perdue. J'ai cherché, fouillé, flairé partout. Enfin j'ai rencontré quelque chose qui m'a fait grand plaisir. C'est une jolie petite Pallas, encore plus jolie que la vôtre, sûrement antique, et parfaitement gravée. Vous la trouverez ici dans la lettre, vous la présenterez à mademoiselle votre fille de ma part, et je suis enchanté que la mère et la fille puissent désormais cacheter avec les mêmes armoiries. Minerve sera le symbole de la famille. J'attends les nouvelles du bruit que ma bombe aura fait, en crevant, à Paris. Je suis bien aise qu'il y ait une trentaine d'exemplaires pour moi. Voici le testament. Il faut en envoyer un à Gênes, à M. Reiny, comme je vous l'avais mandé. Il faut m'en envoyer quatre par la poste à Rome ; mais je ne veux rien dépenser. Il faut trouver quelque moyen, soit celui des fermiers-généraux des postes, ou autre que vous imaginerez.

Sept autres pourront venir plus lentement par la voie de mer et de Marseille, dans quelque ballot de libraire. En voilà douze. À Paris, il en faut donner un à mon ambassadeur; un autre à M. de Magaillon, secrétaire d'ambassade d'Espagne; le reste sera pour vous et pour nos amis. *Nota bene* qu'il faudra en vendre quelques-uns pour un certain usage que voici. Je veux m'abonner du commencement de la nouvelle année à la gazette de France. Je crois que cela se peut aisément. Parlez-en à Suard. Pour payer cet abonnement, je ne veux pas tirer de l'argent de ma poche. La vente de quelques dialogues doit y suppléer.

Je suis débiteur d'une réponse au baron, et d'une autre à Diderot. Je me mettrai en règle ici. Cette ville condamnée à l'oisiveté depuis le temps d'Horace et de Virgile, *et in otia natam Parthenopem*, me donnera autant de loisir que je voudrai et plus même que je n'en souhaite.

J'embrasse le cher Prophète (1). J'ai reçu une très-longue lettre de notre incomparable Marquis, qui ne dit rien. J'aurais souhaité

(1) Grimm.

qu'il me l'eût écrite en prose. Adieu, aimez-moi toujours. Adieu.

Autre Commission.

Il faut que vous m'achetiez ce recueil d'airs choisis de l'Opéra-Comique, qui s'imprime à Paris. Ce sont des *in-quarto* de musique. Il y en avait de mon temps trois volumes, qu'on payait 27 fr. Il y a le chant et la basse, et, je crois, un violon. Vous aurez la bonté de charger le libraire Molini, de l'expédition.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 18 décembre 1769.

MADAME, votre dernière lettre du 4 novembre, m'accabla tellement de chagrin, que je n'eus pas la force d'y répondre. J'essayai vainement d'écrire à vous et à madame de Sartines, mais je déchirai ce que j'avais écrit, et j'abandonnai le tout aux caprices de ma malheureuse destinée. Votre lettre du 27 n'est pas plus consolante pour moi. Cependant il faut vous répondre, et il faut jurer comme un renégat. Est-il possible que le meilleur des hommes, le plus digne ma-

gistrat, l'homme du monde qui m'aime le plus, et que j'aime et estime le plus, enfin M. de Sartines, veuille, de gaieté de cœur, me ruiner et ruiner avec moi un honnête libraire ? L'auriez-vous cru, madame ? Etait-il croyable que le seul livre respectueux qu'on ait fait jusqu'à cette heure, sur les matières d'administration, rencontrât tant de difficultés ; pendant qu'on laisse paraître avec permission, les satyres qui seraient les plus sanglantes, si elles n'étaient pas ennuyeuses ? Je suis content que vous, madame, vous vous soyez une fois mêlée d'une de mes affaires, pour voir à quel point on peut être malheureux sans l'avoir mérité. Que le baron vienne me dire à présent que *les dés ne sont pas pipés !* il radote. Si tout était régi par le hasard, il n'y aurait pas d'injustice dans le monde. Rien n'est si juste que le hasard. C'est sa nature même d'être juste. Il tombe à droite, à gauche ; toujours neutre, toujours indifférent, toujours égal, toujours compensé; mais *c'est que les dés sont pipés ;* et voilà le diable. Proposez cette difficulté au baron, et confondez-le. Point d'injustice, si le jeu est bon et sans malice.

Je vous écris avec une humeur de chien, et c'est M. de Sartines seul qui en est la cause. Je me consolerais aisément de tout, si mon enfant posthume était heureux. Faites-lui-en les reproches les plus tendres et les plus amers. Mordez-le, pincez-le, égratignez-le, pour lui faire entendre raison. Que gagnera-t-il à me ruiner? Est-ce qu'il m'empêchera de faire imprimer l'ouvrage en Hollande, ou même ici? Un M. Godard fameux écrivain économique vient d'imprimer ici un ouvrage terrible et sanglant contre notre administration, intitulé *Naples*, et on l'a laissé faire. Est-ce que M. de Sartines se laissera surpasser par nous, en amour pour la liberté de la presse?

Il n'y a donc plus de Briché! Eh bien! Qu'importe! Y a-t-il encore la rue Champfleuri. J'en immortaliserai un galetas du quatrième par mes écrits lumineux et obscurs. Vous m'exhortez à aller au Congo pour être heureux. Ventre-saint-gris, c'est qu'il n'y a point de chemin d'ici pour aller dans ce pays fertile et heureux, sauf le mauvais air. Cependant je veux vous écouter. J'essayerai, et si j'y vais sans accident, je vous le manderai.

L'aimable baron de Studnitz se souvient-il donc encore de moi ? Eh bien ! si je ne vais pas au Congo, j'irai à Gotha l'embrasser, et passer le reste de ma vie auprès de ce prince, qui est *juxta cor meum*, comme David était selon le cœur du Seigneur, et n'en valait pas davantage.

Je n'ai pas encore répondu, ni au marquis, ni à mon cher Grimm, ni à l'abbé Morellet, ni au baron de Gleichen : et c'est toujours M. de Sartines qui cause tout cela. Si vous ne me rendez pas ma gaieté, je n'écrirai plus à personne; car ici je n'ai rien qui me tourmente si ce n'est que je n'ai ni amusement, ni plaisirs, ni amis, ni écoliers, ni dîners, ni soupers, ni argent, ni santé, ni gaieté, ni affaires agréables, ni amours; mais en revanche, j'ai l'amitié du ministre, la rage des envieux, le risque des calomnies, les ennuyeux à perte de vue, les procès, le palais, la cour, les cornemuses dans les rues, et les cors aux pieds. Et vous voulez que j'écrive sur la compagnie des Indes ! *I nunc et versus tecum meditare canoros.*

A propos de votre lettre antérieure du 4,

je vous trouve comme Balaam et Caïfas, prophétisant sans le savoir, et disant bien en voulant dire mal. Vous ne pouviez mieux répondre à une grande femelle bien élégante, bien jolie, *que les meubles se pêchent tous les trois ans.* Cela est vrai au pied de la lettre. Ces femmes ont des filets exprès pour prendre, tous les trois ans, de nouveaux meubles; *et que sa pièce d'eau se vendait;* cela est vrai aussi.

Je suis fâché de la catastrophe de la maison du baron; mais j'avais prévu que le goût de la baronne pour la solitude opérerait enfin ce changement. J'espère que madame votre fille aura trouvé de son goût la petite pierre antique que je vous ai envoyée. Aimez-moi, et ne croyez pas que j'oublie ni vous, ni mes amis. De quoi me servirait d'avoir une mémoire heureuse et une imagination vive, si j'oubliais ce qui a fait et ce qui fera peut-être le bonheur de ma vie. Adieu. Bon soir.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 20 janvier 1770.

DANS l'abattement de désespoir où m'avait jeté, le contre-temps qu'essuyait mon ouvrage, je n'avais pas eu le cœur de répondre à votre lettre du 13. Je disais : attendons; voyons par où cela finira. Le courrier parti de Paris, le 25, n'a pas pu vaincre les obstacles des neiges et des rivières débordées, ainsi nous sommes restés une semaine sans lettres de France; et à présent, je reçois en même temps vos deux lettres du 25 et du 1er. Je ne sais pas encore si je suis à l'abri des malheurs, et si j'aurai mes pauvres cent louis; car voilà toute mon ambition, ma gloire, ma vertu. J'observe pourtant qu'il a fallu renvoyer un contrôleur, causer des banqueroutes immenses, exciter le bouleversement de l'état, pour que mon petit livre paraisse. La nuit qui accoucha d'Hercule ne fut pas, à beaucoup près, si longue ni aussi orageuse. De grâce ne me mandez pas les critiques. Mandez-moi uniquement le débit, et si le libraire ira tenir compagnie aux tré-

soriers des postes, et de Bretagne. Voilà tout ce qui m'intéresse.

J'aurai soin de faire retirer régulièrement la gazette de Paris, et je m'arrangerai avec Suard. Son rhumatisme, et vos coliques ne valent rien du tout. Renvoyez cela au plus vite, et point de bains s'il vous plaît. Mangez du lait frais avec du miel de Provence. En trois jours vous vous y accoutumerez, et vous serez guérie. La Géorgique n'est plus un sujet de poëme à notre âge. Il faut une religion agricole chez un peuple coloniste, pour parler avec emphase et avec grandeur, des abeilles, des poireaux et des ognons. Avec votre triste consubstantialité, et transsubstantiation, que voulez-vous qu'on fasse? Il y a deux classes de religions : celles des peuples nouveaux sont riantes, et ne sont qu'agriculture, médecine, athlétique, et population : celles des vieux peuples sont tristes et ne sont que méthaphysique, rhétorique, contemplation, élévation de l'âme ; elles doivent causer l'abandon de la cultivation, de la population, de la bonne santé et des plaisirs. Nous sommes vieux.

Je veux vous dire un mot sur votre pre-

mière lettre, sur la brochure de Voltaire: *Tout en Dieu*. Vous vous étonnez qu'il n'ait employé que vingt pages pour parler de la cause universelle et de ses effets. Moi je m'étonne du contraire. Qui dit *Tout en Dieu*, dit clair et net que Dieu est le tout; car celui qui dit que le deux et le trois sont dans le cinq, dit que le cinq n'est que le composé de trois et deux. Et tout est dit. Comment diable peut-on trouver de quoi remplir une brochure d'une chose dont je n'ai pu remplir vingt lignes qu'en y ajoutant une comparaison. Voltaire a, cette fois, joué de malheur: il a voulu paraître déiste, et il s'est trouvé athée sans s'en apercevoir. Tant va la cruche à l'eau, etc. Il ne faut jamais se frotter trop sur ces matières, elles sont glissantes.

Sa colère contre le carême et la morue sèche est peut-être plus juste: moi je ne l'aime pas non plus; mais sa colère contre les fêtes est absurde: il les croit d'institution divine; et voilà pourquoi il les a prises en grippe. Mais il se trompe; elles sont d'institution humaine. Elles ne sont pas pour Dieu, elles sont pour l'homme, et par conséquent Voltaire devrait

les respecter. Encore cette fois, il a pris son cul pour ses chausses. Pour les *adorateurs*, selon les échantillons que vous m'en donnez, il pourrait être bon. Dans un dialogue il faut que chacun reste de son avis. Le billet de votre cher marquis vaut mieux que tout cela. Faites mes complimens à Antoinette Rose, puisqu'elle a fait son entrée. Grimm s'est donné bien de la peine à chercher des corrections à faire sur un ouvrage qui peut-être sera plus cher à mes amis par ses imperfections qui annoncent cette cruelle précipitation de mon départ. Ma santé est toujours la même; mon état est toujours ennuyé. Au reste, que sait-on? Adieu ma belle chère dame.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 3 février 1770.

MADAME, j'ai enfin reçu un exemplaire du livre qui fait tant de bruit à Paris, et que j'ai lu avec la plus grande avidité, ne me souvenant presque plus de ce qu'il contenait. Foi de connaisseur, c'est un bon livre. S'il a plu à l'abbé Raynal et à notre cher Schomberg, je suis content. Je fais le plus grand cas du jugement de ces deux hommes.

Pour madame du Deffant, je suis bien sûr qu'elle ne l'a pas lu ; pour Duclos, son avis indique toujours quel est l'avis contraire du reste de l'univers. Ainsi tout va bien. J'y ai trouvé peu de changemens ; mais ce peu fait un très-grand effet : *Un rien pare un homme.* J'en remercie les bienfaiteurs. Que n'en puis-je dire autant des correcteurs d'imprimerie ? J'y ai trouvé quatre ou cinq fautes capitales, qu'il est de la plus grande importance de corriger, quand ce ne serait qu'à la plume, sur les exemplaires non vendus. Si le débit produit une seconde édition, je vous prie de faire grande attention à ces corrections, et, en outre, je vous demande, en grâce, d'ôter de la fin du cinquième dialogue (si je ne me trompe) cette partie de jeu, et de rétablir le *dîner*. Je ne sais pas quelle rage vous avez de me faire passer pour un *joueur*, plutôt que pour un *gourmand*. Je suis *gourmand*, et point *joueur*. Quel mal y a-t-il qu'on parle de dîner, lorsqu'on ne parle que de bled ? Enfin, Madame, je vous en prie, rétablissez-moi le dîner et ôtez cette apostille qui contraste avec le début du dialogue suivant, qui commence : En dînant, etc.

Ne donnons pas gain de bataille aux gens délicats. Je veux être ce que je suis. Je veux avoir le ton qu'il me plaît; et si on m'achète je ne demande pas davantage, ni mon libraire non plus. Le cher abbé Panurge (1) a donc écorché vif son doigt, en attendant de m'écorcher moi tout vif, et les oreilles des auditeurs peut-être. Mais pourquoi me réfute-t-il, si je n'ai pas encore achevé de parler? Je vous supplie, Madame, de dire et de répondre, à tous ceux qui savent que le livre est de moi, l'histoire lamentable de ce malheureux ouvrage. Le dernier dialogue a été écrit en sanglottant; et vous savez qu'il n'est pas fini. Il y manque le plus important de mon système. L'abbé devrait m'écouter jusqu'au bout. Cependant s'il est inexorable, de grâce, lisez-lui ma lettre sur la Compagnie des Indes, et rendez sa colère complète.

Je réponds à votre lettre du 14, qui m'arrive dans le moment. Ceux qui vous ont fait la difficulté sur le double dommage que mes droits d'importation et d'exportation produisaient aux spéculateurs qui font venir des

(1) L'abbé Morellet.

blés de l'étranger, ne connaissent pas les lois de leur pays. Il y a déjà deux ans que cet inconvénient a été paré par une déclaration du Roi. Il existait, quoique plus faiblement à cause des droits d'un pour cent d'importation, et du demi pour cent d'exportation, que l'édit avait établis. La déclaration dit que le blé qui arrive est censé être en entrepôt; que les ports de France seront des *ports francs* relativement au blé, et qu'on ne paiera pas cet un pour cent, lorsqu'on remportera les blés qu'on avait fait venir. Cette loi existe. Si j'avais mes papiers en ordre, je vous l'enverrais d'ici. C'est vous-même qui me l'avez achetée pour 44 sous. Ainsi je ne devais pas parler d'une loi sage qui est déjà faite. Au reste j'en aurais parlé lorsque j'aurais expliqué mon système des *magasins* et des *ports francs*, en un mot des *caricatori* qu'il faut établir en France, comme ils le sont en Sicile; mais je suis parti, ou pour mieux dire, on m'a arraché de Paris, et on m'a arraché le cœur. Que voulez-vous de moi? Ainsi la réponse que vous devez donner à cette objection n'est pas celle que vous me mandez dans votre

lettre ; mais c'est d'acheter cette déclaration et la montrer. On verra que l'inconvénient n'existe pas, puisqu'il est décidé qu'on ne paie de droits que lorsqu'on fait une véritable importation, non pas en débarquant ces blés dans les magasins des villes commerçantes, mais en les vendant aux gens du pays ; et de même lorsqu'on s'en veut aller avec le blé apporté, il suffit de montrer sa déclaration faite lors de l'arrivée, et l'on est libre de s'en aller avec la quantité de blé non vendue, sans rien payer. Tout cela est fait déjà et arrangé par le gouvernement français, il y a deux ans, avec beaucoup de sagesse, et en prenant toutes les précautions pour éviter les fraudes. Cependant je vous remercie infiniment de m'en avoir écrit. Cela me fournira matière pour le dialogue à faire.

Faites-moi de grâce écrire par Grimm, par Schomberg, par le baron, par tout le monde. Cela est nécessaire à mon salut. Je suis damné, et je mourrai dans le désespoir si mes amis m'oublient. Mille remercîmens à mademoiselle de l'Espinasse, sur son opiniâtreté à trouver bonnes mes mauvaises plai-

santeries. Adieu, ma belle dame; je n'ai pas le tems de vous en dire davantage, ce soir. Embrassez mon cher philosophe, et embrassez-vous vous-même de ma part. M. de Sartines a-t-il reçu la feuille que je lui envoyai de Gênes, sur l'établissement des Lombards? Adieu.

Madame, je vous prie d'envoyer un exemplaire des dialogues en présent, de ma part, à M. Pellerin, ancien premier commis de la marine, rue de Richelieu. J'aime cet homme de la vieille roche.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 11 février 1770.

MADAME, je suis bien fâché de ce que vous me mandez dans votre lettre du 2; que votre santé vous empêche de m'écrire bien au long. Quoi! seriez-vous tombée malade à force de disputer, et de vous battre pour moi? Ne faites pas cela de grâce, et laissez plutôt écraser l'ouvrage et l'auteur. Le bruit et le schisme avaient été prévus par M. le chevalier Zanobi. Cependant le baron d'Holbach et Diderot l'ont bien voulu, et ils ne veu-

lent pas se guérir de la manie de faire du bien aux hommes. J'ai vu avec plaisir, le jugement de Voltaire. Nous entendrons à présent, ceux des parlemens de Rouen, et de Paris, et les réquisitoires des autres. En attendant je voudrais savoir les avis des personnes suivantes : Marmontel, le comte de Creutz, Thomas, le chevalier de Chastellux, le comte d'Albaret, Bernard, M. Turgot; et surtout d'Alainville que j'estime le plus; car les autres sont des enfans vis-à-vis du grand Dalain. Voilà un philosophe à mon avis. Je le charge de répondre à l'abbé Morellet, dans une partie de pique-nique au gros caillou, où ils pourront se battre, des anguilles à la main. Le reste des avis, je les devine à peu près. Adieu, ma belle dame, si le livre se vend, le libraire paiera. Voilà du sublime.

A MADAME D'ÉPINAY.

Caserta, le 24 février 1770.

Madame, me croyez-vous assez peu philosophe pour ne pas m'envoyer les réponses, les répliques, les injures qu'on vomit contre

le malheureux chevalier Zanobi? Vous m'auriez fait le plus grand plaisir de me les envoyer par la poste. Je suis préparé à tout: *la corvée du sage est de faire du bien aux hommes*. Je me souviens d'être resté deux ordinaires, ou trois tout au plus, sans vous écrire. Mais M. Nicolaï à qui j'envoie les lettres, les aura données à Gatti, et nous voilà frits. *Solitus delinquere*, il les aura égarées, et j'en suis au désespoir, car il y en avait de charmantes. De vous, j'ai reçu toujours des lettres, excepté la semaine passée. Vous me dites m'avoir écrit; ainsi en voilà une des vôtres égarée de même. Le mal est à Paris; tâchez d'y remédier. Je crois que se servir de la petite poste, serait le mieux. Vous les enverrez au secrétaire de M. l'Ambassadeur, et il vous les enverra. Vous ne sauriez croire le froid que jette dans une correspondance cette mortelle incertitude. Croyez pourtant que ce froid ne suffit pas pour refroidir le plaisir que j'ai à vous écrire.

Pourquoi mystifier le bon abbé Morellet? Je suis coupable avec lui, je l'avoue; je suis coupable de non-prophétie. J'aurais dû de-

viner qu'il radoterait économistiquement dans le dictionnaire qu'il va faire, par la raison que M. d'Invau le payait. J'ai tort; mais, il a beau faire, je l'aimerai toujours, malgré ses réponses, ses répliques, et sa nouvelle physionomie rurale. Adieu ma belle dame. Assurez la correspondance.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 3 mars 1770.

MADAME, la lettre de mon aimable prince m'a causé un plaisir infini. Si je vous disais que je fais cas de son suffrage, plus même que de celui de Voltaire, je ne vous mentirais pas. Il n'y a que celui de l'imprimeur que je préférerais à tout, et par bonnes et valables raisons. Le prince me dit que *omne tulit punctum qui miscuit utile dulci*, et moi je lui recommande de dire dorénavant: *omne tulit punctum qui miscuit* l'avoir de l'imprimeur à celui de l'Encyclopédie. Il y a pourtant une chose dans la lettre du prince qui me fait de la peine pour lui. C'est qu'il a trop de modestie, et qu'il la fait paraître. Il faudra que je lui fasse, un beau jour, une belle

dissertation pour le guérir de cette vertu. Elle est de trop dans un prince ; et ce n'est pas la seule qu'un souverain pourrait avoir de trop. Entendons-nous. Un prince doit avoir de la modestie vis-à-vis de soi-même ; il doit se défier de son savoir, et demander des conseils : à la bonne heure ; mais il ne doit jamais en convenir avec personne, ni en parlant, encore moins en écrivant ; à ceux même qu'il fait l'honneur de consulter, il doit en imposer, et leur faire accroire qu'il entend très-bien la matière. Les méchans conseillers craindront en lui, un juge éclairé. Les bons se flatteront d'y trouver un connaisseur. S'il trahit son secret, il n'aura jamais un bon conseil ; car si M. le conseiller s'aperçoit que son souverain n'entend pas la matière, il se gardera bien de l'en instruire ; il travaillerait à se rendre inutile, ce qui est contraire à la nature humaine. Mais au contraire, s'il croit que le prince en est instruit, il fera de son mieux pour briller à ses yeux, et débitera le meilleur de toute sa marchandise. Enfin la parole d'un prince est sacrée. Il n'y a qu'un mot. S'il dit : Je n'y entends rien, on s'en rapporte à

lui, ce qui serait très-malheureux, et très-faux, en même temps, dans le cas de notre cher prince. Il est vrai qu'il y a eu peut-être d'autres souverains qui, s'ils avaient dit : *Je n'y entends rien*, ce serait la seule parole qu'ils auraient inviolablement tenue; mais ces princes sont morts : l'Histoire en parle. Priez, en attendant, mon cher Grimm de dire au prince, de ma part, tout ce que son cœur et son esprit lui fourniront. Il est prophète ; il *est voyant ;* ainsi il devinera très-juste tout ce que je voudrais mander à cette jeune plante, qui fait l'espérance de l'Allemagne, et l'honneur de l'humanité.

Assurez le libraire Merlin (car je crois qu'il s'appelle ainsi) que le sage Merlin ne valait pas deux liards à côté de lui ; que je le rendrai plus grand sorcier que l'autre ; et que, dès à présent, je lui promets l'édition de cent quatre-vingt-treize volumes dont j'accoucherai, un par année, pourvu que de son côté il m'assure de la vie. Je compte même faire de mes ouvrages une tontine (puisque vous en avez aboli la race); et je veux que le dernier vaille et contienne tous les autres. Vous jugez par là que cet

ouvrage sera bien court. Oui, ma foi, il sera si court que le voilà :

Livre cent quatre-vingt-treizième.
X = O
Le tout égal à zéro.
— Machiavellino. —

Me conseillez-vous d'en donner l'édition avant que les autres aient paru ? Parlons d'autre chose. Quoi ! on mystifie encore à Paris ? Je croyais que M. l'abbé Terrai était le seul mystificateur actuel ; mais puisque madame Luchet s'en mêle encore, on a bien fait de la *blâmer*. Cela ne l'empêchera pas pourtant de mener son fiacre. Pourquoi voulez-vous que l'aventure arrivée à l'évêque de Tarbes n'aurait pas pu m'arriver ? Je ne connais point du tout le visage de madame Gourdan. Comment, est-il possible, l'abbé, me direz-vous ? Oui, Madame, c'est parce que j'entends le commerce, que Messeigneurs les évêques n'entendent point. J'achetais de la première main, j'avais du bon à bien bon marché. Eux, ils achetaient tout par l'entremise des courtiers, aussi ils étaient toujours dupés. Ils sont une espèce de peuple agricole ; moi j'é-

tais peuple manufacturier et fabriquant. Aussi ils ont, pour la plupart, une physionomie rurale (1), et le dieu du jardinage est leur dieu.

Je me suis, Madame, raccommodé avec les critiques, et même avec les injures; ainsi envoyez-moi toutes celles qui paraîtront. Si les injures sont trop fortes, je répondrai à MM. les cultivateurs par une brochure qui aura pour vignette le dieu des jardins (d'Horace), jadis tronc de figuier, et à présent dieu des économistes, avec la légende, *quantum vesica pepedi*. Je vois d'ici mon cher Grimm éclater de rire à la lecture de cette lettre, et courir le risque, par la violence du rire, d'en faire autant. Bon soir, ma belle dame, aimez-moi et croyez-moi à Paris, et vous à la Briche.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 9 mars 1770.

MADAME, je n'ai point reçu de vos lettres cette semaine. Cela me fâche, et me fait soup-

(1) Allusion à la *Philosophie Rurale* du docteur Quesnay.

çonner que les lettres peuvent s'égarer. Vous pouvez remédier à cet inconvénient, qui est très-grand et très-nuisible aux plaisirs de l'amitié. J'ai déjà reçu la caisse avec les neuf exemplaires que vous m'aviez expédiés par mer. Jamais Eole et Neptune ne m'avaient tant favorisé. Je n'ai pas d'avis que mon ambassadeur ait été payé des premiers cinquante louis. Je suis dans une parfaite ignorance des événemens de Paris. Est-ce que la Compagnie des Indes ressuscite ? Est-ce que votre bon Panurge en aura le dédit?

Je devrais ce soir répondre à la belle lettre de madame Necker, mais je n'en ai pas le temps; vous lui enverrez, en attendant, mes complimens.

Je devrais écrire aussi à notre cher baron d'Holbach. En attendant que je m'y détermine, vous pourrez lui dire que je lui enverrai une thèse théologique soutenue dans notre séminaire ici, dans laquelle on a eu la maladresse ou la malice de citer tous les *éclats de la bombe religieuse* qui a crevé depuis cinq ans. Boullanger, Voltaire, le militaire philosophe, etc., etc., etc., tout y est cité. Le jeune défendeur de la thèse m'a assuré qu'il

avait lu tous ces mauvais livres. Aimez-moi et ne me laissez pas sans m'écrire ou sans me faire écrire par d'autres.

A madame D'ÉPINAY.

Naples, 17 mars 1770.

Madame,

Le mot de mon ambassadeur m'accable de tristesse. Je m'aperçois de plus en plus que je ne serai jamais heureux, parce que je suis trop sensible à l'amitié; et j'ai trop d'imagination pour oublier. Ah! si je pouvais avoir un peu de cette eau du *Léthé!* On dit que la source en est dans les environs de Paris, si vous pouviez m'en envoyer des bouteilles?

Je ne suis pas en état de vous écrire, au milieu du chagrin, une lettre divine. Contentez-vous, pour ce soir, d'une lettre toute humaine que voici. De l'argent que le libraire doit me donner, voici ce qu'il faut faire : vous commencerez par vous rembourser de vos avances; ensuite je vous prie de payer à M. Gatti ce que je lui dois; et je crois que cette somme peut monter à six louis.

et demi à la fin du mois de mars. Après vous retiendrez l'argent de la commission de flambeaux argentés et des rafraîchissoirs et cuvettes à verres, que j'ai pris la liberté de vous donner. Le reste, vous me le remettrez par une lettre de change; mais comme il n'y a point de change entre Naples et Paris, vous enverrez l'argent à Gênes, à M. Pietro-Paolo Celeria, avec qui je m'entendrai pour le retirer. Rien ne vous sera plus aisé que de trouver des lettres de change pour Gênes; mais il faut que vous écriviez à M. Pietro-Paolo Celeria, que cet argent dont vous lui envoyez la lettre de change, est à moi. Comme je suis ici procureur de feu mon ambassadeur, je dois compter avec ses neveux et héritiers; ainsi il m'est plus commode de retirer ici mon argent. Voilà bien du verbiage sur une matière aussi crasse, aussi vile, aussi méprisable que l'argent. Et le sublime de la philosophie, quand est-ce qu'il commence? me demanderez-vous. Pas ce soir. Comment voulez-vous que j'entame le dixième dialogue, si vous ne m'envoyez pas les critiques faites et à faire? Ecrivez-moi toujours par la voie de M. Nicolaï.

A madame D'ÉPINAY.

Naples, le 24 mars 1770.

Eh bien ! qu'est-ce que c'est donc, ma belle dame ? vous ne m'écrivez pas. Seriez-vous malade ? J'en tremble ; mais j'espère que non. Cependant vous avez mille choses à me mander. Vous avez des brochures contre moi à m'envoyer. Vous avez des nouvelles de mes amis à me donner. Ne m'abandonnez pas. Je n'ai d'autre soulagement dans l'ennui qui m'accable, que de recevoir force lettres de Paris.

Je crains que vous ne receviez pas mes lettres. Si cela est, je prendrai le parti de vous écrire en droiture par la poste ; car j'ai résolu de ne laisser passer aucune semaine sans vous écrire, même lorsque je n'ai rien à vous dire, comme par exemple, ce soir.

Je vous prie de dire à Grimm que j'ai reçu une lettre du *Contino* de Potzdam, qui a lu mon livre, et qui en raffole.

Aimez-moi toujours, ma belle dame, et donnez-moi, par vos lettres, l'occasion et l'échauffement de tête qu'il me faut pour vous écrire fort au long.

A madame D'ÉPINAY.

Naples, le 27 mars 1770.

Madame, votre lettre du 6 arrive dans l'instant, et achève de me persuader que les dés sont pipés, malgré tout ce qu'en dit le baron, qui a toujours amené des doublets dans sa vie, pendant que je n'amène que des as. Ne voyez-vous pas clairement que la seule chose qui m'intéresse dans tout ceci, c'est-à-dire mes pauvres cent louis, est celle qui rencontre des difficultés inouies, inconcevables, impossibles à expliquer. Jurez donc, Madame, comme je jure aussi de mon côté. Il y a des saints qui veulent être jurés, à ce que disait un célèbre goutteux.

Je ne m'étonne point des contradictions de Panurge. C'est un homme qui a le cœur dans la tête, et la tête dans le cœur. Il raisonne par passion et agit par principes. Cela fait que je l'aime de tout mon cœur, quoiqu'il me croie *machiavellino*. Au reste je crois que son cœur qui est le plus vertueux et le plus beau du monde entraînera sa tête, et qu'il finira par ne pas répondre et par

m'aimer davantage (1). Il s'apercevra à la deuxième ou troisième lecture de l'ouvrage, que le chevalier Zanobi ne croit ni ne pense un mot de tout ce qu'il dit; qu'il est le plus grand sceptique et le plus grand académique du monde; qu'il ne croit rien en rien, sur rien, de rien. Mais de grâce, Madame, ne lâchez pas ce mot qui est la clef du mystère. Attendons et amusons-nous à voir combien de temps Paris restera sans m'entendre et à s'échauffer sur une question interminable. Le seul Grimm m'avait entendu d'abord, et il devinait que le livre resterait sans conclusion, en grâce des badauds de Paris, qui aiment à conclure. Au reste, le livre est bien le livre d'un philosophe, et il est seul capable de former un philosophe et un homme d'Etat; c'est-à-dire un homme qui a la clef du mystère, et qui sait que le *tout* se réduit à zéro. L'abbé Raynal a bien raison de dire que l'ouvrage est profond. Il est doublement profond car il est creux, et

(1) M. l'abbé Morellet fit imprimer en 1770 la réfutation des *Dialogues* de notre auteur; mais il ne la publia qu'au mois de novembre 1774. (*Note des Éditeurs.*)

il n'y a rien dessous. Ceux qui ont dit que les principes y étaient trop éparpillés, ont fait l'éloge le plus complet du dialogue; mais le style des dialogues est presque inconnu à Paris. Ceux qui se donneront la peine de lier mes idées, devineront peut-être le but de l'ouvrage. Vous m'avez mandé le premier succès de la décharge des grenadiers, et de la première file. J'attends avec curiosité le bruit des goujats de l'armée, qui sera diabolique. Mais n'oubliez pas de me mander ce qu'en aura pensé Voltaire. Vous en enverrez, sans doute, un exemplaire à mon cher prince de Saxe-Gotha, de ma part. Encouragez mes amis, qui auront lu l'ouvrage, à m'écrire. Je ferai volontiers la dépense de la poste pour cette fois-là.

A propos, puisqu'on sait l'auteur, je me flatte que vous n'aurez pas manqué de dire à mes amis dans quelles circonstances fâcheuses ce malheureux enfant a été conçu et avorté. Je ne sais pas moi-même ce qu'il est. Je n'ai pas pu le lire une seule fois de sang-froid. J'avais laissé le manuscrit original dans vos mains; ainsi je n'en sais rien. Cela ne fait rien au public; mais j'espère que mes

amis le liront avec plus d'indulgence, et en un mot pourvu que la lecture leur retrace le souvenir du son de ma voix, de mon dialogue, de mes gestes; voilà tout ce que je demande. Qu'on m'aime, car par la sambleu! je le mérite à tous égards, et ils ne reverront pas de long-temps à Paris un étranger plus aimable que moi.

Autre à propos. Je vous prie d'envoyer en présent, de ma part (puisque l'auteur est connu), un exemplaire à M. Baudoin, maître des requêtes, nouvellement marié, place Vendôme.

Il ne faut pas songer à une seconde édition si la première ne se vend point. Cependant, si on la vendait, je voudrais ajouter un dialogue à la seconde édition, où l'on expliquera le système des magasins de dépôts, qui est le seul qui puisse rendre faisable le commerce des blés en France; et comme je rêve toujours argent, le libraire me paiera 25 louis ce nouveau dialogue. Mais vous me direz : Pouvez-vous faire des dialogues hors de Paris? Non en vérité. Je suis ici dans le plus inconcevable accablement de tristesse. Mon voyage au Congo est impra-

ticable. On me propose en revanche ici, le voyage à l'île de Cuba. Ce n'est pas mon chemin. Je réponds tristement. Savez-vous ce que je fais à présent ? Je m'occupe sérieusement à mettre en ordre tous mes petits ouvrages de jeunesse, pour les imprimer sous le nom de *Juvenilia*. Ils sont tous en Italien. Il y a des dissertations, des vers, de la prose, des recherches d'antiquités, des pensées détachées. Cela est bien jeune, en vérité. Cependant c'est de moi. Adieu, mon incomparable dulcinée. Vous m'aimez, n'est-ce pas ?

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 31 mars 1770.

MADAME,

Votre silence m'inquiète horriblement ; qu'est-il donc arrivé ? Etes-vous en prison à cause de mon malheureux livre ? Diderot y est-il aussi, et Grimm, et le baron, et tant d'autres ? M'a-t-on oublié, malgré le bruit que j'ai fait pour qu'on se ressouvînt de moi ? Tirez-moi de cette inquiétude ; et pour me

tenir au courant, écrivez-moi en droiture par la poste.

On m'a écrit que l'abbé Morellet a reçu ordre du gouvernement de répondre aux dialogues. Il est donc déclaré être le guet et la maréchaussée des économistes. Il a ordre de *courre sus* à nous autres malheureux faux-sauniers en philosophie rurale. Patience. Nous nous recommanderons à nos jambes pour nous sauver. Pour moi j'ai galoppé jusqu'à Naples, et je me crois en sûreté ici.

Le baron de Gleichen vient-il ici comme on le dit? Parlez-lui de moi. Dites-lui de m'apporter de beaux chats angoras. Je m'engage de procurer la libre exportation des angoras, plus nécessaire et plus avantageuse que celle du bled.

Mais vous ne m'écrivez pas. Cela me désole. Seriez-vous malade? Adieu. Finissez mes tourmens par une belle épître très-longue, très-curieuse. Aimez-moi.

Au baron D'HOLBACH.

Naples, le 7 avril 1770.

Mon cher Baron,

Voulez-vous bien vous charger de remettre les deux lettres ci-jointes aux personnes auxquelles elles sont adressées. Je vous envoie ouverte celle à l'abbé Morellet; vous verrez qu'elle n'est pas faite pour être lue de tout le monde : *Pusillus grex electorum* doit la lire. Personne n'en doit tirer de copie. Souvenez-vous de la place que j'occupe et du pays que j'habite. Au reste, je ne crois pas que l'abbé Morellet puisse changer de façon de penser envers moi. Ainsi je suis tranquille là-dessus.

Que faites-vous, mon cher Baron? Vous amusez-vous? La Baronne se porte-t-elle bien? Comment vont vos enfans? La philosophie, dont vous êtes le maître-d'hôtel, mange-t-elle toujours d'un aussi bon appétit?

Pour moi je m'ennuie mortellement ici. Je ne vois personne que deux ou trois Français qui sont ici. Je suis le Gulliver revenu du pays des Hoymliyms, qui ne fit plus

société qu'avec ses deux chevaux. Je vais rendre des visites de devoirs aux femmes des deux ministres d'état et des finances. Et puis je dors ou je rêve. Quelle vie! Rien n'amuse ici. Point d'édits; point de réductions; point de retenues; point de suspension de paiement: la vie y est d'une uniformité tuante. On ne dispute de rien, pas même de religion. Ah! mon cher Paris! Ah! que je le regrette!

Donnez-moi quelques nouvelles littéraires; mais n'en attendez pas en revanche. Pour des grands événemens en Europe, je crois que nous allons en devenir le bureau. On dit en effet que la flotte des Russes a enfin débarqué à Patras; et que la Morée s'est toute révoltée et déclarée en leur faveur; et que, sans coup férir, ils en sont les maîtres déjà, excepté les villes de Corinthe et de Napoli en Romanie. Cela mérite confirmation. D'autres disent qu'ils ont débarqué au golfe de Maina, et donné du secours aux Albanais; ceci me paraît plus vraisemblable. Photius aura donc triomphé de Mahomet. Quelle aventure! Nous serons limitrophes des Russes, et d'Otrante à Pétersbourg, il n'y aura plus qu'un pas et un petit trajet de mer: *Dux fœmina facti!*

Une femme aura fait cela! c'est trop beau pour être vrai.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que cette année nous mangerons des blés de Morée. Ainsi, si l'exportation continue en France, vous y aurez une belle et bonne famine, qui sera augmentée par le resserrement de l'argent, occasionné par les édits. Ainsi l'abbé Badot verra que Zanobi avait raison.

Adieu, mon cher baron, mille choses de ma part aux Helvétius. Pourquoi ne m'a-t-il pas écrit, ce coquin? Je lui ai fait faire présent de mon livre; il ne m'a pas remercié, non plus que Suard, Marmontel et d'autres: les ingrats! Ils me laissent seul dans la mêlée, avec les Badots (1), les Ponts (2), les Rivières (3), les Turcies et les Levées. Cruels! J'invoquerai à mon secours la baronne et d'Alainville, puisque tous m'abandonnent. Adieu.

(1) Baudeau.

(2) Dupont de Nemours.

(3) Mercier de la Rivière.

A MADAME D'EPINAY.

Naples, le 7 avril 1770.

Ma belle dame, je désespérais de recevoir les lettres du courrier aujourd'hui, à cause des temps horribles que nous avons essuyés. Ainsi je me suis amusé à écrire au baron et à l'abbé Morellet une épître que le baron vous communiquera. Je viens enfin de recevoir votre chère lettre du 18. Je suis las d'écrire. Ainsi je serai laconique, puisque le temps me manque, et que mon bras se refuse. Je ne voudrais pas qu'il courût des copies de la lettre que j'ai écrite à l'abbé Panurge. Elle est trop peu dévote pour une lettre écrite le samedi de la passion. A cela près, je ne la désavoue point.

Par votre lettre, je comprends que vous avez envoyé vos lettres à D. Perez, après la mort de mon pauvre ambassadeur, ce qui fait que je ne les ai point reçues. C'est une méchante bête que ce D. Perez : méfiez-vous-en, et ne lui envoyez rien. Je vous prie d'envoyer vos lettres à M. le chevalier de Magallon, chez l'ambassadeur d'Espagne, qui

me les enverra dans le paquet de la cour; ou de me les envoyer par la poste, ce qui sera le mieux, et je ne regretterai point l'argent de la poste. Je vous répondrai par le même canal.

J'ai reçu la première aux Corinthiens de l'abbé Badot. Elle m'a fait un bien infini; elle a électrisé ma tête au point que vous ne sauriez imaginer. Je suis bien résolu de ne rien répondre à personne. Cependant, pour vous amuser, si l'électrisation continue, je ferai une réponse que je vous enverrai, et que vous lirez à Grimm, Diderot, Schomberg, etc.

Comme vous avez force argent du mien en main, vous pourrez, à mes frais, vous procurer les réfutations de Dupont, et de la Rivière, *législateur de toutes les Russies*, et me les envoyer. Mais envoyez-les à Rome, à M. l'abbé de Stayes, secrétaire d'ambassade, avec une sous-enveloppe à l'abbé de Vauxcelles (charmant abbé qui réussit fort bien en Italie), et un petit mot pour lui dire de me les envoyer. Vous pourrez suivre ce canal toutes les fois qu'il s'agira de m'envoyer quelque paquet. J'ai lu les jugemens

des deux princes prussiens. Ce qui m'y a causé le plus de plaisir, c'est d'y revoir l'écriture de mon cher Grimm. Les princes sont quelque chose de trop grand pour moi. J'aime les petits particuliers, et les *prophètes mineurs*.

J'ai reçu aussi les copies des lettres de Voltaire et de madame Denis, qu'on m'a envoyées de Paris. J'attends avec impatience de savoir s'il n'a rien écrit de plus, lorsqu'il a su le nom de l'auteur.

Vous avez été malade; mon cœur l'avait deviné, et j'en suis bien fâché. Point de lettres de Schomberg.

Adieu; je suis ravi du jugement de M. de Turgot; mon cœur l'avait pressenti. J'avais la plus grande estime de son excellent jugement, et j'aurais toujours parié qu'il aurait goûté les dialogues.

A M. BAUDOUIN, maître des requêtes (1).

Naples, le 20 avril 1770.

Mon cher ami, voilà qui est admirable! Au milieu des tendres embrassemens d'une

(1) Armand-Henri Baudouin de Guémadeuc, né

épouse chérie, se souvenir de moi, m'écrire, me combler de louanges; mais voilà ce qui est incroyable! Au lieu de me donner des nouvelles de la grossesse de madame, ou du moins des *peines et soins* qu'on se donne pour la procurer, me parler encore de systèmes sur l'exportation! Patience; j'aurais en vérité mieux aimé que vous m'eussiez écrit sur votre état actuel; si vous êtes heureux; si vous serez intendant bientôt, etc. Vous auriez aussi pu m'instruire sur l'état actuel de la Chine; si leur tactique va bientôt s'imprimer; si nous imiterons leur papier, leurs tentures, etc. Mais vous voulez m'obliger

à Colmar le 17 avril 1737, mort à Paris dans ces derniers temps, fit des bassesses chez M. legarde-des-sceaux de Miroménil, qui l'invitait quelquefois à dîner. Cette conduite ayant été découverte, M. Baudouin fut obligé de vendre sa charge de maître des requêtes, et de s'absenter de Paris. Il se consola au sein des sciences de ce qu'il appelait ses *revers*. M. de la Lande le cite plusieurs fois avec honneur dans sa *Bibliographie astronomique*. M. de Guémadeuc est le véritable auteur de *l'Espion dévalisé*, *Londres*, 1782, in-8°, libelle réimprimé plusieurs fois, et qui a été assez généralement attribué au comte de Mirabeau. (*Note des Editeurs.*)

à radoter encore sur l'exportation. Eh bien ! je vous répondrai, et je dirai, en même temps : tu l'as voulu, Georges Dandin.

Le système de M. de Trudaine l'ancien, qui paraît vous plaire, n'était pas digne de lui. Il n'est beau qu'en théorie, il se gâte dans la pratique, et M. de Trudaine aurait dû être un grand praticien, après tant d'années qu'il avait eu les mains à la pâte. Vous voulez laisser exporter les fines fleurs de farine, seules. Cela est beau, et j'y trouve mille avantages en théorie. Mais savez-vous ce que cela devient en pratique ? C'est que toutes les farines de France, seraient-elles bises, et noires comme l'encre, deviennent fleurs de farine. Tout le son poussera en fleur de farine, n'en doutez-pas. Un petit arrosement laissé tomber sur les mains des commis des douanes produira cette heureuse végétation. Croyez-moi, mon cher ami, et l'expérience des grandes charges que vous aurez un jour vous le prouvera, *celui qui ne sait pas calculer les non-valeurs de la transgression des lois* n'entend rien à l'art du gouvernement : il est un économiste et rien de plus. Il est bon à faire des mémoires, des jour-

naux ; des dictionnaires, occuper les libraires et les imprimeurs, et amuser les oisifs; mais il ne vaut rien pour gouverner. Il y a un système et une théorie sûre pour trouver la marche des transgressions et des fraudes, et c'est le secret de l'art. Par exemple, le blé ne se changera jamais en farine, à la sortie. La transgression serait trop forte; le procès-verbal est bientôt fait, et le commis infracteur est perdu. Mais la farine blanche noircit par degrés; elle devient bise, sans qu'on puisse jamais saisir la contrebande, et enfin on introduit l'usage et on invente un nouveau mot, tel que, par exemple, *fleurs de farine à l'usage de l'étranger*; et alors la chose est faite : toute farine quelconque peut sortir. Il est vrai qu'au fond il vaut mieux laisser sortir les farines que les blés, et j'ai bien prêché cette vérité. Mais passons à votre second article. Vous voulez encourager la circulation intérieure, par tous les moyens que je propose; mais vous m'en ôtez le moyen. Comment voulez-vous balayer les droits, les péages, et les entraves actuelles, sans un nouvel impôt? Si vous croyez cela non nécessaire, demandez

à l'abbé Terrai, et voyez si j'ai raison. Il vous dira qu'il a trois mille cinq cents millions de dettes de l'état à balayer au préalable. Si vous voulez attendre que cette opération soit finie, vous attendrez ou le Messie avec les Juifs, ou le roi D. Sébastien avec les Portugais. Je ne cesse de m'étonner que les économistes n'aient pas entendu dans mon livre, que l'impôt que je veux établir sur l'exportation et l'importation ne doit pas être éternel, mais destiné uniquement à racheter les péages et les droits des halles aliénés, après quoi on pourra le diminuer de beaucoup. L'exportation ne l'emportera pas autant sur la circulation intérieure, dès que celle-ci sera facilitée. Il est vrai que je ne me suis pas assez expliqué sur cela; mais j'ai écrit si à la hâte, le dernier dialogue, la veille de mon départ, que je m'étonne moi-même qu'il ne soit pas plus mauvais qu'il n'est.

Je vous dirai la même chose à l'égard des emmagasinages et des dépôts publics. Je n'en ai point parlé, parce que je devais en parler dans un autre dialogue, qui aurait dû être le dernier, et qui n'a point été fait. Dieu sait s'il le sera un jour! Au reste je suis persuadé

qu'il vous aurait plu et que vous y auriez trouvé bien des choses neuves et intéressantes : je dis neuves, pour les Français, car grâces à Dieu, les économistes ne savent que parler et dire des injures à vous autres messieurs les maîtres des requêtes et intendans; mais les *caricatori* de Sicile sont une institution très-ancienne et très-belle, et si on ne l'imite pas en France, il n'y aura jamais de commerce utile et régulier d'exportation. Il y aura des sorties par boutades, qui seront toujours très-périlleuses, quelquefois dangereuses. En voilà assez pourtant sur le pain : il est temps que je vous parle d'autre chose. Je m'imagine tenir mon lit de justice à Fontainebleau, avoir mon chancelier au pied du lit, et le faire jaser.

Dites-moi donc mille choses. M'écrirez-vous souvent? Si vous voulez le faire, faites contresigner vos lettres; ainsi j'espère les avoir franches de port jusqu'à Rome. Pour moi, rien ne me fera plus de plaisir que de vous écrire souvent. Je commence par vous adresser celle-ci sous l'enveloppe de M. Bertin. Si cette voie vous plaît, je la continuerai; sans quoi vous m'en indiquerez une meilleure.

Que fait l'astronomie ? A-t-on rien sauvé du malheureux voyage de l'abbé Chappe ? Je le crois empoisonné avec sa suite.

M. le Roi, qu'a-t-il trouvé de bon, à propos de ses montres ? Elles sont toutes aussi mauvaises que les anglaises, n'est-ce pas ?

Je vous recommande M. Nicolaï. Je suis au désespoir des difficultés qu'on rencontre ici pour l'employer fixement au service du roi de Naples ; mais sa qualité de Français est une difficulté grande comme une montagne.

Comment vont vos affaires de Bretagne ? Jugerez-vous un duc et pair ? Quelle auguste cérémonie ! Cela est bien autre chose que votre triste commission de Saint-Malo.

Enfin dites-moi mille choses. Ne voulez-vous rien de ce pays-ci ? Sachez que je me jetterai à corps perdu pour vous servir, et que je serai toute ma vie votre, etc.

A madame D'ÉPINAY.

Naples, le 21 avril 1770.

Ma belle dame, pour le coup voilà qui est bien inquiétant. Vous m'avez écrit une

lettre datée N°. 1, à laquelle j'ai répondu. Ensuite deux semaines se sont passées sans que j'aie reçu aucune lettre de vous. J'ai laissé passer la première semaine sans dire mot; mais à présent je suis forcé de crier. Etes-vous malade, fâchée, hors de Paris? Ou que diable est-ce là? Cependant je sais que vous avez reçu mes lettres. Et vous auriez dû en conscience me répondre; car enfin le temps de toucher les cinquante louis est arrivé, et j'en attends la nouvelle, avec la dernière impatience: *Hæc finis Priami fatorum.* C'est l'objet de tout mon travail; et si je le manque, c'est bien alors que l'abbé Badot triomphera et rira; mais si je les touche, je me moquerai de lui et de tous les économistes ensemble ou séparément. En outre j'avais pris la liberté de vous donner une commission de vaisselle fausse (chose que j'ai apprise de MM. les économistes, à employer, et que je trouve aussi bonne que leur pain bis et leur mouture économique). Il y aurait l'occasion du départ de M. le vicomte de Choiseul et de son officier d'office, qui viennent à Naples; et par ce moyen, je pourrais ensemble, avec le bagage du Vicomte,

la recevoir, en épargnant les droits de sortie, et en ne payant que le transport; parlez-en à Gatti. Enfin je vous renouvelle mes prières de ne m'écrire que par la poste, en cas que vous ne vouliez pas envoyer vos lettres à M. l'ambassadeur d'Espagne. Tirez-moi de peine. Je vois, avec le plus grand chagrin, notre correspondance chancelante et interrompue à tout moment. Je suis un homme perdu si vous cessez de m'écrire.

Aimez-moi, et saluez mes amis, et encouragez-les à m'écrire. Adieu.

Mes cinquante louis !

L'exemplaire de mon livre, qu'on devait expédier à Gênes, à l'adresse de M. Reiny, consul, n'y est jamais allé. Je croyais que vous en auriez chargé Gatti; c'est autant que rien.

A M. DE SARTINES, lieutenant de police.

Naples, ce 27 avril 1770.

Monsieur, comment est-il possible que vous n'ayez pas reçu la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire de Gênes, en réponse aux questions que vous voulûtes bien me

faire touchant l'utilité et les réglemens des *lombards ?* Et qu'aurez-vous dit en vous-même ? Qu'aurez-vous pensé ? Vous m'aurez cru un ingrat, un homme méconnaissant des bienfaits, un stupide à l'amitié, à l'estime, au respect ; pendant que je ne suis que malheureux. Sachez donc que je m'étais fait une fête d'avoir reçu votre lettre et d'être interrogé par vous, et que j'avais, avec une joie inexprimable, travaillé jour et nuit à vous répondre assez en détail sur les questions proposées dans une feuille à part ; je me disais en moi-même : Du moins M. de Sartines verra, par mon empressement à saisir les occasions de le servir, combien je lui suis sincèrement attaché. Enfin il en résulta un paquet magnifique ; et je me flattais que du moins la grosseur du volume le préserverait des risques de la poste ; mais rien ne peut vaincre le malheur, et mon guignon est au-dessus de mes forces. J'apprends, par madame d'Épinay, que ma lettre et mon *responsum* ne vous sont pas parvenus. J'en conservais un brouillon ; je viens de le recopier, et je vous l'envoie. Il sera peut-être, à cette heure, inutile, puisqu'on a pris le

bon parti de substituer aux *lombards* les banqueroutes, qui sont, à les bien entendre, *ultima linea rerum,* et par conséquent le meilleur expédient. Mais du moins vous verrez que j'avais voulu m'employer à votre service, et que j'en ferai de même toutes les fois que, par un effet de ce doux instinct qui vous entraînait vers moi, vous vous souviendrez qu'il existe à Naples le plus tendre de vos admirateurs. Je ne vous oublie jamais; et comment vous oublier? J'ai rencontré partout à Gênes, à Rome, ici, des vols, des assassinats, des rues obscures, des mendians, de la boue et des maisons qui s'écroulent sur les têtes des passans; pendant qu'on marche à Paris à la clarté des lanternes, la tête haute, les souliers propres, l'or en main, en ne rencontrant que des offres de multiplier l'espèce humaine, au lieu des menaces et des appareils pour la détruire. Mais que diable fait-elle, madame de Sartines? Pourquoi ne s'occupe-t-elle pas sérieusement de nous donner une douzaine de petits Sartines, pour répandre et procurer le bonheur de toutes les capitales de l'Europe. Croit-elle en avoir assez de celui que mon cœur destine à

gouverner un jour la bonne ville de Paris ? Je serais en colère contre elle ; cependant je lui pardonne si elle ne m'a pas oublié.

Les gazettes m'avaient donné une fausse lueur d'espérance de voir ici M. le baron de Breteuil. Daignez me rappeler à son souvenir. Et d'Albaret, que fait-il ? Il a laissé plus de souvenirs et de regrets en Italie, et surtout à Rome, que d'ordinaire les Français n'en laissent. Il en laisse un bien grand dans mon cœur.

Il faut absolument embrasser tout ce qui soupait chez vous, et ne pas oublier jusqu'à ce bon maître-d'hôtel qui s'exposait aux railleries pour me donner des tomates et d'autres plats baroques espagnols, tant il devinait mieux le goût de son maître pour ses amis, que pour ses mets.

Je vous fais les remerciemens les plus sincères pour la protection que vous avez accordée à certains dialogues qu'on a furieusement achetés, furieusement attaqués, et furieusement mal entendus. J'ai cru procurer quelque bien à la France, et surtout écarter, dans des affaires importantes qui ne sont pas des questions métaphysiques de théo-

logie, cet esprit d'enthousiasme et de système qui gâte tout. Je ne procurerai aucun changement dans l'administration des blés; mais, au moins, j'ai réussi à faire découvrir que des gens que j'estimais pour la pureté de leurs intentions économiques, et qui paraissaient philosophes, sont une véritable petite secte occulte, avec tous les défauts des sectes; jargon, systèmes, goût pour la persécution, haine contre les externes, clabaudement, méchanceté, petitesse d'esprit; ils sont les véritables jansénistes de S. Médard de la politique. Mais un livre qui n'est pas lu est un livre qui n'est pas fait; et un livre qui n'est pas fait ne doit pas être persécuté. Ainsi pardonnez-leur les injures qu'ils vous disent, comme je leur pardonne de bon cœur les miennes; je ne répondrai à personne. Je ne suis touché que d'un sentiment de reconnaissance envers une nation si aimable, et qui m'a tant aimé. Et je m'en acquitterai en disant, dans toutes les occasions, ce qui me paraîtra pouvoir être le plus grand bien pour elle, et qui sera compatible avec le service de mon souverain et le bien de ma patrie.

Avez-vous tiré de Bicêtre cet infortuné M. de Carney? Votre cœur attendri a-t-il pu vaincre les obstacles des ordres supérieurs? Faut-il que ce malheureux, dans les grands jours de la Bretagne, reste dans l'obscurité des prisons?

Aimez-moi toujours. Oui, je le mérite par l'attachement le plus tendre et par le respect le plus profond avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur, etc.

Réponse aux questions concernant les Monts-de-Piété, autrement dits Lombards, envoyée de Gênes dans le mois de juillet 1769, à M. de Sartines.

La première question sur le bien ou le mal que causent les Monts-de-Piété, sera la dernière à laquelle je répondrai. On comprend aisément le pourquoi.

Deuxième question. Quelles espèces d'effets reçoit-on?

Réponse. Il y a deux sortes de Monts à Naples. Les Monts ainsi appelés tout court, et les Monts-de-Piété. On en compte cinq des premiers et deux des derniers. Dans les

Monts, on ne reçoit en gage que l'or, l'argent et les pierreries. Dans les Monts-de-Piété on reçoit aussi les étoffes de toute espèce en soie, en laine, les toiles, cotons, dentelles, linge de table, de lit, de tapisseries, et même dans le Mont appelé des pauvres, on reçoit la batterie de cuisine et quelques meubles.

Troisième question. Combien de temps les garde-t-on?

Réponse. On doit garder les effets pendant deux ans. Après ce temps, si le propriétaire ne se trouve avoir payé aucun intérêt, on les vend à l'enchère. Sur le produit de cette vente on prélève le capital de l'argent prêté par le Mont, et le montant des intérêts. Le surplus du produit de la vente est gardé pour le propriétaire s'il vient le réclamer dans un certain espace de temps, après lequel il est censé prescrit au profit du Mont. (Cet espace est de trente ans.) Mais si le propriétaire paie régulièrement tous les ans, ou tous les deux ans, on doit lui garder son effet toujours. Cela s'appelle raffraichir le billet, et en effet il rend le vieux billet et on lui en donne un nouveau, pour tenir mieux en règle

les livres et les bilans de la caisse du Mont. L'intérêt du capital est à six pour cent par année. Il y a des règles établies pour mettre la caisse du Mont à l'abri des pertes. Les effets sont estimés selon une espèce de tarif introduit par l'usage et par l'expérience, et qui est au-dessous du produit ordinaire de ce même effet dans la vente. Sur le prix de l'estimation, le Mont ne donne que les deux tiers. Cependant s'il arrivait que le retrait de la vente ne mît pas à couvert l'argent du capital et des intérêts écoulés, ce n'est pas le Mont qui en souffre la perte; mais l'officier-priseur est condamné à la payer. Ces officiers-priseurs sont obligés de donner de très-fortes cautions (au moins de cent mille francs), et ils ont de gros appointemens, précisément à cause de ce risque auquel ils sont exposés. On voit, par ce que je viens de dire, que les Monts ne donnent sur gages que la moitié, et quelquefois moins que la moitié de la valeur de l'effet. Cependant je crois que c'est beaucoup plus que n'en donnent les usuriers de Paris.

A l'égard des Monts-de-Piété, les réglemens sont à peu près les mêmes. Il est bon d'aver-

tir; 1° que le Mont n'accorde aucun dédommagement à cause des vers qui auraient rongé les étoffes en laine, puisqu'il ne s'oblige de garder ce genre d'effet que six mois, après lesquels, si le propriétaire renouvelle et rafraîchit le billet, il est censé consentir aux risques et dommages des vers. Cependant ce dommage est moindre qu'on ne le croirait. Comme on est obligé de remuer très-souvent ces effets et de les changer d'armoire en armoire, pour tenir en registre le magasin et faire place aux nouveaux effets, cette espèce de ventilation les préserve des vers. Je crois qu'à Paris, en construisant bien les magasins, on pourrait parfaitement bien conserver les laines, et même les pelleteries. 2° Dans les Monts-de-Piété, il y a deux classes de gages; les gros gages et les petits. On appelle petits gages ceux sur lesquels on a donné quarante-quatre livres (dix ducats de notre monnaie), au moins; et ceux-ci ne portent point d'intérêts, et constituent la véritable œuvre de piété. Au surplus les règles sont les mêmes que pour les gros gages; portant intérêt. On doit les garder deux ans, au bout desquels, si le propriétaire ne vient

pas les retirer, ou du moins rafraîchir son billet, on doit les vendre; et le surplus du produit est gardé au propriétaire. En un mot, pour maintenir l'ordre dans les registres des livres des gages, il ne faut pas qu'il y ait aucun billet plus ancien que de deux ans. Ainsi il faut le rafraîchir si l'on veut empêcher la vente de l'effet engagé. 3° Il faut remarquer qu'on accorde toutes sortes de facilités aux emprunteurs. Par exemple, il est permis de partager en petits lots les effets, autant que cela est faisable. Ainsi d'un habit complet, il est permis de faire trois lots, et l'on prendra par exemple trente livres sur l'habit, vingt livres sur la veste, et quinze livres sur les culottes; de sorte qu'on aura pris soixante-cinq livres en tout sur l'habit sans payer aucun intérêt, puisqu'aucun billet des trois ne surpasse les quarante-quatre livres. Les moindres gages sont de cinquante livres. On ne paie aucuns faux frais du Mont; et le produit des intérêts est assez grand pour suffire à tous les frais, et même pour donner un très-gros bénéfice, que l'on convertit, en partie à augmenter les fonds du Mont, en partie en aumônes et autres œuvres pies de toute espèce.

Demande. Quelle raison allègue-t-on pour justifier ces intérêts ?

Réponse. Les fondations ont été autorisées par des bulles des Papes ; et c'est assez pour nous. Voici le plan de leur institution. Les fonds de l'argent qu'on donne aux emprunteurs, sont tirés des banques publiques de dépôt qu'il y a à Naples : ainsi la mise des premiers fonds n'a rien coûté à personne. L'argent des banques est assez en sûreté, puisque, si dans la caisse du dépôt, il n'y a pas tout l'argent que les particuliers y ont déposé, il y a dans les effets du Mont assez de valeur intrinsèque pour faire l'équivalent. Cependant pour empêcher que l'argent des caisses de banques ne manque à la circulation du commerce, on a fixé qu'on n'en pourrait prendre que la cinquième partie pour prêter sur gage. Ainsi de la caisse d'une banque qui aura quatre millions de fonds, on n'en tire que huit cents mille livres pour faire les fonds du Mont. On voit par-là que toutes les banques de Naples sont des Monts en même temps. Les produits de l'argent prêté sur gages, servent en partie aux frais de la régie des banques, puisqu'il n'en coûte jamais rien aux

particuliers, pour mettre ou pour retirer l'argent des banques. Le reste est tout employé en œuvres de piété, telles qu'entretien des hôpitaux, des malades, maisons d'orphelins, secours aux prisonniers, aumônes secrètes, dots pour les filles, etc. Cette destination paraît justifier l'usure. On pourrait, à présent que les Monts ont acquis assez de biens immeubles pour payer les employés et les commis, diminuer sans risque le taux de l'intérêt; mais on s'est arrêté par la crainte que cela encouragerait trop les emprunteurs et augmenterait la fainéantise et l'oisiveté dans la ville.

Demande. Les fonds suffisent-ils ?

Réponse. Par ce que je viens de dire, on voit qu'il y a autant de fonds qu'on voudra pour prêter sur gages, à Naples. Mais les deux Monts n'ont pas assez de fonds pour la quantité de petits gages sans intérêt. Cela dérive principalement de la mauvaise administration de ces maisons. Pour cacher aux yeux du public ce manque de fonds, on a pris le parti de ne prêter sur gages, sans intérêt, qu'une ou deux fois la semaine. Dans ces jours la foule du peuple y est immense. On ne réussit à

mettre en gage qu'à grands coups de poing donnés à compte, à droite et à gauche, et reçus de même. On est poussé, repoussé, et souvent à moitié étouffé. C'est un ouvrage de plusieurs heures, et quelquefois de plusieurs journées. Par conséquent, personne ne va mettre en gage, excepté une classe de femmes misérables qui s'y destinent. Les *impegnatrici* (metteuses en gage), à Naples, sont un corps de créatures du moins aussi respectables que les poissardes à Paris. Accoutumées à ce métier, elles vont de même mettre en gage avec intérêt dans les Monts qui ne sont pas de piété; puisque les honnêtes gens qui se trouvent dans la détresse sont honteux d'y paraître, et que les femmes, les jeunes gens, ne veulent pas que cela soit su par leurs maris, leurs pères, etc. Ainsi lorsque les metteuses en gage ont quelque argent, elles réussissent à faire croire qu'elles ont mis dans le Mont l'effet, pendant qu'elles le gardent chez elles, et tirent le profit de l'intérêt de leur argent. Cela est défendu non pas à cause de la diminution du profit des Monts, ce qui n'intéresserait ni le souverain, ni personne; mais à l'égard des risques

que courent les effets d'être volés ou égarés dans les mains de ces malheureuses. Cependant ce risque n'est que pour les plus grands imbécilles ; car outre qu'on peut aller soi-même mettre en gage au Mont, en se faisant représenter le billet, on peut toujours s'assurer s'il y a été déposé par la metteuse en gage.

Demande. Cet établissement empêche-t-il qu'il y ait des usuriers ? Est-ce un sûr moyen de les détruire ?

Réponse. Il y a des usuriers à Naples, et il y en aura tant qu'on ne pourra pas accoutumer à l'économie tous les hommes ; ce qui n'est pas aisé. Quelque chose qu'on imagine et qu'on fasse, il y aura toujours des dissipateurs étourdis qui auront besoin d'argent dans le moment, et il est impossible d'imaginer des établissemens qui puissent, sans faute, fournir de l'argent sur gages à un homme en moins de vingt-quatre heures. D'un autre côté les caprices, le jeu, l'amour, les divertissemens, les maladies, arrivent souvent dans les jours où les banques sont fermées. Ainsi, outre les prêteurs à usure sur gages (qui ne peuvent pas être détruits

par les Monts), il y a et il y aura toujours à Naples des usuriers qui prêteront à la petite semaine; mais il y en a moins qu'à Paris, et leur usure est bien plus modérée. Les metteuses en gage sont en même temps nos usurières. Elles sont, par-dessus le marché, m.....elles, tout comme à Paris; mais leur nombre est bien moindre, même en comparaison de la population des deux villes; et il est certain que tout homme qui se trouvera sucé par ces impitoyables sangsues, peut s'en délivrer avec quelque chose qu'il puisse mettre en gage dans le Mont.

Demande. Y a-t-il dans les villes où cet établissement a lieu, plus ou moins de luxe, de libertinage, d'oisiveté, de faillites?

Réponse. On ne doit point répondre à cette question. Le luxe, le libertinage, etc., peuvent être l'effet d'un si grand nombre de causes différentes et diversement combinées, qu'il n'en faut jamais tirer aucune induction, si l'on ne veut pas s'exposer à commettre la faute générale de tous les raisonneurs en politique : *Post hoc, ergo propter hoc.*

Première demande, qui pourrait être la dernière. Quel est le bien ou le mal que

causent les Monts de piété, et lequel prédomine dans ces établissemens?

Réponse. Il y a du bien et du mal, comme dans toutes les choses humaines. Le calculer en général est une entreprise au-dessus des forces de l'entendement humain, et il n'y aurait qu'un économiste à tête échauffée qui s'aviserait de donner une décision sur cela. Le calculer au méridien de Paris c'est possible; mais c'est toujours l'ouvrage de quelques mois, et l'affaire d'un volume *in*-8°, imprimé chez un honnête imprimeur, s'il y en avait. Je ne refuserais pas de le composer, tant je brûle d'envie de plaire à l'illustre magistrat qui daigne m'honorer de sa correspondance, si j'en avais le temps. J'ai, en attendant, l'orgueil de croire qu'il lui suffira que je dise mon avis, et qu'un ou plusieurs Monts de piété, avec des gages tous portant intérêt, seraient, dans les circonstances actuelles, fort utiles à Paris. Il y faudrait des réglemens un peu différens de ceux de Naples; et je me ferai un vrai plaisir de lui communiquer mes idées là-dessus, si le cas en arrive. Je crois qu'un établissement pareil devrait être accordé, comme privilége, à l'hôpital de

l'Hôtel-Dieu de Paris, en lui retirant l'absurde et inutile droit prohibitif des viandes en carême, droit ridicule qui n'a jamais fait observer le maigre en carême à personne, et qui fait jeûner bien des malheureux. Le gouvernement ne devrait s'en mêler que pour avoir l'œil dessus et empêcher les abus.

Il n'y a point de réglemens imprimés de nos Monts. Mais il serait mieux de faire venir d'ici une ou deux personnes des plus instruites, comme on a fait pour la loterie de l'école militaire.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au n° 2.*

Naples, le 28 avril 1770.

ELLE est, ma foi, charmante votre seconde lettre, ma belle dame; et elle m'aurait ravi en extase si, au commencement, vous ne m'aviez donné la désagréable nouvelle que M. de Sartines n'a pas reçu la charmante épître, et la très-longue consultation que je lui avais envoyées de Gênes, l'année passée. Vous ne sauriez croire combien cela me fâche. Je me faisais une fête à Gênes, d'écrire à M. de Sartines, et mon amour-propre

était bien flatté d'être consulté. Je m'en pâmais d'aise. Je répondais en oracle. Enfin j'ai pris le parti de recopier ma consultation sur l'*établissement d'un Lombard à Paris*, et je le lui envoie ce soir. Je vous prie, pour cette fois, de l'avertir de cette expédition; et peut-être il vous communiquera mon ouvrage, qui avait été écrit à Gênes, très à la hâte, qui a été recopié hier par moi, à la diable, et qui est pourtant toujours de moi, comme les Ephémérides sont bien de l'abbé Badot (1), et de l'abbé Ribaud (2). Je lui écris aussi une lettre intéressante; tâchez de vous la faire communiquer pour en amuser le petit cercle. J'ai écrit, il y a trois semaines, à Panurge, et je crois que le baron d'Holbach vous aura montré ma lettre à Panurge et à lui. Enfin j'ai écrit, l'ordinaire passé, une lettre à M. Baudouin, maître des requêtes, qui ne sait pas que c'est bien lui que j'ai eu en vue, dans le rôle du président. Je voudrais que quelqu'un lui fît cette confidence, dont je crois qu'il ne serait pas fâché. La lettre que je lui écris contient quelque chose de

(1) Baudeau.

(2) Roubaud.

relatif au commerce des blés, qui vous fera plaisir à lire. Je ne vous fais ce long catalogue de mes épîtres que pour répondre à ce que vous me peignez avec des couleurs si vraies, de l'attente *du Saint-Esprit*, qui se fait périodiquement toutes les semaines chez vous, par le petit nombre des élus désolés. Vous voyez que je tombe à droite et à gauche, comme la manne du désert; ainsi il faut me ramasser au mieux. Je ne suis pas moitié de ma verve, et quelquefois j'arrive à votre lettre tout épuisé; ce qui n'est point poli vis-à-vis d'une dame. Mais c'est là mon défaut capital, et je pourrais en appeler toute la rue Saint-Honoré en témoignage qui ne me démentirait pas.

Je suis bien fâché que le marquis par excellence, ait été malade. Il faut qu'il vive autant que mes dialogues, pour en prouver la vérité, comme l'apôtre S. Jean devait vivre jusqu'à l'accomplissement de son Apocalypse. Aussi il vécut très-long-temps. Enfin il mourut par la maladresse de son médecin; mais on ne s'avise jamais de tout. Il ressuscitera.

Si Voltaire est capucin indigne, je suis

bien ici conseiller indigne. Mais qu'a-t-il dit lorsqu'il a appris l'auteur des Dialogues? ce nom commençant en L.... qu'il soupçonnait, était-ce le comte de Lauraguais, ou le chevalier Lorenzi, ou Lalande ou Larrivée de l'Opéra?

Mille choses au digne baron de Studnitz. Mille choses encore au plus attendu des princes; vous entendez bien de qui je veux parler. Si l'on faisait de paisibles promotions parmi les souverains, vous entendez bien qu'il ne mourrait pas prince de Gotha; il mourrait Grand-Turc au moins. Mais le mal est que les promotions des souverains ne se font pas sans le sang répandu de leurs sujets; et le plaisir d'être bien gouverné quelquefois est acheté trop cher.

Je viens de recevoir votre lettre n° 3. Mais cet enchanteur Merlin me met de si mauvaise humeur, que je n'ai point envie de vous répondre et de confondre ainsi la chronologie épistolaire. Dupont achève de me prouver ce que j'avais depuis long-temps soupçonné, que les économistes sont une véritable secte d'*Illuminés*. Ils ont des prophéties, des fables, des visions, et par-

dessus tout cela de l'ennui narcotique. Si vous voulez que je vous parle vrai, je crois René (1) l'Antechrist, et sa physionomie rurale (2) est l'Apocalypse. Cela est plus sérieux que vous ne pensez. Un jour je m'amuserai à faire la comparaison entre Voltaire et René, et je prétends vous prouver que ce médecin est bien autre chose. Il est quelque chose de surnaturel. Il est triste, et absurde et ne rejette du nombre de ses disciples, aucun imbécille, pourvu qu'il soit enthousiaste. Panurge jouera, aux yeux de la postérité, le rôle de Philon le juif. On ne saura pas de quelle secte il était, puisqu'il est moins absurde qu'eux, et plus enthousiaste que nous. Adieu, ma divine dame.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au n° 5.*

Naples, le 5 mai 1770.

QUELLE maudite race de consuls avez-vous donc? Quel diable de jugement! Pourquoi dois-je être forcé à attendre deux ans le paiement d'un ouvrage qui a été tout débité en

(1) Quesnay.

(2) Philosophie rurale, 1763, in-4°, et 3 vol. in-12.

trois mois? Serait-il, ce coquin de Merlin, un économiste caché, comme il y a des jésuites cachés? Enfin je suis furieux, et je ne me console qu'en songeant que cette aventure vous prouvera, à vous, aussi-bien qu'à tous mes amis, à quel point je suis malheureux sans l'avoir mérité. Ainsi, s'ils voient m'arriver des malheurs, qu'ils n'aillent point me faire des reproches, des réprimandes; mais qu'ils sachent une bonne fois que les dés sont pipés, et que ce n'est pas ma faute. Ce jeu n'est pas bon : la fortune et les dieux trichent les pauvres humains; et Caton et Brutus, qui avaient joué bon jeu, bon argent, s'en aperçurent à la fin de leur vie, et le dirent tout haut à ceux qui voulurent l'entendre. Mais revenons à nos affaires.

Je ne serais pas tout-à-fait pressé d'argent; mais deux ans à attendre, c'est bien du temps; deux ans sous l'administration de M. Terray, c'est furieusement long; deux ans dans la crise universelle, c'est une folie; deux ans pour un maudit comme moi, c'est absurde. Ainsi, ma chère dame, si vous me trouvez de mon billet douze cents livres, là, comptées sur votre bureau, attrapez-les, acquittez mes

dettes; et le reste, je vous dirai tantôt ce qu'il en faut faire. Sortons le plus tôt possible des frayeurs et des transes mortelles où je suis. Si je perdais cet argent, je dirais alors à Panurge : *Vicisti, Galilœe.* Il aurait raison, et moi tort.

Pourquoi avez-vous mis dans ma caisse d'argenterie les Ephémérides, et autres drogues pareilles? Le vert-de-gris s'y mettra : ces ouvrages sont si corrosifs! Quelle étourderie! Enfin c'est fait. Je tremble pour le sort de ma caisse. Elle sera saisie en contrebande, ou elle me causera une affaire de tous les diables. On croira que j'ai fait venir de Paris l'*acquetta* ou l'eau de *Théophanie*, ce poison si fameux. La preuve en est claire : ce poison ne consiste que dans la réunion d'un puissant narcotique à un puissant corrosif. De l'opium avec des cantharides, et voilà l'abbé Badot tout pur. Ah! mon Dieu, je suis perdu!

Enfin je vous remercie de la copie du paragraphe de Dupont Nostradamus. Ce Dupont assurément n'a jamais vu mon visage. Il aura peut-être vu mon derrière comme Moyse; c'est ce dont je ne réponds pas. Nicolaï ne

savait rien de mon ouvrage, et Nicolaï ne devrait pas se mêler de raisonner; car il n'a jamais eu dix écus dans sa poche, comme disait sagement ce fermier-général. Tout ceci n'est qu'une plaisanterie : *Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt.* Les Duponts et les Rivière spasseront, et les Dialogues resteront; même Panurge passera. Je le prédis d'avance. Adieu; mille embrassemens à tout le monde.

Je vous dirai, la semaine prochaine, ce qu'il faut faire de mon argent, et vous aurez, en attendant, le temps de négocier le billet.

A madame D'ÉPINAY. *Réponse au n° 4.*

Naples, le 5 mai 1770.

Pendant que j'achevais de répondre au n° 3, arrive le 4; et voici la réponse. Votre lettre est charmante, parce qu'elle est longue; mais elle est désagréable par les nouvelles que vous me donnez de la santé de notre unique marquis, et de madame Geoffrin : celles-ci m'affligent davantage. Je tremble pour elle : mon cœur, à mon départ de

Paris, pressentit que j'aurais le regret de ne plus la revoir. J'évitai de la voir, et c'est la véritable raison qui m'a empêché de lui écrire. Je ne vous en dis pas davantage; mon cœur se serre à cette idée. Tâchons de nous égayer.

Oui, assurément, il y a eu de mes lettres égarées; entre autres, il y en eut une qui vous priait de dire à Suard que je ne lui envoyais pas la gazette de Naples, quoique rien ne soit plus facile, puisque j'en brûle une toutes les semaines, parce qu'elle ne vaut rien du tout. Il devrait s'en reposer sur moi. Les nouvelles de ce pays, aussi-bien que celles des Russes, se trouvent toutes dans la gazette de Florence, qui est très-intéressante, et nous sommes obligés de la lire pour apprendre ce qui se passe chez nous. Au reste, les gazettes de France que Suard m'envoie, je les reçois très-irrégulièrement, et voilà quatre semaines, à ce que je crois, que je n'en ai point reçu. J'oserai le prier de les adresser à M. l'abbé de Vauxcelles; ainsi il rendrait service à deux amis.

Je ne souscrirais à la statue de Voltaire qu'à charge de revanche. Il m'en faut élever une, à moi, dans ce beau rond de la nouvelle

halle, à l'hôtel de Soissons. J'y serais à merveille au milieu des farines et des filles de Paris. J'aurais tout ce qu'il me faut pour la nourriture et pour la population, et les nouveaux philosophes n'en demanderaient pas davantage. Je la veux colossale pour cacher à la postérité ma taille. Le génie tutélaire de la France doit me couronner d'une couronne d'épis. J'aurai quatre magots enchaînés autour de mon piédestal, c'est-à-dire Dupont, La Rivière, Badot et Ribaud : deux abbés, deux séculiers, cela fera un joli contraste, et sera tout-à-fait pittoresque. Voici les inscriptions : sur le devant de la statue, *Ferdinando Triticano* (comme Scipion l'Africain) *ob cives servatos. Ære conlato.* Dans une couronne d'épis, aux côtés, la première, *Tædio Ephemeridum profligato ;* la deuxième, *Logomachia rurali devicta*, la troisième, *Œconomistis deletis qui rempublicam obdormiebant.* Puis trois médaillons sous ces inscriptions. Dans le premier on verra un économiste courbé en adoration devant le grand dieu des jardins, et qui, en se courbant, montre son derrière. Le dieu irrité le frappe sur la tête de son vénérable instrument, avec

la légende dans l'exergue : *Priapo vindici.* Du côté opposé une dame économiste (car il y en a) qui fait offrande à Pomone de fruits et de fleurs, et en les offrant relève trop sa jupe par devant; la déesse, irritée, lui jette des pommes sur la tête. La légende, *Pomonæ ultrici.* Enfin, sur le derrière, le troisième médaillon, deux abbés, Panurge et Badot, sur un autel rustique, sacrifient leurs ouvrages et leurs écrits au dieu Harpocrate, dieu du silence, du sommeil et de l'oubli ; et le dieu, par reconnaissance, les couvre de pavots, eux et leurs volumes, avec la légende *Nocti æternæ.* Je ne sais pas ce que diable j'écris ; mais voilà un poëme fait bien à l'improviste et bien à la hâte. Faites-en rire Grimm et le baron.

J'attends le dépôt sacré confié dans la caisse, et j'en remercie d'avance la société qui s'est cotisée pour me l'envoyer. Mais si vous avez reçu ma lettre dans laquelle je vous rendais compte de mon cent quatre-vingt-quatrième et dernier ouvrage, vous aurez de quoi payer ce bienfait à la compagnie.

Mille grâces des vers de Voltaire. J'ai vu dans l'extrait du Mercure tout ce que la plus

sotte méchanceté a pu vomir d'infidélités et d'injures. Tant mieux : ces gens-là ne connaissent pas les hommes. Il est dans l'instinct des hommes de s'indigner contre la persécution, l'oppression et la supercherie. On voit un malheureux ouvrage posthume abandonné de son père, laissé à la merci du sort, et une cohue de philosophes (sauf correction) ameutée à l'écraser sous des cris inépuisables. La pitié se réveillera. Vous verrez bientôt des gens courir au secours de l'opprimé. En attendant, le mot est donné; la guerre est déclarée entre les *philosophes civils* et les *philosophes ruraux* ou *rustiques;* et il me paraît difficile que le côté où combattent les Voltaire, les Diderot, les d'Alembert soit battu : je serais l'Hélène de cette Troie !

Je ne m'étonne point que le public dise à présent que MM. Necker et Panurge s'entendaient. Deux personnes qui ne s'entendent point donnent le même résultat que deux qui s'entendent; comme deux négations affirment, et deux signes – (moins) en algèbre, font une quantité positive. Le fait est que l'abbé Morellet était contre la liberté; je suis en état de le prouver. Je ne sais pas s'il le savait dans

le secret de son cœur. Il lui sera arrivé peut-être, comme au prophète Balaam, qui voulait maudire et bénissait ; mais c'est un fait. Cette fois l'abbé a été Machiavélino, et il a gagné le procès.

Trève de tendresse. Vous me faites saigner le cœur lorsque vous me peignez vos regrets. Vous me faites pleurer, et je vous ferais fondre en larmes si je vous disais tout ce qui se passe dans mon cœur toutes les fois que je reçois vos lettres et que je commence à y répondre. En vérité, si j'étais sûr d'avoir six mille livres par an à Paris, je laisserais tout mon présent, qui n'est pas petit, et tout mon futur, qui peut être grand, et je volerais à la petite Briche, que je vous forcerais à reprendre. Mais voyons, encore un an, ce qui arrivera.

Je viens de recevoir dans le moment quatre gazettes de France, jusqu'au n° 28. Faites-en mille remercîmens à Suard. Madame Suard est-elle économiste ?

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au n° 5.*

Naples, le 12 mai 1770.

VOTRE lettre arrive ensemble avec une autre si vieille qu'elle en est blanche, au point qu'on peut à peine en lire l'écriture. Elle est du 11 mars. Tombée dans les mains de D. Perez, elle s'est promenée dans toute l'Europe, et enfin elle m'arrive. Avec cette acquisition, il ne me reste que deux ou trois de vos lettres à souhaiter : elles viendront. En attendant, je vous remercie de m'avoir dit les avis de Marmontel, Creutz et Helvétius. Ils se rencontrent parfaitement avec ce que je m'en étais figuré : ils sont tous les trois hommes estimables à tous égards; mais ils ont besoin que quelqu'un leur dise à propos : Soyez enthousiaste; et alors ils le sont, et de bonne foi. Cet homme a manqué, car je n'étais plus à Paris. Si j'y avais été, je leur aurais dit, d'un ton sec et impérieux : Trouvez cet ouvrage sublime; et ils l'auraient trouvé tel. Cependant, n'en doutez pas, il se rencontrera des hasards et des combinaisons par lesquels il faudra qu'ils trouvent dans mes Dialogues

l'Apocalypse, et vous verrez le beau train qu'ils feront. J'ai déjà entièrement révélé le secret à l'abbé Morellet, en lui disant : Au lieu de me réfuter, expliquez-moi. Il ne m'aura pas entendu ; mais d'autres m'entendront, et je ne doute point qu'à la fin on ne devine ce que j'ai voulu dire. Pour mon dernier Dialogue, il n'y a rien de fait encore. Je m'échauffe quelquefois la tête ; mais personne ne m'électrise dans ce malheureux pays. Il n'y a que les mains parisiennes qui peuvent à présent opérer ce miracle : ainsi je ne suis plus rien à présent, excepté peut-être dans mes réponses. Ramassez-les donc ; prenez copie de celles que j'écris à d'autres, et enfin vous trouverez que ces fragmens réunis feront quelque chose. Pour mon retour à Paris, j'ai bonne espérance. Ma vue s'affaiblit tous les jours, et se trouble ; je serai bientôt aveugle ; et ce sera une belle occasion et un bon prétexte pour nous revoir.

Je viens à présent répondre à votre n° 5, du 20 avril. On voit qu'en évitant les rochers de D. Perez, qui n'est point du tout méchant au point d'ouvrir mes lettres, mais gauche assez pour les égarer, vos épîtres

feront bonne route. Il faut s'épargner les frais de la poste, et les faire parvenir à M. Nicolaï, ou à l'ambassadeur d'Espagne.

L'inscription que l'on veut placer au bas de la statue de Voltaire serait sublime si on admettait à la souscription tous les gens de lettres de l'Europe. Il serait beau d'appeler compatriotes de Voltaire l'Anglais, l'Allemand, et jusqu'à l'empereur de la Chine, qui vient de faire un poëme; mais s'il n'y a que des Français, l'inscription n'est que plate; et elle serait mieux comme cela : A *Voltaire, par un transport d'admiration;* mais en latin elle vaudrait mieux. *Voltario devicta invidia. Sæculi sui miraculo, ære eruditorum conlato.* Ce latin est la langue des inscriptions, et les Français ne feront jamais faire cet autre miracle à leur langue. Pour moi je n'en saurais faire que des dialogues ou des comédies en prose, et des tragédies en vers; c'est-à-dire toujours des dialogues; et cela est naturel. Le langage du peuple le plus social de l'univers; le langage d'une nation qui parle plus qu'elle ne pense, d'une nation qui a besoin de parler pour penser, et qui ne pense que pour parler, doit être le langage

le plus dialoguant. Si une inscription était en dialogue, elle troublerait le commerce, en arrêtant les passans sur les grands chemins.

Je n'ai pas le temps de répondre à mon cher comte de Schomberg : vous pouvez l'assurer que sa lettre m'a causé un plaisir infini, et qu'assurément je lui répondrai une longue épître. Vous ne parlez pas de mon argent. Adieu.

A LA MÊME. *Réponse au n° 6.*

Naples, le 19 mai 1770.

VOTRE n° 6 arrive heureusement; et je suis persuadé que mon ami Magallon ne me laissera égarer aucune de vos lettres. Ainsi continuez sur ce pied; car c'est bien doux de ne pas payer les ports de lettres.

Le poëme de l'empereur de la Chine est un triomphe de plus pour moi. Tous les sots sont pour la libre exportation, et contre les Chinois, parce qu'ils ne savent ni voir ni juger. J'en veux deux exemplaires; et je vous prie de les acheter et de les remettre à M. Delorme, emballeur célèbre, rue S.-Honoré, vis-à-vis le grand Conseil, pour qu'il les en-

voie à Rome, au cardinal Orsini, pour les faire parvenir à S. E. Monseigneur le marquis Tanucci. Les frais du transport seront remboursés à M. Delorme par le chargé d'affaires : l'achat, c'est moi qui le paierai. Vivent les Chinois ; c'est une vieille nation qui nous regarde comme des enfans, et des polissons; et nous nous croyons une grande chose parce que nous courons les mers et les terres : *Bigis atque quadrigis petimus benè vivere*, et nous portons partout la guerre, la discorde, nos lingots, nos fusils, notre évangile et notre v......

Vous avez raison; le baron est bien exact, et pas fin. Au reste, je crois que vous pouvez forcer Panurge à vous montrer ma lettre. Il ne peut pas dissimuler d'en avoir reçu une ; elle vous amusera assurément.

L'aventure de Merlin me donne tant de mauvaise humeur, qu'assurément je n'écrirai rien de plus qu'après avoir touché et palpé cent louis dont j'ai besoin. Ainsi donnez-moi la nouvelle que les billets sont négociés, et que je suis payé; et puis nous parlerons.

Ma verve avec Badot s'est refroidie. Je veux tout lire auparavant; et en vérité sa

première lettre ne disait rien du tout. Je ne sais pas si je répondrai ce soir à mon cher et charmant comte de Schomberg. Je suis un paresseux, et je me réduis toujours à l'extrémité.

Vous avez songé à embellir la statue de Voltaire par quatre magots enchaînés; mais vous n'avez pas bien choisi les sujets. Il fallait y mettre le pape, le général des jésuites, Moyse et un autre. Adieu, ou, pour mieux dire, sans adieu. Aimez-moi; je vous adore, et je n'ai de bonheur qu'en rêvant à Paris, à vous et à mes amis.

A M. l'abbé MORELLET.

Naples, le 26 mai 1770.

Bonjour, mon cher abbé.

Je viens vous conter, mon cher abbé, la plus étrange aventure qui me soit jamais arrivée. Je vous avais écrit une lettre à ma guise : tout ce que l'amitié la plus tendre, le souvenir le plus doux, et la gaieté la plus folle avaient pu m'inspirer pour vous amuser, et pour me consoler de votre éloignement, tout

y était. Je ne me souviens pas trop de ce que j'écrivis; je sais seulement que ma lettre, écrite à la hâte, d'une seule haleine, avec une verve d'improvisateur, était remplie de bonnes et de mauvaises plaisanteries; mais les mauvaises même en étaient bonnes, parce qu'elles étaient dites par une effusion de cœur d'un ami à un autre ami; enfin de vous à moi. J'avais bien prié le baron d'Holbach, à qui je l'avais adressée pour vous épargner les frais de la poste (car il ne suffit pas d'être ami, il faut être ménager), de ne la montrer tout au plus qu'à un petit nombre d'élus, de ces amis communs et choisis de la grande Boulangerie, tels que les Suard, les Marmontel et autres gens de calibre. J'attendais cette semaine votre réponse. Il m'arrive, dans la dépêche du ministre de France, un gros paquet dont l'enveloppe, d'une écriture inconnue, cachetée de je ne sais quel cachet, contient une espèce de lettre (huit mortelles pages sans signature), d'une main inconnue, et où je vois que l'on veut me faire accroire que c'est vous qui m'écrivez; mais ni le ton, ni le style, ni les pensées, ni rien enfin ne vous ressemble. Qui est-ce donc qui

m'écrit cette épître? Et vous qu'êtes-vous devenu? existez-vous? êtes-vous mort? êtes-vous changé? Si vous n'existez plus, ombre aimable et chérie, recevez mes derniers adieux. Oui, je vous suivrai de près. Mes jours ne seront pas longs dans ma triste et mortelle solitude. J'irai vous joindre et vous revoir dans le pays des esprits. Si vous êtes changé.... Non, cela n'est pas possible; cette idée me fait frémir; j'aimerais mieux que vous fussiez mort mille fois : vous ne pourriez vous changer qu'en perdant beaucoup; et il vaut mieux mourir que de se gâter.

Enfin, mon cher abbé, voilà mon aventure. Que vous dirai-je de cette incroyable lettre du pseudo-Morellet? Il s'annonce enthousiaste, et s'en fait honneur et gloire; il se bat les flancs pour avoir, dit-il, de la chaleur, et pour faire, dit-il, du bien aux hommes, et pour soutenir, dit-il, les droits du citoyen. Il joue le héros, et soupire après une petite pension. Il se dit le Don Quichotte de la liberté. Cette liberté (qui n'a peut-être pas plus existé que l'illustre Donna Dulcinea del Toboso) est sa maîtresse; il trouve ses

amis qui la lui enlèvent, et il se bat (Si la liberté est sa maîtresse, en verité il est bien à plaindre ; car au jour où nous sommes, elle lui est tout-à-fait enlevée) ; après cela il me dit les gros mots ; ensuite il me trouve en contradiction avec moi-même ; ensuite il me dit que je suis très-décidé contre la liberté ; ensuite il m'offre un combat à outrance ; puis il dit qu'il a appris des théologiens à raisonner juste ; puis il se fâche, puis il se récrie contre les tyrans et les esclaves tyrans, les financiers, et tous les coquins qui ont un bon cuisinier ; puis il est bien tragique, puis il est bien long. Non, mon cher abbé, ce n'est pas vous qui avez écrit cette lettre ; je vous connais assez : vous ne m'auriez pas dit que mes dialogues n'ont d'autre beauté que celle de me ressembler infiniment, pour conclure ensuite que vous embrassez tendrement l'abbé Galiani, et non le chevalier Zanobi, deux êtres très-distincts. Il vous serait impossible d'écrire des contradictions pareilles. Vous n'auriez pas soupçonné non plus que madame d'Epinay m'eût envoyé des extraits de votre livre. Le véritable abbé Morellet est assez près de la source pour éclaircir le fait, et rien

n'est plus faux. C'est M. de Sorba qui m'écrivit le premier que vous aviez reçu ordre du gouvernement de me réfuter. Ensuite le chevalier de Magallon m'annonça un combat à mort en champ clos avec vous ; M. Schutz, secrétaire d'ambassade de Dannemarck, M. Nicolaï, notre ancien sous-secrétaire, M. de Militerni, M. Giambone, M. de Courtanvaux et bien d'autres m'écrivirent la même chose. Personne ne m'a rien mandé de particulier sur votre livre ; et si madame d'Epinay l'a vu, assurément elle ne me l'a pas avoué. J'espère, en le lisant, reconnaître avec encore plus d'évidence, que cette lettre que je viens de recevoir, n'est pas de vous. Assurément le livre sera d'un tout autre style, et il ne dira pas que je suis l'ennemi décidé de la liberté d'exportation. Quand tout Paris réuni n'aurait pas entendu mon livre, je suis sûr que vous l'entendez, et vous me rendrez la justice d'avouer à toute la France que la liberté et l'exportation n'ont eu, jusqu'à cette heure, d'autre véritable ami que moi ; vous trancherez le mot, et vous direz au public qu'on l'avait trompé, et indignement abusé par un édit illusoire où l'on faisait semblant d'ac-

corder une liberté illimitée, pendant qu'en effet on n'en accordait aucune. On faisait semblant de permettre la libre circulation intérieure; mais on laissait subsister tous les droits, les péages, les entraves qui l'interceptaient : on promettait de les ôter; mais on n'y destinait aucun fond, on ne songeait à aucun moyen pour opérer ce bien. On se donnait les airs, en même temps, d'accorder une exportation illimitée; mais on en fixait le taux à 12 liv. 10 sous par quintal: et cette petite restriction a suffi pour fermer le port de Nantes et tout le cours de la Loire pendant trois ans; elle a suffi pour ramener l'arbitraire, les permissions particulières, la faveur aux usuriers, la défense aux honnêtes marchands, etc. C'est moi, oui c'est moi qui me suis récrié le premier sur cette surprise faite à la religion du peuple; c'est moi qui ai découvert le faux, l'illusion de l'édit, et qui ai prêché : *Assurez la circulation intérieure, et commencez par là!* Ensuite, s'il faut encore l'exportation pour consommer tout le produit de la France (ce que j'ignore, et ce qui ne saurait pas se prévoir, puisque la population et la consommation peuvent augmenter

ou diminuer par différentes causes), alors point de taux limité, toujours liberté, toujours permission d'exporter; mais une faveur doit distinguer l'enfant de la maison des chiens du dehors; car, *non est bonum sumere panem filiorum, et mittere canibus*, comme, d'après S. Matthieu, dit fort bien le secrétaire de la *Feuille*, à propos d'abbayes à donner aux gens de lettres. Lorsque vous aurez mis au grand jour le véritable plan de mon livre, mon système, mes conseils donnés à la France, vous aurez, mon cher abbé, morfondu celui qui m'a écrit cette étrange lettre que j'ai reçue, qui me dit du plus grand sang-froid : *Vous êtes très-décidé contre la liberté ; j'offre le combat : nous nous entendons très-bien l'un et l'autre.* En vérité, s'il entend de même tout mon livre, il ne m'entend guère. Je vous le répète, j'ai eu le malheur d'être obscur. Cependant je me flattais que vous au moins, vous m'auriez entendu ; et pour ôter toute équivoque, je vous l'avais répété dans ma lettre : *Je suis pour, et non contre,* comme le chevalier Zanobi. Oui, je suis pour, et tout mon livre vise à ce point; mais je le suis sans fanatisme, parce que le

fanatisme, ou l'enthousiasme, ne m'a paru jamais bon à rien qu'à faire une émeute. Voilà la seule différence entre les économistes et moi, leurs principes et les miens. L'auteur de la *longue épître* me dit très-poliment que mes principes sont faux; il me dit qu'en cent endroits j'en établis de destructeurs de la liberté et de la propriété. Ce n'est donc pas vous qui avez écrit cette lettre? Voilà toute la conséquence que j'en tire, et la seule qu'il me fasse plaisir d'en tirer. Enfin, mon cher abbé, j'attends avec la plus vive impatience votre livre, pour me voir justifié aux yeux de la France, et lavé des infamies et des absurdités que les économistes ont vomies contre moi. Ces économistes enragent, non pas parce que je n'ai pas adopté leurs principes; mais parce que je n'adopte pas leur style. M. Badot me conseille de *parler au cœur;* ce qui, je crois, veut dire parler à faire mal au cœur. Cela m'est impossible; et si leur style est sacré pour eux comme leurs grands mots *liberté, propriété, évidence, droits du citoyen, pain de ménage,* je serai un profane toute ma vie. J'espère que dans votre livre vous ferez voir qu'il y a des ques-

tions interminables dans la discussion de certains principes, tels que l'équilibre entre l'agriculture et les manufactures, les rapports entre la forme du gouvernement et les soins de l'approvisionnement, etc., etc. Mais sur la question de l'édit, la discussion est bientôt faite et finie : *Mieux vendre que de jeter ; mieux vendre à son ami qu'à son ennemi.* Pourriez-vous me contredire ? Non, c'est impossible. Il faudrait que je me persuadasse que vous êtes devenu fou ; et je n'ai aucun indice de cette fâcheuse nouvelle. Ainsi j'attends votre livre pour me réjouir d'être parfaitement d'accord avec vous ; cela ne saurait être autrement.

En attendant que votre livre paraisse, écrivez-moi quelquefois. Songez que vous êtes ma première connaissance de Paris. Vous êtes (je ne saurais me le rappeler sans verser des larmes) pour moi, *primogenitus mortuorum*, l'aîné de ceux que j'ai perdus. C'est à vous que je dois la connaissance de madame Geoffrin, de d'Alembert, et de tant d'autres. Je vous avais prié d'une infinité de salutations et d'embrassemens dans ma lettre qui a eu le malheur de tomber dans les mains de

je ne sais qui : aussi il ne me répond point sur cet article, plus intéressant pour moi que *tout le pain bis, le pain blanc, les bonnes farines, les sons, les moutures, et les ânes des moulins économiques : Non in solo pane vivit homo.* Pour moi, je ne vis que d'amitié. Embrassez donc tous les mâles et toutes les femelles de ma connaissance que vous rencontrerez sur votre chemin, et croyez-moi pour la vie votre, etc.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au n° 7.*

Naples, le 26 mai 1770.

Ma belle dame, oui, j'ai reçu exactement vos lettres depuis le n° 1. Vous verrez si vous recevez les miennes.

Nous avons eu ici un temps aussi effroyable qu'à Paris : ainsi ne m'enviez pas le climat; car je n'ai en vérité rien qui soit digne d'envie. Je vous permets d'envier à Naples de me posséder, et vous le pouvez d'autant plus aisément, que Naples n'aurait aucun regret de me perdre; ce qui fait précisément que je n'aurais aucun regret de le laisser. Oui, je vous aime, et le temps ne diminue point mon

attachement et mon souvenir. Faites-moi vite savoir que vous avez négocié le billet de Merlin, et que nous sommes sauvés de la baguette de ce malheureux enchanteur. Je suis au désespoir que vous n'ayez pas lu ma lettre à Panurge. J'eus la bêtise de n'en point garder de copie : aussi je n'en avais pas le temps. Jamais lettre ne fut écrite avec moins de préméditation; et d'Alembert a bien raison de dire qu'elle est charmante, car elle l'est en effet. Je crois que Voltaire même, s'il a du cœur et des entrailles, serait embarrassé par ma lettre. J'ai reçu hier la réponse. Je ne puis pas me résoudre à croire qu'elle soit effectivement de Morellet. Elle ressemble aux Badots et aux Ribauds comme deux gouttes d'eau; et enfin Panurge a dîné dix ans entiers avec nous; et à moins qu'il n'ait une toile cirée sur sa tête, quelques gouttes de bon sens et de philosophie auraient dû percer à travers, dans dix ans. Enfin j'aime à me persuader que ce n'est pas lui qui m'a répondu; et dans cette idée je lui écris encore ce soir. J'espère que, pour cette fois, il communiquera ma lettre à l'honorable compagnie. Cependant s'il ne le fait pas, j'en ai

gardé une copie, et je vous l'enverrai l'ordinaire prochain. En attendant, faites tous les crimes et toutes les coquineries possibles, et même un assassinat, pour avoir la copie de ma première. Il faut que vous ramassiez toutes mes lettres, comme les feuilles de la Sibylle. Dieu sait ce qu'elles diront lorsqu'elles seront jointes ensemble.

Mille grâces à Grimm de son petit mot et de la copie du paragraphe de mon cher général Betskoi. Pourquoi son auguste souveraine n'est-elle pas reine de Paris? Saint-Pétersbourg n'est pas Paris! Cependant, que sait-on? Bien des Russes m'ont proposé ce voyage. Je n'ai pas le temps de répondre plus au long à Grimm, ce soir.

Je viens de recevoir la nouvelle de l'arrivée à Marseille, et de l'embarquement de ma soi-disant vaisselle. J'ai été étonné de voir que M. Delorme mettait quarante francs de frais à Paris, et dix-huit francs à Lyon. Je ne puis deviner aucunement à quel propos ces frais. Je ne doute point de la probité de l'homme, mais je voudrais savoir en quoi les quarante francs ont été déboursés. En vérité, je ne croyais pas que cette plaisanterie me

coûterait si cher. Si quelqu'un vous apporte huit cent quarante livres pour moi, daignez les recevoir; nous ferons nos comptes un beau jour. Mais dépêchez-moi Merlin le gueux, ou donnez-le pour imprimeur à Panurge. Adieu, mon aimable et très-aimable dame; adieu.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au n° 8.*

Naples, le 2 juin.

MA belle dame, vos lettres arrivent en règle; ainsi soit des miennes. Celle-ci m'apporte une autre décharge des Ephémérides *des Citoyens rustres*, ou, si vous voulez, *ruraux*. Je vous assure que Merlin lui tout seul me fait plus de peine que tous les économistes ensemble. Ce Merlin est mon abbé Terray; il me fait trembler pour mes contrats. De grâce débarrassez-en-moi, même avec un peu de perte; et, après vous être payée, renvoyez-moi, par une belle lettre-de-change, le surplus. Rien ne vous sera plus aisé que de me remettre de l'argent, soit par le moyen de M. Giambone, soit par celui du comte Sersale. Je crois que vous serez bien aise d'ap-

prendre que le marquis Caracciolo, qui est à Londres, envoyé de notre cour, notre ami commun, et homme d'un esprit distingué, est destiné à cette ambassade. J'aurai un ami de plus à Paris, et cela me fait grand plaisir.

Le baron de Gleichen se fait des idées délicieuses de ma société ici. Il m'est impossible de ne pas rire d'avance de la surprise dont il sera, lorsqu'il verra que je suis tellement changé qu'il est impossible de me reconnaître, et de tirer aucun parti de ma compagnie. Les plantes se dénaturent en changeant de sol, et moi j'étais une plante parisienne.

Je vous envoie la copie de ma seconde lettre à Panurge. Pour la bien entendre, il faudrait que je vous communiquasse celle que j'ai reçue; mais elle est si longue, en tous sens si longue! Si c'est vraiment Panurge qui l'a écrite, j'imagine que vous, ou du moins Grimm, ou autres, lui ferez plaisir de lui en demander la lecture : de la lecture à la copie il n'y a qu'un pas; et ce pas est bientôt franchi. Ainsi vous l'aurez, et vous m'entendrez..... Est-il possible que vous ne puissiez pas lire ma première? Cela me fâche et me

désespère. Marmontel, qui a la mémoire heureuse, aidé de d'Alembert, qui l'a encore plus forte, la retiendront par cœur, et vous la diront. Absolument il faut qu'elle soit dans votre recueil. Un mot des Ephémérides. Savez-vous que tout de bon je suis fâché de la façon dont on me traite? J'en suis à la distinction des injures grossières. Cet honneur n'avait été accordé qu'à Voltaire par les chiens de Saint-Médard; je l'obtiens des chiens *du Luxembourg*. C'est le quartier des abbés et des chiens, que cette partie antique de la bonne ville de Paris. Il est vrai qu'entre Voltaire et moi il n'y a d'autre ressemblance que celle d'être tous les deux absens de Paris; mais il est vrai aussi qu'entre les jansénistes et les économistes il y a grande différence. Tous les deux crient et aboient de même; mais ceux-là comptaient les Arnaud, les Pascal, etc., pour leurs fondateurs, et ceux-ci n'ont que des Quesnai. Enfin je vois que le gouverneur veut qu'il y ait un combat du taureau pour les gens de lettres, comme il y en a un à la barrière de Sèvres pour la canaille parisienne : à la bonne heure. Ayons des chiens, et soyons le taureau. Et

l'abbé Morellet, ce pauvre abbé, mon cher abbé que j'aimais! que va-t-il faire dans ce *hourvari récréatif?* Veut-il être le bouldogue? Assurément il n'égalera pas les Ephémérides; il ne me dira pas d'aussi grosses injures; il ne déraisonnera pas si couramment; il n'écrira pas si platement; il ne défigurera pas mes discours et mes idées aussi mal qu'eux: il sera donc en tout inférieur; il n'aura pas même l'excellence du mauvais. Pourquoi donc composer un ouvrage? Ce que vous m'avez communiqué des satyres publiées contre moi me détermine à ne rien répondre. Je veux faire souffrir à ces messieurs le plus grand des tourmens; celui d'ignorer si je les ai lus. Je jouirai des priviléges des morts. Mille embrassemens à mon cher Marmontel. Est-ce qu'il ne fera pas un conte de mon dialogue intitulé *le Philosophe rural et son Fermier?* Qu'il mette en tableau le contraste entre la théorie et la pratique, il fera un conte excellent.

Mademoiselle Clairon a commis une indécence, et j'en suis bien fâché. Il est indécent de s'impatienter de la longue vie des vieillards. A la Chine elle aurait été blâmée. Si

elle joue mieux que la Dumesnil, elle a fait une cruauté; si elle joue moins bien, elle a fait une sottise. Je verrai mon compte avec Gatti; et dorénavant vous serez mon commis. Je dois écrire à Grimm, pour le remercier d'avoir fait faire à mes dialogues le même chemin que fit Manco-Capac La Rivière avec Mama-Bella, législateurs mâle et femelle de toutes les Russies. Heureusement mes petits dialogues ont été mieux reçus. Cependant je ne crois pas aux chatouillemens de plaisir de la czarine; car ces souverains du nord, lorsqu'ils ont bien du plaisir, envoient vite, vite, une médaille à l'auteur du plaisir; et moi je n'ai rien eu, pas même celle du mariage de mon cher prince de Saxe-Gotha, malgré mes études pour en donner le sujet. Vous devez être fatiguée des fètes. Adieu donc, ma belle dame. Je vous aime éperduement. Adieu.

A madame D'ÉPINAY.

Naples, le 9 juin 1770.

Ma belle dame, vous m'aviez bien promis de ne pas me laisser une seule semaine sans me donner des nouvelles de vous et de votre

santé ; cependant voilà une semaine blanche. Mais ce sera la faute à M. Magallon, qui était aux pétards et aux pétarades de la cour. Je vous excuse, et d'autant plus que je n'ai pas le temps de vous écrire fort au long. Mais voici ce qui m'intéresse. Lorsque j'écrivis ma première lettre à Panurge, j'ai écrit aussi au baron ; il ne m'a pas répondu ; pourquoi ? Panurge me l'aurait-il débauché ? S'il m'a fait cela, je ne le lui pardonnerai de ma vie. J'aime le baron plus que Panurge, et même plus que mes dialogues : je l'adore. Je ne veux pas perdre son amitié pour rien au monde. Je vous prie donc de cet éclaircissement.

En outre, il faut que je vous dise que j'ai une espèce de pressentiment. Il y a déjà quelque temps que je me suis mis en tête que, cette année même, mes dialogues produiront l'effet de faire révoquer l'édit, parce qu'il y aura en France la disette que j'avais prévue et prédite. Cette semaine le hasard me fait rencontrer dans la gazette de Paris un article qui me paraît inséré exprès pour calmer les alarmes de quelques provinces ; car on y annonce avec une espèce d'alégresse l'arrivée d'un convoi de blé à Nantes. Je vous prie de m'in-

former en détail sur cela, et sur le prix des blés qui courront à Paris. Comme les hommes jugent toujours par l'événement, si le blé est cher à Paris, j'aurai raison, et je serai un grand homme, un grand philosophe, et Panurge et Pangloss seront des bêtes. Le prix des halles sera le thermomètre de mes louanges.

Bonjour, ma belle dame. Sans vos lettres je suis comme un enfant sevré; tout me dégoûte. Aimez-moi toujours, car je vous adore.

A MADAME D'EPINAY. *Réponse au n° 10.*

Naples, le 23 juin 1770.

Ma belle dame, votre lettre du 4 n'est point gaie, et la mienne ne le sera pas non plus. Je suis accablé de petits chagrins. D'abord on est mangé de puces dans ce maudit pays. Il y a par dessus le marché des cousins et des punaises; mais ce n'est rien. Ma santé n'est pas bien. Je ne peux pas m'accoutumer à cette nourriture et à cet air autrefois mon air natal, et qui ne l'est plus à présent. Ma vue se trouble tous les jours davantage. Je

continue à perdre les dents ; il en est tombé une encore ce matin, et il ne m'en reste plus que quatorze ; mais ce n'est rien encore. Je n'ai pas reçu votre n° 9. Ces fêtes à jamais mémorables et exécrables auront été la cause de l'égarement dev otre lettre, et je suis dans une peine mortelle de deviner ce que vous m'écriviez. Tàchez ou de me la retrouver, ou de me redire son contenu. Vous vous en souviendrez aisément, voyant qu'elle était la réplique à mes n°s 3 et 4. Je me souviens que je vous avais donné une commission de livres de musique : si vous les avez achetés, je vous prie de les donner à M. Nicolaï, qui doit m'expédier une caisse ; mais ce n'est rien encore. Vous m'annoncez qu'on ne peut pas négocier mes billets sans perte : c'est bien ceci qui est désolant. Panurge aura donc vaincu. Il prouvera par le fait que ni l'auteur ni l'éditeur des Dialogues n'ont rien entendu en fait de commerce : *O altitudo* de la sottise que nous avons faite ! Vous m'aviez pourtant écrit le contraire. Vous m'aviez écrit que Merlin étant condamné à payer les intérêts, frais, etc., on trouverait quelqu'un qui se contenterait de gagner ces intérêts, en m'in-

demnisant du capital. Vous voulez me consoler en me disant que je n'ai point de dettes. Que savez-vous de mes dettes? Vous n'y entendez pas plus que les économistes n'entendent à mon livre. Enfin, madame, dans la désolation où je suis, assurez mon argent de la meilleure façon possible, sans quoi je mourrai de chagrin à la face de mes créanciers, et de honte à l'aspect de Panurge, s'il vendait son manuscrit mieux que le mien n'a été vendu! Dieux! ne le souffrez pas! Jupiter, Saturne, Pluton et Priape, armez-vous de vos foudres respectives, et détruisez le centaure Panurge, moitié encyclopédiste et moitié économiste, et qui fait si bien ses affaires!

Le désastre de Paris, et l'horrible massacre de la rue Saint-Honoré m'ont fait frémir. Pauvre madame Berthelot! J'en accuse, madame, les économistes. Ils ont tant prêché la propriété et la liberté; ils ont tant frondé la police, l'ordre, les réglemens; ils ont tant dit que la nature laissée à elle-même était si belle, marchait si bien, se mettait en équilibre, etc., qu'enfin tout le monde sentant qu'on a la propriété du pavé et la li-

berté de marcher, a voulu en profiter. Voilà la belle avance de leur longue prédication. En vérité si j'étais à Paris, et que j'eusse ma verve accoutumée, cet événement me suffirait pour répondre aux économistes. Je leur ferais sentir qu'il suffit que le bruit se répande que dans un endroit il y aura pleine liberté, et grande foule en conséquence, à l'instant les *filous* grands monopoleurs en montres et en tabatières, se réveillent et forment un complot, et profitent de la bagarre. Ce que je vous dis n'est point une plaisanterie : méditez, et vous trouverez l'exactitude de la comparaison. J'ai reçu ce matin ma boîte de fausse vaisselle, et je suis assez content de l'emplète, quoique le transport m'ait furieusement coûté. J'ai reçu les livres avec, et je les ai dévorés déjà, et j'ai lu tout ce qu'on a vomi contre moi. Cette lecture m'a consolé de la perte de ma dent, que j'ai faite au beau milieu d'une lettre de l'abbé Ribaud. En conscience, ma belle dame, ils sont trop bêtes; il est absolument impossible de leur répondre une seule ligne. L'effronterie avec laquelle ils me font dire toutes les bêtises imaginables en citant même les

pages de mon livre, mériterait qu'on s'en fâchât à la police ; et si j'avais été à Paris, je me serais amusé à leur faire un procès au parlement en réparation. Mais c'est une belle chose que le style ennuyeux; il vaut mieux que les lettres d'abolition. Je suis à présent délivré du plus grand fardeau Je n'ai rien à répondre, et j'ai raison. S'il y a un peu de disette en France, on reparlera des blés, et l'on me rendra justice. Mais, dites-moi, est-ce que personne ne s'est avisé de dire du bien de mon livre, et d'imprimer les éloges qu'il a reçus? Je ne reçois jusqu'à présent que des injures, et point d'argent; et Merlin dira que j'ai reçu un soufflet à compte. S'il y a eu quelque âme charitable qui ait eu pitié de moi, de grâce, mandez-le moi. Adieu, ma belle dame; vous voyez que je vous écris des lettres fort longues, et vous m'en écrivez de si courtes! Faites-moi écrire par d'autres. J'enverrai les gazettes à Suard, et je le punirai de son incrédulité. J'ai reçu le *Système de la Nature;* mais j'ai été plus pressé de voir ma honte économique. Adieu.

À LA MÊME. *Réponse au n° 11.*

Naples, le 30 juin 1770.

Vous m'écrivez, ma belle dame, une lettre au milieu des orages, et je vous riposte par une lettre écrite à la lueur d'une comète horrible, chevelue, que j'ai aperçue hier au soir. Ainsi ma lettre ne sera pas plus gaie que la vôtre. Le Grand-Turc fait brûler tous les sorciers. S'il voulait, dans ce nombre, me défaire de l'infâme Merlin, que j'en serais aise! J'ai reçu la réponse la plus jolie et la plus amicale de notre incomparable M. de Sartines. Je compte lui écrire encore, mais avec des intervalles, comme il convient avec un magistrat accablé d'affaires. En attendant, si vous le voyiez; si vous lui parliez de ma cruelle aventure avec Merlin; si vous... Que sais-je, moi? Enfin j'adore M. de Sartines; je lui ai mille obligations, et je voudrais lui en avoir encore davantage. Il ne dépend que de lui que je retourne à Paris; il n'a qu'à me faire inspecteur de police, et me donner le département des demoiselles; je vole, je cours, j'abandonne tout. Mais

je vous avais promis une lettre triste, apocalyptique, cométique, et voilà qu'elle s'égaie. Revenons à la tristesse. J'ai écrit une belle lettre à Suard; j'espère qu'il vous la communiquera. Mon retour à Paris n'est pas bien sûr, et je ne l'ai mandé à personne : j'y vais *in spiritu* à tout moment; mais mon corps est à Naples. Je pourrais envoyer à Paris quatre ou six dents qui se sont détachées de moi; on les semerait, et il en naîtrait des hommes.

Quelle était cette personne qui vous a obligée à faire une sortie terrible à Suard sur les faux amis que j'avais à Paris; de grâce nommez-la moi pour m'ôter bien des soupçons peut-être injustes. Il est impossible que l'ouvrage de Panurge ne me fâche pas. Je serais toujours au désespoir de voir qu'il ne m'ait point entendu, pendant que Fréron a très-bien saisi l'ensemble, l'ordre, la chaîne des idées de mes dialogues. Au reste l'année 70 ne se passera pas sans qu'on ait révoqué l'édit de 64, et j'aurai gagné la bataille.

Je n'ai encore eu du poëme chinois que cet extrait que vous m'avez envoyé. Je l'attends avec impatience.

Vous m'écrivez toujours des lettres fort courtes, et vous m'en promettez de fort longues; cela n'est pas bien.

Puisque vous relisez quelquefois mes lettres, répondez donc à certaines questions que, de temps à autre, je vous ai faites.

J'ai feuilleté le *Systême de la Nature*. Il me paraît de la même main qui a fait *le Christianisme dévoilé* (1) et *le Militaire philosophe*. Il est trop long. Il ne paraît pas écrit de sang-froid; et c'est un grand défaut, car on croirait que l'auteur n'a pas tant besoin de persuader les autres que de se persuader soi-même. Au fond, nous ne connaissons pas assez la nature pour en former le systême. Le mieux serait, par une suite de rapprochemens, de tous les temps, et de tous les pays, de donner l'équation finale de l'homme; et c'est bien curieux de voir qu'on peut autant réduire à l'unisson la théologie de l'homme que la cuisine de l'homme. On

(1) On peut rendre hommage à la sagacité de l'abbé Galiani. Le *Christianisme dévoilé* est en effet le premier ouvrage *philosophique* du baron d'Holbach. C'est en vain que la *Biographie universelle* nous assure, d'après le témoignage de Voltaire, que cet ouvrage est de Damilaville. (*Note des Éditeurs.*)

peut, par exemple, dire que toute notre cuisine se réduit à manger du cuit et du cru; que l'on cuit les viandes, les poissons, etc.; qu'on mange cru les fruits, etc.; que la salaison, la fumaison, etc., sont des espèces de cuitures, etc.; de même, en théologie, on réduit tout à croire des dieux malfaisans ou bienfaisans; que les saints se métamorphosent en dieux, d'abord qu'on fait du tout un premier dieu, etc. Enfin si je faisais un livre, moi, il serait bien autrement original, etc.

Adieu, ma belle dame; soyez longue, et faites que tous mes amis m'écrivent aussi longuement que Panurge. C'est beaucoup dire. Adieu encore, mes pauvres cent louis!

A LA MÊME. *Réponse au n° 12.*

Naples, le 7 juillet 1770.

L'AVENTURE de Merlin m'abat l'esprit au point que je n'ai ni la force de vous répondre sonica sur les projets pour rattraper mon argent, ni celle de rien composer. Cependant si je trouvais que le livre de l'abbé Morellet montât mon imagination, il pour-

rait se faire que j'écrivisse encore quelque chose, soit une lettre, soit un dialogue; et l'on pourrait faire réimprimer mes dialogues avec cette addition et quelques fragmens de mes lettres, et nous venger de Merlin le faquin.

La lettre dans laquelle vous m'aurez envoyé une note de ce que vous avez avancé pour moi, est peut-être ce numéro qui s'est égaré. Je pourrais pourtant, en revoyant toutes vos lettres, savoir au juste ce que je vous dois, sauf quelques éphémérides et autres objets que vous aurez peut-être achetés. Mais j'ai les ouvriers ce matin chez moi, qui font un bruit enragé en tapissant deux chambres; et cela m'empêche de chercher des papiers, et de fixer mon attention sur ce que je vous écris aujourd'hui.

Vous ne m'aviez point parlé de la *Sophonisbe* de Voltaire; mais c'est tout comme si vous m'en aviez parlé. Je ne me soucie pas de tragédies, parce que je n'aime point à pleurer de gaieté de cœur.

M. de Sartines m'a rendu un grand service d'empêcher l'abbé de citer faux. Les hommes sont paresseux, et les confrontations

des témoins sont un pénible ouvrage. En outre, j'ai découvert que la paresse, dans les hommes, vient d'un sentiment de vertu qu'on suppose dans les autres hommes; et c'est là le grand avantage des imposteurs et des fripons. Ils trouvent toujours les hommes disposés à se persuader qu'il est impossible de mentir et d'en imposer. Ainsi j'ai toujours des remercîmens à faire à M. de Sartines.

Cependant on m'écrit de Paris, que les économistes frémissent, enragent, aboient plus que jamais contre moi. En vérité je n'aurais jamais cru devoir leur causer tant de peine, et de souci. Il est singulier, que dans le même temps qu'ils me disent que dans mon livre, il n'y a pas deux mots qui ne soient des bêtises, et des contradictions, ils répètent pourtant souvent que l'exportation rencontre encore de puissans et terribles antagonistes. Je suis donc une bête terrible, un éléphant par exemple. Pour eux ils ne seront jamais que des *cousins*.

Ma belle dame, je ne suis pas gai aujourd'hui, et ma lettre ne sera pas à imprimer. Mais la vôtre, écrite à la campagne,

ne valait guère mieux. Ainsi pardonnons-nous. Mille choses à mon cher marquis, votre compagnon de voyage. J'aurais voulu servir MM. de Valori sur une commission généalogique qu'ils m'ont donnée; mais c'est presque impossible.

Adieu, ma belle dame, portez-vous bien. Je me porte bien aussi; mais je m'ennuie, et je n'ai pas un seul homme ici digne de m'entendre et de causer avec moi. Je crois vous avoir écrit que le petit Moser est ici, et qu'il est moins miracle, quoiqu'il soit toujours le même miracle; mais il ne sera jamais qu'un miracle, et puis voilà tout.

Adieu encore! je vous embrasse, en dépit du scandale de Panurge et de tous les envieux de notre tendre correspondance.

A M. SUARD.

Naples, le 30 juin 1770.

Tu l'as voulu, George Dandin! Voici les gazettes de Naples, et je continuerai à vous les envoyer jusqu'à tant qu'excédé par leur inutilité, vous vous jetiez à mes genoux, en me demandant en grâce de ne plus les en-

voyer. J'espère punir votre incrédulité par ce moyen. Vous aviez apparemment calculé, qu'étant nous autres les plus voisins de la Morée, nous vous donnerions des nouvelles toutes fraîches des Russes et des Turcs. Quelle attrape ! Nous n'en savons rien en conscience, et moi en particulier, qui par ma charge de délégué (comme nous disons), c'est-à-dire protecteur de la nation grecque et de tous les cafetiers qui sont ici, devrais en savoir plus que les autres; je ne sais rien, sinon que les Grecs modernes sont aussi fripons, aussi menteurs que leurs ancêtres, et qu'ils vendent le plus abominable café du monde, à la place du nectar et de l'ambrosie d'Homère. Au reste, que cherchez-vous à savoir des Turcs? ne voyez-vous pas la nouvelle comète *crinite* qui nous menace? Cette comète va leur coûter encore une bataille; car ils sont assez bêtes pour en avoir peur. Vous saurez que le grand-seigneur fait chercher les magiciens et les sorciers dans tout son empire, pour les rôtir tout vifs, parce qu'ils sont la cause de tous les malheurs. Le grand-visir a réussi à en dénicher un, qu'il a grillé à l'instant; et il

a expédié un courrier à Constantinople avec cette agréable nouvelle, qui a comblé de joie tout le sérail. On a découvert que c'est ce coquin qui a fait régner pendant sept mois les vents du sud qui empêchent la flotte ottomane de ébouquer des Dardanelles. D'après ces faits, qui sont très-sûrs, vous n'avez plus besoin de gazettes. Lorsque les causes sont connues, il n'y a que les sots qui ne sachent pas prévoir les effets. Mais peut-être je me trompe sur mes soupçons avec vous. Ce n'est pas aux nouvelles turques que vous visiez en me demandant nos gazettes; vous vouliez m'exciter à vous écrire. Si c'est là votre objet, vous avez bien fait : l'occasion fait le larron. Oui, je vous écrirai; et si vous me répondez, je vous écrirai souvent. Mon amour-propre en est tellement chatouillé, mon amitié pour vous et pour madame (car elle y entre pour quelque chose : elle est si douce ! si bonne ! Combien je regrette de l'avoir autrefois un peu négligée!) est si flattée de votre souvenir, qu'il me serait impossible de ne pas entretenir avec vous une correspondance, qui me fait tant de plaisir. Il ne vous manquera pas de quoi remplir nos lettres; la matière est

assez vaste. J'ai reçu le *Systême de la Nature;* mais je ne vous en dirai rien ce soir; je vous parlerai plutôt de mes dialogues. J'ai vu l'extrait qu'en a donné Fréron; j'en suis parfaitement content : on ne pouvait pas mieux saisir la masse de mes idées. Comment se peut-il que Fréron l'ait saisie, et l'abbé Morellet l'ait manquée? De grâce, mon cher Suard, dites-moi, vous qui pouvez le savoir, qu'est-ce qui a pu donner la berlue à l'abbé, au point de croire que j'étais l'ennemi de la liberté et de l'exportation? Il est inconcevable pour moi qu'un homme versé dans la matière, si rompu à ces sortes de lectures, ait manqué net le sens de tout ce que j'ai voulu dire. Vous ne sauriez imaginer à quel point cela me fâche : au fond c'est une honte, un opprobre immense ou pour moi ou pour lui, que nous ne nous soyons pas entendus. Il faudra en accuser ou l'obscurité de mon style, ou le transport de sa passion; et il en résultera qu'il aura fait un livre contre moi qui aura toute l'aigreur de la réfutation, et qui répétera mot à mot ce que j'ai dit, ou du moins ce que j'ai voulu dire. L'abbé, pensant comme moi (car il est impossible

qu'il soit d'un autre avis), se trouvera au beau milieu de la cohue économique, criaillant à tue-tête, *liberté*, *sûreté*, *propriété*, *prix proportionnel*, *prix nécessaire*, *compensation habituelle*, *marché général*, *bêtise éternelle!* Quelle ignominie pour notre abbé, d'être tout à côté de l'abbé Rhubarbe, qui a lancé huit épîtres contre moi, très-laxatives, et dont je n'ai lu que l'extrait dans le Mercure de juin! Je suis si aise que ces gens-là n'aient pas entendu une seule ligne de mes dialogues, que je ne saurais vous l'exprimer. Je l'avais prévu, et j'y aurais parié ma tête. On est bien content d'avoir été prophète. Epictète se pâma de plaisir lorsque son maître, en fermant une porte, lui cassa une jambe, parce qu'il l'avait prévu, et l'en avait averti. Mais laissons cela, et venons aux choses sérieuses. Il vous faut embrasser bien du monde de ma part: d'abord commencez par madame Suard; ensuite il faut embrasser madame Necker. La commission n'est pas aisée; cependant *petitá veniá* de monsieur, j'espère que vous en viendrez à bout; enfin il faut embrasser madame de Marchais. Oh! pour celle-là, elle sera furieuse contre moi; car elle était éco-

nomiste à brûler; mais elle avait l'âme si tendre! ne pouvait-elle pas aimer un monstre? Faites ressouvenir toutes les trois de ce souper mémorable où moi, à force d'être un monstre, je fus si aimable; où j'établis que je n'aimais que l'argent de mes amis (et je n'avais pas tout-à-fait tort). Mademoiselle de l'Espinasse trouva que j'avais peut-être raison; et enfin la cour du parlement philosophique (tous les dîneurs rassemblés) décida, par un arrêt irrévocable, qu'un monstre gai vaut mieux qu'un sentimental ennuyeux.

Mes lettres sont, comme celles de S. Paul, *Ecclesiæ quæ est Parisiis.* Lisez-les donc à mes amis. Si vous saviez combien j'aime encore tous mes chers amis, vous en pleureriez tous de tendresse. Adieu, mon cher Suard, je suis pour la vie votre, etc.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au n°* 13.

Naples, le 14 juillet 1770.

Ma belle dame, le fatal nom de Merlin vous corne aux oreilles: *Hyla, Hyla, litus omne sonabat;* à moi il me navre le cœur. Que voulez-vous que je fasse de cette dis-

tillation d'argent tombant goutte à goutte? je l'aurais mangé avant que de m'en être aperçu. Je croyais vous faire toucher 840 livres qu'on aurait dû me payer à Paris; mais il n'en est rien. L'effet qu'on y avait envoyé vendre est revenu sur ses pas. Je vous remercie des livres de musique que vous m'avez envoyés. Ce n'est pas une commission, c'est un présent que je dois faire; et voilà le diable. Ne me grondez pas; je vous promets de ne plus y retourner. En attendant envoyez-moi un bilan de ce que vous avez touché et dépensé pour moi; j'en ai grand besoin pour prendre mes arrangemens.

De quoi vous étonnez-vous de Fréron? ne vous l'avais-je pas mandé depuis quatre mois? Ne vous avais-je pas prédit que les économistes me feraient des amis que je n'avais pas? *L'exoriare aliquis* est infaillible : on a pitié des opprimés.

Fréron vise à la singularité; c'est son but unique. Cette fois il a trouvé qu'il était singulier d'être de mon côté, et sans autre réflexion, il l'a été. S'il est singulier que je sois le seul homme d'esprit dont il ait dit du bien, il est singulier aussi que je sois le pre-

mier et le seul homme de bien et d'esprit qui aie osé arracher le masque aux économistes, et les montrer pour ce qu'ils sont; c'est-à-dire pour une canaille fanatique qui vise à la sédition. Les autres s'étaient contentés de bâiller sur leurs ouvrages; mais je vous prédis à présent qu'il y aura des parlemens et des magistrats qui se déclareront hautement en ma faveur. Souvenez-vous-en, je suis plus instruit des nouvelles de Paris que vous ne croyez; vous aurez pu vous en apercevoir par ce que je vous ai mandé touchant monseigneur le dauphin; et vous aurez dû en être bien étonnée. Je n'ai pas le temps d'être ni sublime ni gai ce soir. J'ai été sublime avec Suard, et gai avec Grimm. Madame Geoffrin n'aura pas de porcelaines de moi. Elle s'est trop *embadottée*, parce que le ministère lui a paru économiste. Elle se trompe : le pain est une matière de première nécessité; et il ne peut pas y avoir deux avis là-dessus. Adieu.

A M. SUARD.

Naples, le 14 juillet 1770.

Tiens! voilà encore des gazettes, *Satia te gazettis quas semper sitisti.* Je vous dirai, moi, nouvelle reine des Amazones, à vous nouveau Cyrus des gazettiers : ah! que l'abbé Arnaud a bien raison de ne pas se soucier de cette lecture ennuyante. A propos, que fait-il, ce cher abbé? serait-ce lui qui a fait l'extrait de mes dialogues qu'on voit dans la feuille de Fréron? car enfin il faut que quelque diable y soit, lorsqu'on voit Fréron dire du bien d'un ouvrage dans lequel on dit du bien de Voltaire.

Morellet est donc tout-à-fait inaccessible : il veut, *iratis diis et hominibus,* écrire contre moi, et donner cet échec à la plus tendre amitié, et à la plus encyclopédique philosophie. Le cruel! Mais M. le contrôleur général ne le veut pas; et il a raison. Il n'est plus temps de disserter; il est temps que vous songiez au pain et à la cruelle disette qui vous menace, en rétractant une mauvaise loi que vous avez faite. Ah! j'ai été Cassandre,

on ne m'a pas cru, et mes prophéties sont accomplies. Pour vous consoler, je vous dirai que nous avons une récolte très-abondante, et que je me flatte d'être plus heureux à faire corriger ici l'excès des défenses, que je n'ai été à faire corriger aux Français l'excès de liberté. *Iliacos intrà muros peccatur et extrà*, et le milieu est toujours glissant. Un philosophe vous dirait que ceci est fait exprès pour qu'il y ait un principe de mouvement, et une éternité de mouvement. Voyez les pendules. Tout est pendule dans ce monde, les saisons, les empires, les gouvernemens, les hommes, le bonheur et le malheur, la vertu, le vice; on monte, on descend, et l'on ne saurait jamais s'arrêter au milieu; si l'on s'y arrêtait, on s'y trouverait si bien, que le mouvement finirait : ceci est philosophique, et du plus sublime. Mais voilà pourquoi on rencontre tant de C....... dans le monde; parce qu'il faut qu'il y ait beaucoup de pendules : ceci est bouffon et du plus mauvais. Mais voilà comme je suis; deux hommes divers pétris ensemble, et qui cependant ne tiennent pas tout-à-fait la place d'un seul. Adieu, j'embrasse madame, ne vous en déplaise; adieu encore, mon

cher ami; mille choses au baron, à la baronne; donnez-moi des nouvelles de mon compatriote Duni. Plus de papier.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au n° 14.*

Naples, le 21 juillet 1770.

VOTRE lettre m'arrive dans la minute; je n'ai que deux heures de temps pour répondre; et elle est si longue, elle m'est si agréable qu'il faut que j'y réponde. D'abord vous avez tort de vous étonner de mon amour pour M. Baudouin, quoiqu'il y ait des exemples de Montesquieu, de Voltaire, et surtout de S. Antoine qui aima le cochon dont il fit son grand vicaire. Point du tout, Baudouin est aimable, instruit, la tête juste, le cœur bon; il est mon président dans mes dialogues, puisque vous voulez le savoir; et si vous le fréquentez, vous verrez que j'en ai bien fait le portrait. Vous possédez ma lettre à lui; mais avez-vous celle que j'écrivis à M. de Sartines? elle est bonne à avoir. Dorénavant je tâcherai de les faire passer toutes par vos mains; mais à Suard j'écris en droiture. Serait-il possible que Suard, qui a les

ports francs, voulût vous refuser la communication de mes lettres, soit à vous, soit à votre voisin?

Vous m'assommez, ma belle dame, par votre exactitude sur le prix des blés à la halle. Me prenez-vous pour un coquin de boulanger? Qu'ai-je à faire moi des *belles farines, des sacs, la tête franche, le blé commun?* et que voulez-vous que je fasse du reste? Je veux savoir d'un mois à l'autre, en général, l'état de disette ou d'abondance de Paris et des provinces; et je veux savoir, en gros aussi, si l'on *exporte*, ou si l'on *importe*, ou si l'on *transporte*, et si l'on *supporte*, et si l'on s'*emporte*, et à qui l'on *rapporte* la cause du malheur: voilà tout. Vos tableaux économiques me donnent le spleen, et emportent une demi-page précieuse.

Vous voulez que je juge une conversation entre vous, maître Grimm, maître Diderot et l'intendant d'Auvergne, dont je ne sais pas le nom. C'est mon métier à présent que celui de juger; et je le pourrais faire dans le style de mon tribunal, mais vous n'entendriez rien à notre jargon. Il faut donc que je donne ma sentence en votre langue: elle sera lon-

gue, et je suis pressé. Cependant si elle ne vous plaît pas, vous en rappellerez *a minima*.

Extrait des Registres, etc.

Cejourd'hui, 21 juillet, de relevée.

Vu l'ouvrage des Dialogues, etc.; ouï maître Diderot, maître Auvergne, maître Grimm, etc. Vu les conclusions de madame d'Épinay, procureuse générale, elle retirée; ouï le rapport, etc.

La cour reçoit la partie de maître Diderot plaignante sur le silence intolérable de l'auteur des Dialogues, relatif à la pusillanimité des riches dans la disette, et faisant droit sur icelle, sans s'arrêter aux conclusions de ladite procureuse générale, a dit et déclaré qu'il n'en est point parlé dans le susdit livre des Dialogues. Donné acte à la partie de maître Zanobi, que lesdits Dialogues ne sont point achevés, comme il est prouvé par témoins valables, etc. Donné acte à ladite partie, que, dans un dernier dialogue, on devait traiter à fond la police nécessaire à établir dans le système d'une permission générale et constante d'exporter et d'importer; des greniers *d'entrepôt* et *de chargement* qu'il convenait d'é-

tablir en France, et des mesures à prendre pour empêcher cette pusillanimité dont on aurait alors parlé en son lieu, etc. Aux fins de non recevoir, etc. Met au néant la plainte dudit maître Diderot, sur le silence relatif à la cupidité; et le renvoie aux pages 182 et 183 et autres dudit ouvrage; et sur le surplus met les parties hors de cour et de procès. Reçoit ladite procureuse-générale plaignante contre la partie de Merlin et ses ayant-cause; et, avant faire droit, ordonne que ledit maître Diderot sera mandé et admonesté d'être plus circonspect une autre fois dans la vente et adjudication des bons manuscrits, sauf à lui de vendre audit Merlin, à telle perte qu'il voudra, les ouvrages des abbés Badaud, Roubeau, Morellet, etc. Ordonne que ledit Diderot fera une seconde édition des Dialogues, plus correcte, et augmentée de ce dernier dialogue, au profit du chevalier Zanobi. Prononcé, etc.

J'ai reçu le poëme chinois, et je vous en parlerai une autre fois. Voici la réponse à la lettre du baron portée par le voyageur. J'avais lu Fréron, et je vous remercie des deux exemplaires que vous m'en avez envoyés.

Pouvez-vous payer à M. Nicolaï cent quinze livres onze sous? Si vous le pouvez, vous me ferez plaisir.

Adieu. Il me reste mille choses à vous dire; mais vous n'êtes pressée que de savoir que je vous aime. Adieu.

A M. D'HOLBACH.

Naples, le 21 juillet 1770.

Bonjour, mon cher baron.

M. Torcia est arrivé, et m'a remis votre chère lettre du 3 juin. Elle m'a causé un plaisir infini. Je craignais que le siècle des métamorphoses ne fût arrivé à Paris. *Sæculum Pyrrhæ nova monstra questæ*, et que vous ne vous fussiez *économisé* aussi. Grâces au ciel, vous êtes homme encore, et homme encyclopédiste, et point *économiste*. Le seul abbé M. est centaure, et court grand risque de devenir cheval tout-à-fait. Mais que diable! qu'est-ce qui a pu produire en lui une aussi étrange métamorphose? Je soupçonne que la chute de M. Mainon et le baissement des actions de M. Trudaine l'auront piqué d'hon-

neur. Il avait beaucoup à se plaindre d'eux dans leur toute-puissance, lorsqu'ils lui ôtèrent la place de secrétaire du commerce pour la donner à Abeille; mais, dans leur déclin, l'abbé, qui est héros par enthousiasme, a voulu être exportiste comme eux, et comme Abeille son ennemi, et comme les économistes qu'il méprisait autrefois. Ainsi il fait, si je ne me trompe, une faute par vertu, et il oublie qu'il est mon ami, pour ne songer qu'à l'amitié de M. le feu contrôleur-général. Voilà ce que mon cœur me fait penser pour excuser mon abbé, que j'aime encore. Je lui écrivis, d'après ce plan, une lettre pleine de mauvaises plaisanteries, mais dictée par la franchise, l'amitié pure et l'intérêt le plus sincère. Il l'a prise pour un persifflage. Mais s'il avait vu mon visage lorsque je l'écrivais, il aurait connu l'injustice de ses soupçons. Je l'avertissais qu'il se ferait une affaire avec le nouveau contrôleur-général pour son livre. Il s'est moqué de moi; mais je connais mon Paris mieux que vous tous; et le fait prouve que je voyais bien. Comment peut-il croire qu'un ami des Mainon puisse plaire aux Terray? Enfin il est trop heureux que

son livre ne paraisse pas : il se ferait une affaire de tous les diables. Pour moi, si le livre contient ce que j'imagine qu'un livre sortant d'une tête juste et raisonnable doit contenir, je n'en suis point tourmenté. Je m'en débarrasserai avec une petite lettre à l'abbé ; je lui ferai voir qu'il a raison, et moi aussi; je lui prouverai qu'il ose *vouloir* ce qu'il n'ose *dire*, et que moi je n'ose *vouloir* ni *dire*. J'avouerai que ses souhaits sont bons; mais ils ne sont pas à *faire* ni à *oser*. Je le regarderai entre deux yeux : nous nous entendrons, il m'entendra ; mais le public nous entendra aussi ; et voilà le diable. Je ne voudrais pas pour tout au monde contribuer en rien à lui faire revoir ce vilainen droit, *nota quæ sedes fuerat columbis*, (le séjour des colombes malheureuses, qu'on prend souvent à Paris pour des corbeaux). Parlons d'autre chose. Mon cher baron, vous ne sauriez croire combien votre lettre me perce le cœur sur les soupçons que vous y montrez de madame d'Epinay, et des tracasseries qu'occasionnent les femmes, lorsqu'elles veulent se mêler d'affaires. Vous avez tort, et très-grand tort; il n'y a point de tracasseries. Moi, j'aime l'abbé;

je l'aimerai toujours : je sais qu'il a raison.
Je sais qu'en tout il veut dire que les républiques doivent avoir la liberté du commerce des grains ; que les royaumes ne peuvent ni ne doivent l'avoir, s'ils ne veulent pas se changer en républiques. J'ai dit la même chose dans mes dialogues. Il veut changer la France en république ; moi je ne le veux pas, et c'est pour lui que je ne le veux pas : car je n'ai plus rien à craindre ni à espérer pour moi. Je voulais parler d'autre chose, et je fais comme l'Avocat Patelin. To ut de bon, parlons d'autre chose.

Ne vous désespérez pas de vos rescriptions. Tant que le mal est dans la quille, vous courrez le risque de tout le vaisseau. Si vous étiez percé sur le *mât*, vous pourriez craindre que le vaisseau ne se démâtât ; et vous voir noyer seul pendant que le reste se sauve. Tenez-vous donc à fond de cale, et ne craignez rien ; vous serez toujours au niveau de la richesse et de la misère *universelle*.

Vous avez la famine dans l'intérieur ; je l'avais prévu, prédit, annoncé : Cassandre en savait faire tout autant. J'ai vu le *Systême de la Nature ;* c'est la ligne où finit la tris-

tesse de la morne et sèche vérité. Au-delà commence la gaieté du roman. Il n'y a rien de mieux que de se persuader que les dés sont pipés. Cette idée en enfante mille autres, et un nouveau monde se régénère. Ce M. Mirabaud est un vrai abbé Terray de la métaphysique. Il fait des réductions, des suspensions, et cause la banqueroute du savoir, du plaisir et de l'esprit humain. Mais vous allez me dire qu'aussi il y avait trop de non valeurs; qu'on était trop endetté; qu'il courait trop de papiers non réels sur la place. C'est vrai aussi; et voilà pourquoi la crise est arrivée. Je verrai très-volontiers les Recherches philosophiques sur les Américains. Vous pourrez en toute sûreté me les envoyer. On n'examine point ici les livres qui entrent; on est bien sûr que personne ne les lira. Adieu, mon cher baron. Ecrivez-moi de longues lettres, pour que le plaisir en soit plus grand. Embrassez pour moi longuement la baronne, et soyez long dans tout ce que vous faites, dans tout ce que vous patientez, dans tout ce que vous espérez. La longanimité est une belle vertu : c'est elle qui me fait espérer de revoir Paris. Adieu.

A madame D'ÉPINAY. *Réponse au n° 15.*

Naples, le 27 juillet 1770.

Je n'ai reçu cette semaine, de Paris, d'autre lettre que la vôtre; encore elle sent la migraine, et n'électrise point mon âme. Vous ne m'avez pas dit ce qu'est devenue ma réponse au comte de Schomberg. Est-elle arrivée? l'avez-vous lue? en gardez-vous copie? J'ai reçu une belle lettre du philosophe; mais je n'ai pas le temps de lui répondre ce soir. J'avais reçu l'extrait publié par Fréron, dans son Année littéraire, de mes Dialogues. L'auteur de cet extrait est (à ce qu'il me dit lui-même) M. l'abbé Rousseau, précepteur du fils de M. d'Aiguillon. Cela m'a expliqué le mystère. Comment se pourrait-il que Fréron eût si bien parlé? c'est que ce n'était pas lui qui parlait: *Non enim vos estis qui loquimini, sed* etc. Ce que vous me dites sur les ordres du ministère, de continuer à dire du bien de mon livre, et d'attaquer les économistes, ne m'étonnerait point. J'ai été toujours persuadé que tôt ou tard le ministère connaîtrait le service que je lui ai rendu, de

me dévouer, à travers une troupe des plus impudens et malhonnêtes fanatiques, pour les démasquer, et découvrir leur sotte ambition et leurs vues séditieuses. Mais ce que je n'aurais jamais cru, c'est que M. de Sartine, notre bon ami Sartine, notre incomparable Sartine, permît qu'on imprimât contre moi des grossièretés aussi atroces, et des particularités aussi révoltantes. Avez-vous lu les *Récréations économiques?* Lisez la sixième ou septième; voyez ce qu'il dit du singe de *M. l'abbé G.* Remarquez que l'auteur donne toute l'authenticité à son livre, et le signe, en promettant d'en répondre à moi et au public. Je suis aussi éloigné de me plaindre d'une vilenie au-dessus de tout éloge, que je le suis de répondre aux absurdités au-dessus de toute croyance qu'il y a dans cet ouvrage; mais je voudrais que vous en parlassiez sérieusement à M. de Sartine. Je crois que les économistes devraient se contenter d'avoir fait manquer le pain aux Français, sans viser aussi à faire perdre les mœurs et la décence à une nation polie et aimable plus qu'aucune autre. Je vous prie de faire avertir M. de Sartine que, de la façon que ces *Récréa-*

tions ont été imprimées, il paraît incontestable que la police avoue ce trait de calomnie atroce lancé, non contre le chevalier Zanobi, mais contre l'abbé G. Si la police avoue les calomnies les plus absurdes, je n'ai rien à dire. Si M. de Sartine en est fâché et furieux, comme je le pense, je vous prie de lui demander, en mon nom, s'il m'aurait refusé à Paris, dans la place que j'occupais, d'envoyer, d'après ce trait, pour quelques semaines, M. l'abbé Roubaud au Fort-l'Evêque? Je crois que, de loin comme de près, je suis toujours le même abbé G. Enfin je vous avouerai que ce qui me pique dans cette affaire-là, c'est de voir que je me suis attiré cette morsure du singe Roubaud, précisément pour avoir voulu défendre M. de Sartine des imputations calomnieuses que les économistes, l'abbé Baudeau à la tête, répandaient contre lui dans Paris, en décembre 1768, en l'accusant, lui et M. de Choiseul, d'être la cause de la cherté du blé. C'est pour cet objet-là que le beau livre, *Avis aux honnêtes Gens*, fut publié; M. de Sartine le sait. Madame de Sartine se souviendra qu'il a passé de mauvaises nuits pour cela; qu'il a dû opposer toute sa pa-

tience et sa vertu à l'impudence de l'abbé Baudeau, qui allait ameutant la ville, et parsemant son pain bis, son poison et ses expériences dans la ville. Faut-il que le même M. de Sartine approuve, par le moyen de ses censeurs, des traits lancés contre l'unique défenseur de M. de Sartine ? Vous me direz qu'il faut mépriser tout cela. Je n'en sais rien. Je sais qu'une nation ne se soutient que par l'observance des règles, et je sais, moi, que, sans les vertus de la tolérance, du pardon des injures, et autres moineries, les Romains fondèrent le plus grand des empires. Je sais qu'avec des maximes différentes, les modernes sont partout restés pygmées et cochons.

Bon soir, ma belle dame ; à huitaine les plaisanteries. Adieu.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au n° 16.*

Naples, le 4 août 1770.

LE N° 9 est donc perdu. On y critiquait Baudouin ; je ne le regrette donc plus, et je vous dispense de le refaire. J'ai tant de

chagrin à rencontrer des coupables ! j'ai tant de honte à voir que mon cœur a trompé ma tête ! Brisons donc là-dessus.

L'abbé Coyer aurait succédé à l'abbé de Saint-Pierre, si son zèle était l'effet de l'enthousiasme de la vertu, et non pas d'une ambition secrète d'être quelque chose. Son plan d'éducation ne vaudra pas assurément autant que votre critique. Vous ne l'avez cependant faite que pour réveiller ma verve, je le vois bien. Je n'ai pas besoin d'être réveillé là-dessus. Mon Traité d'éducation est tout fait. Je prouve que l'éducation est la même pour l'homme et pour les bêtes. Elle se réduit toute à ces deux points : *Apprendre à supporter l'injustice ; apprendre à souffrir l'ennui.* Que fait-on faire dans un manège à un cheval ? Le cheval fait naturellement l'amble, le trot, le galop, le pas ; mais il le fait quand bon lui semble et selon son plaisir. On lui apprend à prendre ses allures malgré lui, contre sa raison (voilà l'injustice), et à les continuer deux heures (voilà l'ennui). Ainsi qu'on fasse apprendre ou le latin, ou le grec, ou le français à un enfant ; ce n'est pas l'utilité de la chose qui intéresse ;

c'est qu'il faut qu'il s'accoutume à faire la volonté d'autrui (et à s'ennuyer), et à être battu par un être né son égal (et à souffrir). Lorsqu'il est accoutumé à cela, il est dressé, il est social; il va dans le monde; il respecte les magistrats, les ministres, les rois (et il ne s'en plaint pas). Il exerce les fonctions de sa charge ; il est à son bureau, ou à l'audience, ou au corps-de-garde, ou à l'œil-de-bœuf, il bâille, reste là, et gagne sa vie. S'il ne fait pas cela, il n'est bon à rien dans l'ordre social. Donc l'éducation n'est que l'*élaguement des talens naturels* pour donner place aux devoirs sociaux. L'éducation doit *amputer et élaguer* les talens. Si elle ne le fait pas, vous avez le poète, l'improvisateur, le brave, le peintre, le plaisant, l'original qui amuse et meurt de faim, ne pouvant plus se placer dans aucune niche de celles qui existent dans l'ordre social. L'Anglais, la nation qui reçoit le moins d'éducation dans l'univers, est par conséquent la plus grande, la plus embarrassante, et bientôt la plus malheureuse de toutes.

Les règles de l'éducation sont donc bien simples et bien courtes. Il faut moins donner

d'éducation dans une république que dans une monarchie ; et sous le despotisme, il faut garder les enfans dans les sérails, pis que les esclaves et les femmes. Le despotisme chez les moines est un résultat des rigueurs injustes et ennuyeuses du noviciat ; et voilà la marche de la théocratie artificielle et moderne. La théocratie très-ancienne et primitive est partie des frayeurs du tonnerre, des tremblemens de terre ; elle a fait des dieux et en a vu partout. La théocratie moderne commence par vouloir épurer les hommes dans les austérités et les macérations ; une fois accoutumés au comble des souffrances et des ennuis, le pape, l'abbé, le confesseur, le maître des novices est un tyran, un Dieu ; il est tout. Il peut faire d'un être si dompté tout ce qu'il voudra.

L'éducation publique pousse à la démocratie ; l'éducation particulière mène droit au despotisme. Point de colléges à Constantinople, en Espagne, en Portugal. Le peu qu'il y en avait dans ces pays, était mené par des Jésuites, avec une cruauté qui les dénaturait. Au reste la règle est vraie en général : toutes les méthodes agréables d'apprendre aux en-

sans les sciences sont fausses et absurdes; car il n'est pas question d'apprendre ni la géographie, ni la géométrie. Il est question de l'accoutumer au travail, c'est-à-dire à l'ennui; de fixer ses idées sur un objet, etc. Un enfant qui saura toutes les capitales de l'univers, n'aura pas l'habitude de se fixer sur un bilan de son revenu et de sa dépense, et M. le géographe sera volé sur la terre par son maître-d'hôtel, et fera banqueroute au beau milieu de ses capitales. Partez de ces théories; développez-les: vous aurez un livre tout contraire à celui d'Émile, et qui n'en vaudra que mieux. Mais vous m'avez défendu d'être jamais mère de famille, et voilà une heure que je bavarde éducation. Parlons d'autre chose.

Comment diable s'y prend-il, Fréron, pour réfuter Ribaud? Pour moi, son livre m'a comblé d'étonnement. Je n'ai réussi à y entendre qu'une grossièreté infâme qu'il y a glissée contre moi. Lorsque je pense que ce Ribaud est en possession de marcher à deux pates comme moi, je rougis d'être né homme, et je voudrais être autre chose.

Je suis honteux de n'avoir pas encore écrit

à Diderot. Donnez-moi quelque nouvelle consolante sur mon argent.

J'écris ce soir à Suard et à madame Necker, deux petites lettres. Je vous l'indique, puisque vous en êtes si gourmande ; au reste elles ne valent pas la peine d'être recherchées (1).

Adieu, ma belle dame. J'embrasse le prophète, le philosophe, et tout le monde embrassable. Travaillez à mon retour à Paris, si vous voulez me revoir. M. l'abbé Terray n'a qu'à montrer la plus petite envie de me consulter, je vole au secours des mal-avisés.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au n° 17.*

Naples, le 11 août 1770.

VOTRE lettre est aussi longue que charmante. Dieu vous donne toujours des coliques, puisqu'elles vous font accoucher d'aussi belles épîtres ! J'ai été enchanté et point surpris de l'arrêt du conseil. C'est la première planche pour passer à adopter le système entier de mes dialogues ; et, n'en doutez pas,

(1) On a la réponse de madame d'Épinay à cette lettre. Voyez les *Mémoires et Correspondance de madame d'Épinay*, tome 3, pages 376 et suiv., 2e édit.

on l'adoptera en entier; j'ai ma foi trop raison. En attendant, il serait de la justice de M. le contrôleur-général de m'accorder quelque espèce de réparation d'honneur pour les sottises atroces que j'ai dû essuyer en voulant rendre un service à la nation qui m'avait si bien accueilli. On ne saurait nier que j'ai été vilainement outragé en face de l'Europe, par un tas de canaille économique : ces procédés étaient dignes d'eux, et je ne m'en étonne point. La rusticité convient aux agricoles ; et les rustres sont grossiers par essence. Ils ont ajouté à l'impudence, l'insulte de me nommer ; cela est naturel à eux. Mais le reste de la nation ! Faut-il que la nation la plus polie et la plus policée du monde consente à voir traiter de la sorte un étranger qui n'a rien pris, rien ôté, rien demandé chez une nation où il était petit représentant à la vérité, mais enfin chargé des affaires d'un grand prince ami et issu du sang des Bourbons. M. de Sartine, qui a la librairie, ne se sent-il pas un peu coupable de lèse-amitié, d'avoir manqué à ce que la décence publique demande, même chez une nation où l'on veut encourager la liberté de

la presse ? Je ne demande point à être vengé ; Je demande une réparation d'honneur, et elle m'est due. Voyez, parlez à M. de Sartine, qui pense si bien et si dignement en tout.

J'avais eu envie autrefois d'être reçu académicien honoraire étranger à l'académie des belles-lettres ; mais l'idée de me trouver tout à côté de M. l'abbé Guasco m'en dégoûta. Ainsi je ne propose rien, j'attends. Une médaille, une lettre, un applaudissement marqué, et qu'on pût publier, me suffirait, et suffirait je crois pour prouver à l'Europe entière que personne n'a parlé avec plus de respect et de vérité des intentions du ministère qui dictèrent l'édit de 64, et que je n'ai eu en vue que de délivrer la France des mauvais conseils d'une secte de plats et imbécilles conseillers. Si vous voulez en parler à M. le chancelier, qui est votre ami ; si vous connaissez M. l'abbé Terray, faites tout ce que l'amitié vous dictera. Il serait beau à un abbé (Terray), qui en vaut mille autres, de me laver de cette vermine d'abbés, qui ne me mordent pas, mais qui me donnent, parfois, des démangeaisons.

Je m'occupe, plus que vous ne pensez,

à coucher par écrit mes idées sur la police des grains qui convient à la France : j'en voulais faire le sujet d'un neuvième dialogue, et pas une lettre, comme vous me proposez. Enfin, rien ne presse pour la France ; car voilà une année où l'on sera bien éloigné de songer à emmagasiner. Cependant je m'en occuperai. Mais à quoi bon travailler, si l'on ne doit recevoir en récompense que des friponneries des libraires, et des injures des journalistes. Vous avouerez que notre coup d'essai n'a pas été heureux. Si vous voulez m'encourager à continuer, du moins faites en sorte que l'honneur soit un peu réparé. Pouvez-vous me nier que les applaudissemens de Fréron tout seul sont bien peu de chose ? Fréron ! Quel nom ! Quel témoignage !

Je vous remercie de la prophétie. C'est une copie et les copies sont aisées à faire. Mais il y manque le *sublime* et le pathétique qu'a le prophète de Boemischbroda. Conclusion. C'est une petite plaisanterie sur un sujet qui pouvait mériter un ouvrage fort et original. Si j'étais piqué au jeu contre les économistes, j'aurais fait une dissertation pour prouver qu'ils sont les auteurs de la bagarre, et j'au-

rais trouvé dans leurs ouvrages les passages les plus clairs où ils excitent les peuples à la bagarre, en chassant toute espèce d'ordre, en faveur de l'ordre seul naturel et essentiel de la liberté.

Détournez de l'alambic mon cher Roquemaure; il n'est plus temps de se distiller, il faut boire gros. Vous ne voudriez pas que je répondisse à un article de votre lettre, et cependant je vais le faire, en vous donnant la nouvelle que j'ai tenu mon lit de justice, ce matin. J'ai donné des lettres d'abolition à tous mes amis, et même à l'abbé Morellet. Je ne veux plus trouver de coupable. Je rends mes bonnes grâces à tous (mes amis, s'entend), et je fais défense *de sortir des blés, d'écrire contre moi, et de ne pas m'écrire*. Voilà ce que je vous prie de dire, autant à ceux qui sont atteints qu'à ceux qui sont soupçonnés d'avoir varié dans leurs dispositions sur mon compte.

Voulez-vous m'envoyer un petit bilan de mon argent? J'ai force dettes dans Paris. Nicolaï a reçu plusieùrs commissions, et je lui dois de l'argent.

Je vous parlerai un autre jour du fata-

lisme. Ce système va tomber; car les Turcs ont été brûlés par les Russes. Adieu donc. Aimez-moi toujours. Adieu.

A LA MÊME. *Réponse au n° 18.*

Naples, le 19 août 1770.

MAUDITE colique! Pourquoi ne va-t-elle pas tourmenter Merlin? A propos : ce Merlin paie-t-il au moins les 200 fr. par mois? Vous m'avez, maintes fois, écrit que vous me manderiez qu'il avait payé; mais vous n'avez jamais prononcé le mot *Il a payé.* Si vous pouvez payer l'argent de certaines commissions à M. Nicolaï, vous me ferez grand plaisir. Bon! ce contrôleur-général s'oppose à la liberté de la *presse*, pendant que le parlement punit la liberté de la *foule.* Quel siècle! Quelles mœurs! criera Panurge, et avec raison. Pour moi je vous avoue que je ne puis pas m'empêcher de plaindre Panurge et sa destinée. Quoi! Il aura été permis à tous les butors de me dire toutes les grossièretés imaginables, et il sera défendu à un homme de lettres et d'esprit, seulement de me persifler. Vous noterez que Panurge

me mandait lui-même, en toute amitié; qu'il me persiflait dans son livre, et qu'il avait été obligé d'en user ainsi pour procurer du débit à sa marchandise; et moi je lui avais permis tout ce qu'il trouverait bon à produire de l'argent dans sa poche; en sorte que je lui donnais le droit de me persifler, par charité. C'est l'aumône qui m'ait le moins coûté dans ma vie : encore le malheureux n'a pas pu en profiter. Fi! le contrôleur-général! Pourquoi empêcher qu'on parle de pain bis, lorsqu'on est trop heureux d'en avoir? Mais laissons ce discours, et parlons du fatalisme. Il y a une erreur de raisonnement dans ce grand système, qui dure depuis qu'on en fait. L'erreur est que tout le monde est d'accord sans qu'on s'en aperçoive. Oui, sans doute, ce monde est une grande machine qui se remue, et va *nécessairement;* mais de combien de roues est composée cette machine? Voilà ce que personne ne cherche, ce que personne ne définit, ce que personne ne pense à demander. Y a-t-il d'autres roues principales, outre les lois physiques du mouvement de cette matière subtile que nous appelons esprit? Ces matières

et ces lois nous sont-elles toutes connues? Bref, y a-t-il d'autres esprits que l'esprit humain que nous connaissons? Les dés pipés tombent nécessairement autant que les dés non-pipés. Mais ils tombent différemment. Il en est de même de tous les autres événemens. Il faudrait connaître tous les ressorts.

A la même. *Réponse à une fausse lettre bien chagrinante.*

Naples, la Saint-Louis.

J'avais passé, madame, la semaine dans une grande gaicté. J'ai réussi à placer mon frère à la cour, dans une charge qui pourrait bien le mener loin. Votre lettre du 3 (si c'en est une) est venue me plonger dans la tristesse. Vous voulez que je ne sois pas inquiet; comment ne pas l'être à deux cents lieues de distance? Il faudrait, en vérité, que les amis absens se portassent toujours bien. Rien n'est si odieux que d'attendre huit jours: mais je veux m'en rapporter cette fois à vous; et je veux croire qu'il n'y a plus que des forces à réparer. Ainsi je vous

envoie, pour contribuer autant que je le puis au rétablissement de votre gaieté, mon ouvrage de la semaine. Je n'avais rien à faire; je me suis amusé; et j'ai bien ri moi-même de la folie qui est sortie de ma tête. Je vous avais promis une dissertation sur les bagarres; en voici le commencement. Lorsque j'apprendrai votre guérison parfaite, je l'achèverai. Vous n'y entendrez rien si vous ne prenez en main, le livre de M. de la Rivière, pour en faire la comparaison; vous serez étonnée de l'exactitude de la parodie. En la relisant deux fois, vous vous apercevrez que ce n'est point une mauvaise plaisanterie, mais une réfutation complète, puisqu'en changeant les noms des choses, je laisse subsister tous les raisonnemens de M. de la Rivière; et dans l'instant on en découvre tantôt l'ineptie, tantôt l'absurdité. Cependant je ne crois pas ma plaisanterie bonne à publier. Comme le livre de M. de la Rivière sera on ne peut pas moins connu et lu, personne ne rira. Ainsi je crois qu'il suffit d'en amuser Grimm, le philosophe, le bon baron, etc. Pourtant faites-en tout ce que vous jugerez le plus à pro-

pos. Si vous vendez, ne vendez jamais qu'argent comptant. Voilà la seule restriction à vos pleins pouvoirs. Je me bats les flancs pour vous écrire d'un ton tranquille et assuré; mais votre maladie m'inquiète, me chagrine, me tourmente. Que diable en coûtait-il à Grimm de m'écrire sur votre état? Le coquin de Gatti, pourquoi se tait-il? C'est à eux que j'en veux à présent.

Je vous écris par la poste, à cause de la grosseur du paquet. Nicolaï vous avertira de cette expédition. Vite expédiez-moi un courrier à mes frais, et dites-moi que vous vous portez bien, et aussi bien que le Pont-Neuf. Adieu. Aimez-moi. Ne soyez pas malade. Je suis perdu si vous me manquez.

A LA MÊME. *Réponse aux nos 9 et 19.*

Naples, le 1er septembre 1770.

J'AVAIS passé une semaine avec une gaieté extraordinaire, lorsque votre n° 18 est venu me remplir de chagrin. J'en ai passé une fort triste, que votre n° 19 vient d'égayer. Pour surcroît de plaisir le n° 9 tant désiré,

tant pleuré, est tombé des nues, sans que je puisse deviner comment, non plus que la Sainte-Ampoule, Notre-Dame de Lorrette, la Madonna di Soriano, et les *ancilia*, plus anciens que tout cela. Cette chère lettre est enfin dans mes mains, et m'a fait un plaisir infini, malgré la description que vous y faites avec les couleurs d'une vérité étonnante de la nigauderie d'un homme que je vous avais prôné. Mais vous aurez pris pour nigauderie ce qui était, à mon avis, méchanceté pure, et ferme résolution de vous faire perdre un procès. Or tant y a qu'on pourrait être un homme fort habile, une fort bonne tête, et cependant être un magistrat injuste. Mais vous voudriez que je n'aimasse que des gens vertueux. Je le voudrais aussi, si je ne craignais de rétrécir furieusement le cercle de mes amis. Mais laissons cela, passons à votre n° 19.

D'abord je suis fort bête aujourd'hui; vous vous en apercevrez assez à la pauvreté des idées de ma lettre. En outre je suis dévoré de cousins au point qu'il m'est presque impossible d'écrire. Si vous n'aviez pas souffert des coliques néphrétiques, j'oserais vous sou-

tenir en face, que la plus grande souffrance possible est celle des cousins. Puisque je suis bête, soyons financier; c'est la ressource des bêtes, que d'amasser de l'argent. Je vous remercie très-fort du compte que vous m'avez envoyé, et je vois avec une grande consolation que vous n'êtes pas éloignée d'être remboursée. Cela posé, je ne consens pas au projet de prendre des livres de Merlin en paiement; ils seraient tous sacrés (sacrés ils sont, car personne n'y touche); cela vous casserait la tête. Enfin, j'ai renoncé au commerce. Il m'ennuie même à *en juger*. Attendons les paiemens de Merlin; ne devait-il pas payer 200 fr. par mois, 100 pour chaque billet? Eclaircissez-moi cela.

La lettre de M. Villars à Caillot est divine; je voudrais que la phrase, *Si je ne suis bon pour une chose, je pourrais être bon pour autre chose*, se convertît en proverbe, d'après cette lettre. Que de profondeur de sens ne trouveront pas dans cette phrase, les Nicolaï, les Gatti, les Lorenzi et tous les Florentins du monde, lorsqu'ils réfléchiront que c'est un garçon de seize ans, qui a été huit ans au couvent,

changé en fille, qui l'a écrite? *O altitudo!* Mais je m'aperçois que l'esprit commence à me venir : c'est vous qui opérez ce miracle. Cependant je ne veux pas vous écrire rien qui vaille ce soir.

Ne me parlez plus des blés de France. Je ne sais malheureusement que trop que j'ai gagné mon procès, et que des provinces entières de la France l'ont perdu avec dépens. Je suis si bon avec mes parties adverses, que je ne m'occupe ici qu'à persuader de donner des secours en blé à la France, cette année, meilleurs, plus étendus et mieux dorés qu'elle ne nous en fournit en 64, année mémorable pour nous. C'est bien à présent qu'on sentira l'imbécillité de ceux qui comptaient opposer l'importation à l'exportation, et les balancer. La première chose que la maison d'Autriche ait faite, après les tendresses de l'heureux mariage, a été de défendre aux Flamands de donner du blé à ses chers amis et parens les Français; et personne ne trouve cela extraordinaire. Nous serons les premiers et peut-être les seuls amis de la France qui leur donnerons du blé cette année : encore cela n'est pas fait.

Je suis bien fâché que tout ce qui est sorti de vos seins vous ait causé et vous cause tant de souffrance. Il y a bien plus de pierres et de pierrailles qu'on ne pense dans ce monde ; nous tenons cela de famille ; car nous descendons, ne vous en déplaise, de ces pierres que Deucalion et Pyrrha se jetaient derrière les épaules. Et c'est peut-être depuis cette époque, que *se jeter la pierre* est un acte humain ; mais voilà encore de l'esprit, des saillies, des bons mots et du caustique pour l'assaisonner comme de coutume. Ah ! voilà des cousins effroyables qui bourdonnent autour de moi. Si je croyais à la métempsycose, je dirais qu'ils sont des économistes. Ah ! en voilà un que je viens d'écraser ; serait-ce l'abbé Badot ? Il faisait bien du bruit. Adieu, ma belle dame. Je viens de recevoir une fort belle lettre de Suard. J'y trouve surtout un mot qui m'enchante : il m'appelle l'irréparable abbé. Adieu donc mon irréparable amie. Je n'ai pas le temps de répondre à Suard ce soir. Adieu.

A LA MÊME. *Réponse au n° 20.*

Naples, le 8 septembre 1770.

VIVE Dieu et les longues lettres ! La reconnaissance voudrait que j'en fisse autant. Mais je vous dirai que, voulant répondre à Suard, ma verve m'a entraîné, et j'ai écrit la plus sérieuse et la plus longue lettre, en fait de blé, que j'aie encore écrite. Sans doute il vous la communiquera. A tout hasard, j'en ai gardé copie ; faites-en tous les usages qu'il vous plaira. Je voudrais bien qu'on la communiquât à M. de Sartine : voilà toute mon ambition et tous mes désirs.

Fatigué par la lettre à Suard, je serai très-court avec vous, et je ne répondrai que sèchement à vos articles. Puisque vous m'avez envoyé les satyres des économistes contre moi, envoyez-moi donc ce qui paraît contre eux ; cela m'amuse dans des momens de loisir.

Vous pouvez achever le paiement à M. Nicolaï ; mais il a un compte avec moi et Gatti qui est embrouillé, parce que, comme ils sont des hommes très-sûrs, je ne me sou-

viens point du tout des détails. Nicolaï avait reçu certain argent de M. Pellerin pour des médailles, et je ne sais pas trop s'il n'en a pas reçu aussi d'autre part ; il m'a acheté des livres ; et il a, je crois, donné de l'argent à Gatti. S'il voulait compter avec vous, je serais enchanté de n'avoir qu'un seul caissier, et de solder mes comptes.

Je dois vous dire qu'un sentiment d'humanité m'a engagé à faire donner 12 livres, par mois, à une femme, pour qu'elle puisse élever un enfant qu'un père dénaturé abandonna après l'avoir mal-adroitement engendré. Cette dame s'appelle madame de la Daubinière, rue S.-Honoré, vis-à-vis le petit hôtel de Noailles. Gatti était le payeur de cette rente. Faites-moi l'amitié de solder Gatti, et de vous charger de continuer ce secours à cette personne, qui viendra vous trouver, et que je vous recommande en même temps aussi vivement que je puis. Elle est, après vous, ce que j'ai laissé de plus cher à Paris. Elle ne mérite pas son malheureux sort, et elle mérite très-fort votre protection. Je vous prie de ne lui donner les 12 liv. que fois à fois parce qu'elle serait tentée de les dépen-

ser. Vous aurez pour long-temps, si Merlin ne disparaît pas, des fonds pour ce paiement; ensuite nous verrons.

C'est donc Montion, l'intendant d'Auvergne? embrassez-le bien fort de ma part. Vous avez raison de l'estimer beaucoup; j'en fais tout autant, et je ne m'en repens pas. Priez-le donc de présenter mes respects à madame de Fourqueux et à toute la famille. J'aime à me persuader qu'on m'aime encore dans ces maisons, malgré les cris des économistes contre mes dialogues. Qu'importe à l'amabilité une différence d'opinions politiques? N'ai-je pas rendu toute justice aux intentions de MM. de Trudaine-Montigny?

Mille grâces du conte des mille et une nuits. Je suis fâché que le bâton tombe toujours perpendiculairement sur la tête de quelqu'un. S'il allait horizontalement à la ronde, il balayerait bien du terrain, et l'on aurait moins de presse; mais il y faudrait des bras bien plus fermes.

L'aventure de Morellet me fâche, quoique je l'eusse prévue. Pour le consoler, contez-lui ce qui m'est arrivé avec Merlin. Je gagerais que le cher marquis a donné tête baissée dans

une fourmilière de jansénistes qui comptent faire de lui un autre chevalier Folard. Cette omelette me fait trembler. Vous verrez qu'on le crucifiera ensuite pour lui apprendre à croire aux avantages de la grâce efficace.

Je suis enchanté du voyage de d'Alembert. Ce n'est pas que je me flatte trop de le voir. Il n'y viendra pas, non plus que M. de Trudaine; mais je suis sûr que c'était l'unique parti qui restait à prendre à sa santé délabrée par la monotonie de son régime.

Je ne compte pas non plus sur le baron de Gleichen; Dieu sait s'il viendra; les cabinets d'Europe sont si embrouillés!

Je vous prie d'acheter un exemplaire de mes dialogues, et de l'envoyer de ma part, en présent, relié à M. l'abbé Grimod, chez M. de la Reynière.

A propos de paiement en livres offert par Merlin, s'il veut vous donner des exemplaires de mon livre, j'en prendrai volontiers jusqu'à cent, et je ne serai pas embarrassé à m'en défaire.

Aimez-moi toujours. Je suis honteux de n'avoir pas encore répondu à Diderot; mais comme le philosophe ne connaît pas la durée

du temps, il n'y aura ni tôt ni tard pour lui.

J'ai le cœur saisi d'effroi sur la levée de boucliers que le clergé a faite contre le *Système de la Nature*. Ces gens-là ont le nez fin. Assurément ils connaissent l'auteur, ou ils s'en doutent; ils l'indiqueront; on le sacrifiera. C'est un service qui coûte si peu à rendre à des gens qui viennent de payer seize millions! Dieu préserve l'athéisme de quelque fâcheuse persécution; mais j'en tremble. Adieu. Aimez-moi.

A M. SUARD.

Naples, le 8 septembre 1770.

Mon cher ami,

Ah! la belle lettre que vous m'avez écrite! je l'ai lue, relue, savourée, et j'ai cherché même à la lire à d'autres; mais jusqu'à cette heure, je n'ai réussi à trouver que trois paires d'oreilles, en tout, dignes de l'écouter. Je voudrais à présent vous répondre, et j'ai une si grande envie de causer avec vous, que je ferais, si je me laissais aller, une lettre interminable pour remplacer un abbé irréparable,

une société, et des dîners, et des amis irréparables; mais je crains de donner dans le sérieux, car je veux vous parler de mes dialogues, puisque vous m'en parlez. Vous devinerez aisément que ce n'est pas des louanges que vous me prodiguez que je veux vous entretenir. Je les accepte, je m'en empare, et, puisque vous me les donnez, j'en fais mon bien : je croirai même les avoir méritées, et je compte les léguer à mes enfans. C'est d'autre chose que je veux jaser.

Vous me dites d'abord qu'après la lecture de mon livre, vous n'en êtes guère plus avancé sur le fond de la question. Comment, diable! vous qui êtes de la secte de Diderot et de la mienne, ne lisez-vous pas le blanc des ouvrages? A la bonne heure que ceux qui ne lisent que le noir de l'écriture, n'aient rien vu de décisif dans mon livre; mais vous, lisez le blanc; vous, lisez ce que je n'ai pas écrit et qui y est pourtant; et voici ce que vous y trouverez. Dans tout gouvernement la législation des blés prend le ton de l'esprit du gouvernement. Sous un despote, la libre exportation est impossible; le tyran a trop peur des cris de ses esclaves affamés. Dans la

démocratie, la liberté d'exportation est naturelle et infaillible : les gouvernans et les gouvernés étant les mêmes personnes, la confiance est infinie. Dans un gouvernement mixte et tempéré, la liberté ne saurait être que modifiée et tempérée.

Corollaire. Si vous touchez trop à l'administration des blés en France, en réussissant, vous altérez la forme et la constitution du gouvernement : soit que ce changement soit la cause ou qu'il soit l'effet de la liberté entière d'exportation. Or le changement de la constitution est une bien belle chose lorsqu'elle est faite; mais une fort vilaine à faire. Elle tracasse rudement deux ou trois générations entières, et n'accommode que la postérité. La postérité est un être possible, et nous sommes des êtres réels. Faut-il que les réels se gênent tant pour les possibles, jusqu'à en être malheureux? Non. Gardez donc votre gouvernement et vos blés.

Vous convenez avec moi qu'il faut des réglemens en France; mais vous n'aimez pas les miens. Quels sont donc les miens? j'ai accordé un prix d'encouragement et une gratification à tous ceux qui porteront des blés

aux malheureux affamés des montagnes du Limousin et du Gévaudan. Où diable! avez-vous écrit cela, allez-vous vous écrier? cela n'est pas dans vos dialogues. Cela y est, vous répondrai-je gravement. C'est donc le blanc entre les lignes? Regardez-y bien. Etablissez pour axiôme que dans tout gouvernement, gratification et impôt sont synonymes. Tout ce qu'un souverain ne vous prend pas, il vous le donne. Belle maxime, allez-vous vous écrier! Il n'y en a pas d'autre : je le répète froidement : un souverain n'a de revenus que les impôts. S'il veut donner, il faut qu'il prenne: *Et e converso*, lorsqu'il ne prend pas, il donne. Qu'est-ce qu'un contrôleur général? Un grand joueur de gobelets. Il a dans sa main le bâton magique, qu'on appelle lettres-patentes, arrêts, déclarations; et il fait de grands tours de passe-passe, tantôt vrais, tantôt escamotés; il n'a jamais au fond ni plus ni moins de petites boulettes dans ses mains. Ainsi le souverain qui ne prend pas cinquante sous par setier, lorsque le blé va dans le Limousin, et qui les prend s'il sort pour le Portugal, accorde une véritable gratification aux commerçans intérieurs, pour les difficultés des

mauvais chemins, et eu égard à la misère des habitans des provinces intérieures.

Prenez garde que la France à présent, étant un royaume commerçant, navigateur, industrieux, toute sa richesse s'est portée sur les frontières, toutes ses grandes villes opulentes sont sur ses bords; l'intérieur est d'une maigreur effrayante; le blé court où est l'argent. Il y a donc en France une force centrifuge qu'il faut corriger, sans quoi tout le blé s'en ira aux frontières; il sortira ensuite du royaume par une autre raison physique que je m'en vais vous faire aussi retrouver dans mes dialogues, où je n'en ai rien dit: Mettez sur une pâte ronde un gros poids; assurément vous l'aplatissez, vous l'écrasez, et vous opérez une force centrifuge dans la matière molle, parce qu'elle veut s'esquiver de dessous le poids. Or, placez au beau milieu d'un état un roi, un conseil, un parlement, des intendans, etc.: voilà de lourdes masses et furieusement accablantes. A l'instant vous verrez rejaillir par les bords autant d'hommes et de denrées qu'il est possible, si vous ne corrigez pas ce mouvement.

MM. les économistes vous diront qu'ils

empêcheront bien, par leurs brochures éphémères, les parlemens, les intendans, etc., de peser sur la pâte. Pauvres imbécilles fanatiques! ils croient que de ce qu'ils ont découvert une vérité très-connue, et qu'ils l'ont griffonnée en mauvais français, elle va s'exécuter d'abord! Le monde est bien autrement arrangé; et les parlemens arrêteront toujours, et les conseils déclareront toujours, et les intendans réglementeront toujours, et toujours trop, et toujours dans l'intérieur. Ainsi, de ce qu'un pauvre diable pourra voir son blé embarqué, il en bénira Dieu; il lui chantera le *Sic te diva potens Cypri* d'Horace, et le *Si quœ vis miracula* de S. Antoine, et il ira se coucher. Si j'avais dit qu'en laissant la liberté à l'exportation, il fallait en outre donner un encouragement et une gratification aux commerçans intérieurs, vu la plus grande difficulté des chemins et du débit dans les provinces misérables de l'intérieur, tous les économistes m'auraient embrassé, baisé au front, et peut-être autre part. J'ai dit l'équivalent; ils ont voulu m'assommer. Cependant, au lieu de donner un conseil impraticable, j'en ai donné un raisonnable et

aisé. Concluons. Maudit l'homme, s'il ne vend bien, et argent comptant, son manuscrit aux libraires.

Voilà ce que j'ai fait pour le commerce intérieur; mais j'ai fait bien davantage. J'ai encouragé, assuré, rendu sacrée, invulnérable, l'exportation. Vous n'avez point fait cela, allez-vous encore me reprocher; vous avez fait le contraire; vous avez mis des restrictions, des modifications à la liberté entière, absolue, comme me disait mon cher abbé Morellet, que j'aime toujours, et que je voudrais bien éclairer sur ces matières. Eh bien! vous vous trompez tous tant que vous êtes, et vous ne connaissez pas les hommes. N'ai-je pas mis un impôt de cinquante sous sur la sortie des blés? Cet impôt doit s'employer dans les commencemens, tant que l'échauffement du bien public dure, à balayer la circulation intérieure; après quoi il ira, comme de coutume et de raison, couler dans le trésor royal. L'exportation formera donc une partie non méprisable des finances et des revenus de l'Etat. Elle sera donc chère, parce qu'elle est utile; sacrée, parce que le contrôleur-général la regardera comme une de ses

ressources ; et protégée par le gouvernement, parce qu'elle rapporte. Vous achetez, au vrai, votre liberté ; vous achetez la protection ; et c'est là la bonne façon : l'achat est sûr, le don est précaire.

J'entends d'ici les économistes, s'ils savaient mon propos, monter sur leurs grandes bottes, crier que je suis un Italien, un Napolitain, un ecclésiastique; et moi je leur répondrai tranquillement qu'ils sont des économistes. Ils m'appelleront Machiavel, Mazarin, financier, écorcheur des pauvres, sangsue des peuples. Je les appellerai, moi, à mon tour, pauvres imbécilles, sangsues des veines hémorrhoïdales, qui veulent corriger la nature et changer les hommes. Au fond, les Français sont tout aussi Italiens que les Italiens. Si l'exportation ne rapporte rien au roi, argent comptant à la main, qui est la seule chose que les grands ministres veulent et sachent compter, on oubliera bientôt qu'elle favorise l'agriculture ; que l'agriculture est la base ; que la richesse nationale, l'intérêt général, la propriété foncière, le produit net, la classe productive, le prix nécessaire, la physionomie rurale, la concurrence, la liberté, le

prix proportionnel, la reproduction, la première mise et la dernière platitude, etc., etc. C'est trop long à retenir par cœur; et en substance, tant que la traite des blés ne rapporte rien à M. le contrôleur général, messeigneurs les intendans en feront tout ce que bon leur semblera, et à coup sûr il leur semblera bon d'accorder des permissions particulières, d'établir des polices, et de gêner le commerce. Ils seront quelquefois légèrement grondés : ils iront faire une course à Versailles, dîneront chez M. le contrôleur-général, assiégeront les bureaux, causeront avec les commis, et retourneront glorieux et triomphans à leur intendance. Mais si la traite des blés est un droit royal, au diable si jamais ils pourront la gêner sans se faire une affaire très-sérieuse.

Conclusion. Faites de l'exportation un revenu, même modique, du souverain, si vous voulez qu'elle soit encouragée et protégée : voilà ce que vous dit un homme qui connaît les hommes; et voilà la véritable analyse de mes Dialogues, bien différente de celle des folliculaires. Or, parlez. Pouvais-je dire un seul mot de ce que je viens de vous avouer,

sans trahir mon secret et celui de l'état? Je sais bien que tout ceci est à cent lieues de la tête des économistes; mais l'est-il de la vôtre et de celle de notre grand Diderot? L'abbé Morellet n'a qu'à jouer à croix ou pile, s'il veut être des nôtres ou des économistes; c'est une affaire de goût. Cependant je lui déclare que, s'il est du côté des économistes, il n'entendra jamais un mot de ce que je dis, lorsque je ne parle pas. S'il est des nôtres, il entendra comment on met en jeu les passions, les vices des hommes, les fautes, les étourderies, et le décorum fardé et plâtré du bien public. Ce n'est pas l'enthousiasme des écrivains qui a fait quelque chose dans ce monde, c'est l'intérêt particulier.

Je craignais d'être sérieux, et voilà ma crainte vérifiée. Votre jugement, votre estime, votre suffrage m'intéressent trop, et je veux absolument que vous soyez de mon avis. Il n'est plus temps, ce soir, de revenir à la plaisanterie : ce sera une autre fois; ainsi je n'embrasse pas madame. Je ne dis mot ni à Gatti, Marmontel, Thomas, Raynal, Arnaud, ni à tout ce que j'ai de plus cher au monde : je vous embrasse, et voilà tout.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au n° 21.*

Naples, le 15 septembre 1770.

Que voulez-vous de moi, ma belle dame, en m'écrivant, et en réchauffant mon imagination et ma verve sur des matières qu'il est périlleux de consigner aux hasards du papier? Vous êtes femme, et vous écrivez de Paris : je suis homme, abbé, conseiller, et j'écris de Naples. Cependant ma verve s'était échauffée au point que, depuis hier que j'ai reçu votre lettre, j'avais commencé un dialogue important sur la question : Si les souliers sont l'ouvrage des hommes, ou s'ils existent en nature, indépendamment des hommes? S'il vaut mieux les abolir que les conserver; s'ils font plus de bien que de mal aux pieds? Ces questions, décisives pour les cordonniers, auraient été traitées à fond. Mais je crains la maladresse de quelque la Condamine qui s'aviserait d'écrire le mot de l'énigme derrière son papier. Ainsi n'en faisons rien. Voltaire a raison; l'homme a cinq organes bâtis exprès pour lui indiquer le plaisir et la douleur. Il n'en a pas un seul pour lui marquer le vrai et le faux

d'aucune chose : il n'est donc fait ni pour connaître le vrai, ni pour être trompé. Cela est indifférent. Il est fait pour jouir ou pour souffrir ; jouissons, et tâchons de ne pas souffrir : c'est notre lot.

Si M. de Sartine dit que j'ai raison, il a donc tort ; et il faut le réparer. Il y a mille moyens de punir un Roubeau. Si celui de l'envoyer à Bicêtre est trop honorable pour lui ; attendu que, pour les économistes et pour les *cousins*, la vie, le bruit et l'honneur sont synonymes ; et qu'il n'y a que les ténèbres épaisses de la France qu'on doive employer pour les tuer, punissons donc l'abbé Roubeau de la façon la plus cruelle pour lui. Faisons-lui savoir que j'ai reçu des remercîmens, des éloges, des applaudissemens, au moins pour les intentions pures et droites qui ont dicté mon ouvrage. Je sens que je mérite ce que je vous demande, et je le mérite encore davantage lorsqu'il s'agit de me faire une réparation. Je vous ai déjà écrit sur cela.

Je viens de recevoir une lettre du baron d'Holbach. Si vous pouviez lui faire savoir que je n'ai pas le temps de lui répondre ce soir, vous me feriez plaisir.

Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage ce soir. Mon ennui dans ce pays-ci augmente en raison double de l'éloignement du lieu et du temps, de vous et de mon cher Paris : j'en suis abattu. Au reste, je ne suis point malade ; mais c'est une grande maladie que la non-jouissance d'une vie qui est si courte en elle-même, et qui ne revient pas deux fois. Heureux les métempsycosistes ! Adieu : je vous fais mes complimens sur la Briche recouvrée. J'embrasse Grimm, et tous mes amis.

Je me repens, et j'écris deux mots au baron. Chargez-vous de lui faire parvenir ma lettre.

P. S. Faites-moi la grâce de payer cent treize livres, ou plus s'il vous le demande, à M. Nicolaï ; vous avez de quoi, puisque Merlin a payé.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au n°* 22.

Naples, le 22 septembre 1770.

Ma belle dame, je suis bête aujourd'hui, et je vous le dis d'avance. L'ennui me gagne comme l'eau gagnait M. de Mairan. Je vous

crierais : Sauvez-moi avec une chose *quelconque ;* et vous me répondriez que vous auriez plutôt fait avec une lettre de vous. Je suis content du remède. Cependant votre lettre du 2 septembre n'est pas trop gaie. Vous y parlez d'une attaque de gravelle, ce qui ne vaut rien. Vous me faites une question métaphysique, et vous m'envoyez un arrêt *artonomique.* Si vous ne savez pas le grec, je vous dirai que ce mot signifie *loi sur le pain.* (Si les économistes étaient tant soit peu Grecs, il y a beau temps qu'ils auraient employé ce mot assez heureux.) Et vous me menacez de l'extrait d'un livre ; tout cela ne vaut pas grand'chose pour la gaieté, et pour me guérir de la stupidité. Faut-il donc que, malgré mon engourdissement, je réponde à votre question métaphysique : *Pourquoi on prend mauvaise opinion d'un homme qui aura composé le caractère de Lovelace ?* Par paresse. On n'a pas assez étudié les effets de la paresse de l'esprit humain. Il faut donc que j'en fasse un traité quelque beau jour. Au fond il est constant que, lorsque je lis, par exemple, le roman de Lovelace, il faut absolument que je me fasse un fantôme de ce monsieur. Or,

de deux choses l'une ; si par bonheur je connais quelqu'un qui me paraisse ressembler à Lovelace, je le mets là dans mon imagination ; et alors l'auteur se sauve, et j'ai acquis un redoublement de haine contre ce monsieur. Si cet être ne se rencontre pas dans mon imagination, alors, par un effet de la paresse de mon esprit, je mets l'auteur à cette place, et il devient le plastron de ma haine. Je trouve cela si vrai, que Machiavel, de son temps, ne souffrit aucune haine de son livre, lorsque tout le monde connaissait le duc de *Valentinois*. Dès que l'idée de ce monstre fut effacée, Machiavel lui-même devint odieux. Si Tibère et Néron n'eussent été d'aussi grands empereurs qu'il est impossible de les oublier, Tacite serait aussi odieux que Machiavel ; et j'ai connu des personnes qui ne détestaient pas moins Tacite que Tibère. Enfin, je crois qu'après la mort de M. Malouin, Molière passera pour un médecin abominable : voilà mes idées là-dessus. Tout est un effet de la paresse de notre imagination, qui, pour ne se pas donner la peine de chercher des prototypes (autre mot grec), y place l'auteur.

Passons à l'arrêt artonomique : de la bouillie pour les chats. Dites cela de ma part à M. de Sartine ; et dites-lui qu'il est absurde, lorsque le pain manque aux hommes, de donner de la bouillie aux chats. Lorsqu'on a fait la sottise de donner une grande secousse aux blés, l'ébranlement en dure quatre ans. Ainsi vous ne serez guéris qu'en 1772, puisque le mouvement a commencé en 1768. Le fait est constant par expérience : le problème est pourtant très-difficile à résoudre par la théorie. Je le donne aux économistes à démontrer. Pour moi, je crois, après y avoir rêvé long-temps, entrevoir la solution qui dépend d'un théorème très-beau et très-singulier : c'est que, dans le corps politique, une circulation entière de tout l'argent ne se fait qu'au bout de quatre ans. (Tout comme dans notre corps physique, il faut, si je ne me trompe, deux cents coups du cœur pour achever la circulation de tout le sang.) Les preuves de ma théorie sont aussi belles, et dépendent d'un calcul très-hardi. Mais persuadez-vous une bonne fois que, de cette science politico-économique, MM. les professeurs n'en savent pas le premier mot. Autre théorème : jamais

les blés ne retomberont aux prix qu'ils avaient avant la disette. Le fait est sûr, et le problème est également difficile à résoudre par la théorie. Mais M. de Sartine ne voudra pas savoir des théorêmes, il me demandera des remèdes. Il n'y en a pas d'autre que celui de sacrifier cent mille écus, et vendre à perte, au nom, soit du roi, soit de madame la dauphine, qui serait censée faire cette charité au peuple parisien. Cette vente, dans laquelle il faut perdre au moins un écu par setier, ruinera les monopoleurs. Je détaillerais cela plus au long si l'on me consultait; mais pour vous, je crains de vous ennuyer.

Votre fille est charmante autant que sa mère. Dites-lui de chérir sa bague; elle est faite, par opération magique, pour produire les effets contraires à celle de l'Angélique de l'Arioste. Celle-là rendait invisibles les présens; la mienne rend visibles les absens : mais les absens ont toujours tort.

Je vous recommande mes affaires, mes comptes, mes générosités, mes vengeances et mon retour à Paris, s'il est dans l'ordre des possibles.

A propos de Linguet, il faut vous dire,

et je serais bien aise que Voltaire et Linguet le sussent, que Voltaire s'est trompé en grand-homme au sujet de l'auteur du livre des Dialogues. Juger qu'il était d'une plume nouvelle et inconnue, ou de Linguet, est un trait de génie et de tact en fait de critique, qui n'appartenait qu'à Voltaire.

Je suis toujours honteux de n'avoir pas répondu à Diderot, et de ne pouvoir pas, ce soir, répondre au baron; mais dès que mon triste tribunal entrera en vacances, j'aurai plus de loisir.

Aimez-moi; portez-vous bien; point de gravelle, surtout. Adieu. Donnez-moi quelques détails de ce que font mes amis.

N'oubliez pas de faire mes complimens à Saint-Lambert sur le solstice lumineux arrivé à ses *Saisons*. Fallait-il que dans le même journal, Fréron dît du bien de moi et du mal de Saint-Lambert? C'est qu'il ne craint pas que je sois jamais un quarante, et que Saint-Lambert allait l'être. Mille choses à mille personnes aimables. Adieu.

À LA MÊME. *Réponse à la Lettre du 9.*

Naples, le 25 septembre 1770.

NON, Madame, je n'ai pas pensé que vous étiez malade. Je n'ai pas pensé qu'il n'y eût rien à me mander, en me voyant privé du plaisir de vos lettres. J'ai pensé que j'étais malheureux : c'est ma pensée ordinaire, et *l'équation finale* de tous mes problêmes. Cette même pensée me fait craindre des anicroches chez des gens qui devraient récompenser et remercier l'auteur des Dialogues, et qui n'en ont point faites au mémoire de M. Necker, et aux journaux économiques. Il est vrai que ceux-ci étant écrits dans *le genre ennuyeux*, ne rencontrent jamais d'autres difficultés, que dans le débit. Ce qui me console est que M. de Sartine m'a écrit; chose qui m'a fait le plus grand plaisir. J'aime à être aimé de lui plus que du pape et de ma maîtresse, quoique l'un puisse me donner des abbayes et l'autre la...., pendant que M. de Sartine ne peut me rien donner ; mais je l'aime si fort, si fort, que je ne vous le saurais dire. Or, M. de Sartine ne m'annonce

point des anicroches ; il craint uniquement pour le succès d'un ouvrage dans une matière dont l'enthousiasme est beaucoup refroidi. Il est juste qu'un lieutenant de police connaisse bien son Paris ; mais moi, voyageur, je connais l'Europe ; et je sais que cette question intéresse encore beaucoup de nations. Il est sûr que le titre ne fera pas acheter l'ouvrage, mais si les prôneurs s'en mêlent un peu, je ne crains pas de voir me reprocher d'avoir ruiné un libraire.

Si vous voulez bannir la *substance étendue* de nos amours, je ne m'y oppose pas, étant à deux cents lieues de distance. Le bras même ne saurait s'étendre si loin sans se disloquer ; mais ne la bannissons point de nos lettres : qu'elles soient longues plus que le carême.

Votre lettre, cette semaine, est charmante. Elle contient les nouvelles que je souhaite avoir ; elle me dit tout ce que j'aime à entendre. En général épargnez-vous les nouvelles qu'on trouvera dans les gazettes ; ainsi point d'échalottes, ni de Chalotais. Je lirai cela dans le Courier d'Avignon (aujourd'hui de Monaco) qui est très-intéressant, à la vérité ;

mais qui n'aurait pas rapporté en entier le *pamphlet* de Voltaire, dont je vous remercie infiniment. Il a trouvé ici bien plus de lecteurs que vous ne sauriez imaginer, tant Voltaire en trouve même parmi les quêteurs des Capucins. Le marquis de Lomellino, bon lecteur et bon juge, trouve pourtant que Voltaire a grand tort de dire que l'ennui *n'est point nécessaire au salut*. Il croit, lui, au contraire, qu'il n'y a que cela qui vaille, et il ajoute aux dix béatitudes une onzième, en disant : *Beati stuccati quoniam ipsorum est regnum cœlorum*. Bienheureux les ennuyés, car ils auront le royaume du ciel. (Il est vrai qu'il y a une variante qui dit *regnum cœcorum*, le royaume des aveugles ; mais Maldonnat croit que c'est une *adultération* faite par les anciens philosophes.)

Je suis fâché que notre charmant marquis de Roquemaure n'ait du temps de reste que pour le perdre, et qu'il n'ait des yeux de reste que pour les garder. Quel correspondant ! Il aurait éveillé ma verve. Au surplus j'espère que de temps à autre il m'écrira quelques lettres qui n'auront pas le sens commun, et qui seront pourtant remplies de bonne philo-

sophie. Elle sera un baume pour me soulager des maux de l'absence. J'embrasse le cher prophète au moment même qu'il entre par la porte Saint-Denis ; telle est ma volonté. Grands dieux ! pouvez-vous permettre que je ne sois pas à Paris ? Oh ! oui-dà ! Ils ont permis bien d'autres cruautés ! Ils entendent bien mal leurs affaires : la cruauté enfin produit l'indépendance. Adieu, ma belle dame, ma chère dame, mon incomparable dame. Ecrivez toujours par la voie de mon ambassadeur, tant que je ne vous manderai pas autrement. Je compte bientôt partir d'ici, et m'éloigner davantage de vous, et de tous mes amis : notez le mot *tous*. Mais je n'ai que quarante ans, et je ne crains pas de voyager. Mourrai-je donc assez tôt pour ne pas vous revoir ? Non. Le cœur me dit le contraire. Adieu.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au n° 23.*

Naples, le 29 septembre 1770.

VOILÀ un n° 23 qui ne vaut pas le diable. Vous avez un grand mal de tête, Merlin a laissé saisir ses meubles, et vous n'avez pas la

force de causer avec moi. Attendons donc le n° 24. En l'attendant, je vous prie d'acheter, s'il s'en trouve encore, un exemplaire des Dialogues à mes frais, et de l'envoyer chez M. de la Reynière, pour être donné de ma part à M. l'abbé Grimod. C'est un vieil ami à moi, antiquaire, dont je suis chargé d'enrichir la bibliothèque.

J'ai reçu de Paris un ouvrage intitulé : *Essai analytique sur la Richesse et sur l'Impôt* (1). Il combat les économistes. Ce livre m'a fait ressouvenir de la dispute de Panurge avec un inconnu, par signes et par gestes, rapportée par Rabelais, et que j'ai toujours regardée comme la meilleure plaisanterie de cet étrange génie. En vérité il est aussi obscur, aussi creux que les économistes. Il combat sans s'entendre des gens qui ne s'entendent pas non plus. Cela m'a amusé. Je suis à rêver à présent, entre moi et moi, sur la théorie de l'impôt.

Je fais ce livre ; il est beau. J'établis que la raison pour laquelle nous avons des rois, des papes, des impôts, c'est parce que nous ne sommes pas huîtres. Si nous l'étions,

(1) Par M. Graslin.

n'ayant ni bras ni jambes, nous ne pourrions travailler que pour nous-mêmes. On pourrait bien nous manger, mais on ne pourrait pas nous engager à travailler pour d'autres. Ainsi tout peuple qui se coupera bras et jambes, deviendra un peuple d'huîtres, et sera exempt d'impôt. Ainsi la paresse qui nous convertit en huîtres est le vrai remède contre l'impôt. Ainsi l'impôt qui réveille nos bras et nos jambes, est le vrai remède contre la paresse. Ainsi l'activité d'un peuple est en proportion de ses impôts. Ainsi, comme le bonheur humain ne consiste ni dans l'excès d'oisiveté ni dans l'excès d'activité, le bonheur ne peut être ni dans la nullité, ni dans l'excès des impôts. Ainsi l'impôt qui nous embarrassera les bras et les jambes, nous incommodera plus que celui qui nous les laissera libres, et rapportera plus que celui qui pèsera sur le travail du cultivateur ou du manufacturier. Vous attendiez-vous à cette foule d'*ainsi* ? Êtes-vous étonnée de cet incroyable développement ? Dernier *ainsi*. Ainsi les économistes radotent. Adieu. Aimez-moi.

A MADAME D'ÉPINAY. *Rép. aux nos 24 et 25.*

Naples, le 13 octobre 1770.

La semaine passée je ne reçus pas votre lettre à temps pour y répondre. D'ailleurs il y a déjà trois ou quatre semaines que vos lettres ne m'électrisent point. Personne ne m'écrit plus de Paris. Vous-même, vous ne répondez pas aux trois quarts de mes questions ; je vous prie de parcourir mes lettres et vous verrez que j'ai raison. Tout cela me donne une humeur de chien. Ajoutez-y Merlin et les consuls, et vous verrez dans quel accablement de tristesse je dois être, voyant que Paris m'abandonne et m'oublie, et qu'il veut me forcer à l'oublier. Jusqu'à cette heure je n'ai vécu qu'à Paris et pour Paris ; mais sans une multitude de lettres de tous mes amis, je ne puis pas me représenter cette société irréparable, et m'en dédommager.

Vous voudriez que j'achevasse la *Bagarre*. Je la crois achevée : toute plaisanterie doit être courte. Vous ne l'avez pas pu goûter, puisque vous n'aviez pas le livre de l'*Intérêt général* (1) dont il est la parodie. Achetez-le,

(1) L'Intérêt général de l'État, ou la Liberté du

de grâce ; assurément l'édition n'en sera pas épuisée. Voyez, confrontez, et puis vous rirez. Mais, à dire vrai, je ne sais pas s'il faut faire durer davantage la plaisanterie. Rien ne me serait si aisé ; mais je crains que cela ne devienne monotone. En outre, j'ai toujours le cœur navré des insultes qu'on a faites à mes Dialogues, et j'aimerais mieux une réparation honnête tirée de M. de Sartine ou de M. l'abbé Terray, qu'une vengeance éclatante tirée d'un troupeau d'économistes qu'on peut noyer dans un crachat, et qui cependant formeront une secte puissante, et peut-être une religion, parce qu'ils sont tristes et absurdes, et tant soit peu inclinés à cette sédition, qui doit, dit-on, rétablir l'égalité des conditions.

Vous voulez une cornaline belle (rien n'est si aisé), antique (rien n'est si difficile). Vous savez que j'en ai promis une depuis cinq ans à Diderot, et que je ne l'ai pas encore rencontrée sur mon chemin. J'en chercherai ce-

Commerce des Blés, etc. ; avec la Réfutation d'un nouveau système publié en forme de *Dialogues sur le Commerce des Blés*. Amsterdam et Paris. Desaint, 1770, in-12.

pendant, et la semaine prochaine, je vous dirai ce que j'aurai découvert.

Vous ne m'aviez rien dit du marquis métamorphosé en Amazone à la comédie de la Chevrette, où les *Prétentions* du chevalier de Châtelux ont été jouées. Dieu préserve mon cher ami Châtelux de quelque autre coup d'épée; mais ce titre de sa pièce me fait trembler. Il se fera des affaires par la quantité de mauvais bons mots qu'on voudra tirer, selon l'esprit de la société luthérienne. Qu'il est aisé dans ce monde raboteux de se casser le cou!

Dites-moi quelque chose de Grimm et de Diderot. Que font-ils? Demandez à Grimm des nouvelles de mon cher prince de Saxe-Gotha. Le baron de Gleichen est à Florence; mais il paraît (comme disait l'abbé Raynal à madame Geoffrin) qu'il y a de terribles révolutions en Dannemarck.

On dit que vous allez faire la guerre. Vos gazettes n'en disent rien; mais vos effets royaux l'annoncent assez. Si la France fait la guerre, je parie qu'elle sera victorieuse, puisqu'elle paiera tout argent comptant; car pour le crédit, il n'en est plus question.

Ecrivez-moi de longues lettres, s'il est vrai

que vous m'aimez. Je vous assure que je n'ai pas d'autre plaisir à Naples, que de ne pas y être en esprit. Si nous vivons, nous nous reverrons sans faute ; et je parierais que ce sera avant six ans.

Adieu, ma belle dame. Et Schomberg, pourquoi ne m'écrit-il plus? Madame d'Houdetot se souvient-elle de moi ? M. de Saint-Lambert sait-il que je l'aime toujours? Madame Geoffrin, que fait-elle? Elle a un ami roi pestiféré, et un petit abbé édenté et ennuyé, l'un en Pologne, l'autre à Naples; et tout cela ne lui fait rien, je gagerais. Adieu.

A LA MÊME.

Naples, le 27 octobre 1770.

Ma belle dame, le courrier de France n'est pas arrivé cette semaine. Je suis par conséquent sans verve et sans vertu. J'espère que vous aurez reçu par la poste la fin des Bagarres, et je m'attends à la nouvelle du rire immodéré de Grimm. Je vous écris aujourd'hui, 1° pour ne pas laisser écouler une semaine sans me retracer le souvenir de ce qui fait mon unique plaisir; 2° pour vous dire que

j'ai expédié à M. de la Reynière une petite boîte dans laquelle il y a deux bagues, c'est-à-dire une pierre gravée et un camée. Le camée est assurément antique; il a été trouvé dernièrement à Rome : il a le défaut de l'antiquité, c'est-à-dire d'être usé dans les visages des figures. Jamais on ne trouve d'antiques que de la sorte. Si vous en voyez de bien propres et de bien achevés, dites à coup sûr qu'ils sont retouchés. Le dernier prix que vous le paierez, vous, c'est sept louis; les autres le paieront dix. La pierre gravée paraît antique; il y a même le nom du graveur ancien, appelé *Cajus*, ΓΑΙΟΥ. Cependant elle est retouchée; c'est un Galba. Elle est belle; elle vous coûtera quatre louis. Voilà tout ce que j'ai pu faire pour exécuter votre commission. M. de la Reynière doit envoyer chez vous voir ces pierres. S'il est tenté d'en acheter quelques-unes, et qu'elles ne vous conviennent point, laissez-les acheter; de même si vous trouvez quelqu'un qui en ait envie vendez-les. Enfin, si, ni vous ni personne n'en voulez, vous aurez la bonté de me les faire renvoyer par le même M. de la Reynière, qui me les fera parvenir sans frais et avec sûreté. Je crois,

par ce moyen, vous avoir mis à votre aise. Vous pouvez acheter ou ne pas acheter, et juger de l'achat par vos yeux. Je ne me flatte pas de vous envoyer rien de mieux que ce camée : il est plus cher que votre intention; mais qu'y faire ? Merlin paie-t-il ? Si vous avez de l'argent à moi, je vous préviens que peut-être M. Nicolaï en aura besoin pour des frais qu'il doit faire dans l'achat du papier pour le tirage des planches de ma carte géographique. S'il vous en demande, vous pourrez lui en donner, et il vous remboursera sur l'argent qu'il retirera de la vente. Comme c'est un homme sûr, je ne crains pas de m'embrouiller dans ce compte avec lui.

J'ai relu, ces jours passés, mes Dialogues : j'y trouve bien des fautes d'impression. Si on les réimprime, avertissez-moi, pour que je puisse les corriger. Tout le monde m'en demande ici des exemplaires. Adieu.

A LA MÊME. *Réponse au n° 27.*

Naples, le 3 novembre 1770.

Mais pourquoi, ma belle dame, vos lettres sont-elles si tristes, si maussades depuis quel-

que temps? Il ne suffit pas de l'avouer; il faut se repentir et changer d'usage. Il n'y a que les prêtres qui aient imaginé qu'il suffisait d'avouer ses fautes, sans qu'il importât beaucoup de se corriger, et qui aient par conséquent changé le nom d'un sacrement qui s'appelait jadis *la Pénitence*, et qu'on appelle, à cette heure, *la Confession*; mais ceci est bon pour ceux qui ne chercheraient qu'à dominer sur des coupables, en sachant toutes leurs intrigues, lesquels auraient cessé de les craindre s'ils s'étaient convertis. Vous, madame, vous devez vous convertir, et m'écrire les plus belles lettres du monde; mais vous avez, dit-on, un rhumatisme; mais Grimm, mais le prieur nazaréen, mais tous mes amis, mais votre fille? enfin faites la métanie (Si ce mot grec vous embrouille, Grimm vous l'expliquera) (1). Parlons d'affaires. Je ne lis pas trop bien, dans votre lettre, à quel prix vous avez pris cent exemplaires de mon ouvrage; je vous prie de me le marquer; en même temps je vous prie de faire un ballot de vingt-cinq exemplaires, que vous ferez expédier à Gênes, à M. Pietro Paolo Célésia, à qui vous aurez la bonté de

(1) Venez tous à résipiscence. G.

marquer le prix de l'achat et toute la dépense de l'emballage et de l'expédition sur laquelle je vous prie d'économiser le plus possible, surtout en évitant de vous servir de M. Delorme, homme qu'on pourrait, à juste titre, appeler un *gentilhomme de grand chemin*, selon la phrase anglaise; vous m'enverrez en même temps un pareil ballot de vingt-cinq exemplaires avec un corps complet des ouvrages de Voltaire, et marquez-moi de même la dépense; pour le reste, tâchez de le vendre, et faisons de l'argent : car je suis à la veille d'une banqueroute effroyable. J'ai vu le compte de Nicolaï, qui va bien; je ne sais rien de celui de Gatti, et je crains qu'il ne se soit fait tort à lui-même, à son ordinaire. J'attends vos réponses sur le camée expédié à M. de la Reynière. Je suis pressé et je laisse mille choses que j'aurais à vous dire. Les lettres de France, de cette semaine, ne sont point arrivées. Portez-vous bien, aimez-moi, et travaillez à mon retour à Paris.

A LA MÊME. *Réponse au n° 28.*

Naples, le 10 novembre 1770.

Si vous saviez quelle rage et quelle impatience vous me causez parfois, vous remercieriez Dieu de ce que je n'ai pas les bras longs de trois cents lieues; car, pour le coup, je vous battrais. Il est vrai que d'autres fois je vous embrasserais, si mes bras allaient jusqu'à Paris. Quoi ! vous rafollez de ma Bagarre, et vous avez la monstrueuse cruauté de ne pas vous procurer l'ouvrage original de M. de la Rivière; vous voulez la lire à mes amis; et vous n'avez pas sur la cheminée le texte pour en faire la confrontation. Y a-t-il rien de plus horrible et de plus inoui? Non; il faut que je vous batte absolument. Tenez, prenez le papier ci-joint, et voyez comment il faut s'y prendre pour faire goûter la plaisanterie : mettez au net tout l'ouvrage comme je vous l'indique, et alors assemblez le comité, et lisez-le en entier avec la tournure que je viens de lui donner, et voyez l'effet qu'il produira. Je vous assure que lorsqu'on lit d'une haleine le texte économique, et qu'ensuite on voit la

parodie fidèle, et calquée avec la plus exacte précision, il est impossible de ne pas étouffer de rire, et il paraît impossible que la chose soit comme elle est.

Je vous ai envoyé une antique, et j'attends votre réponse. Nicolaï me dit que vous n'avez pas encore soldé son compte ; vous n'avez donc pas reçu d'argent de Merlin? Si vous voulez que je vende ici quelques livres de lui, envoyez-moi une petite note des ouvrages que vous compteriez prendre, et des prix; je suis si pressé d'argent, que c'est une chose incroyable.

Quant à ma gloire, je me repose entièrement sur vous et sur le hasard, père de la fortune, et souvent beau-père de la vertu. Adieu; aimez-moi. Je suis au désespoir; j'ai perdu à la loterie : je n'ai envie de rien; et puis le poëme en prose que je viens d'enfanter m'a épuisé la verve. Embrassez tous mes amis. Schomberg a-t-il recouvré ma lettre? Adieu.

À LA MÊME. *Réponse au n° 26.*

Naples, le 13 novembre 1770.

PLAISANTERIE à part : Il n'y a rien de si vrai que vos lettres sont maussades depuis quelque temps. Pourquoi cela ? êtes-vous malade? êtes-vous sans argent comme moi? expliquez-vous. Vous pend-il quelque chose sur la tête comme le sabre de ce tyran de Syracuse ?

Mille grâces de l'ode de Voltaire ; elle est charmante. C'est le premier poëme en prose que j'aie vu. Eh bien ! ne vous l'avais-je pas dit? sans les chercher, je devais trouver des défenseurs contre les imbécilles d'économistes. Linguet a débuté (car je ne compte pas Fréron), et le comte de Lauraguais suit après. La cherté que vous souffrez m'en donnera bien d'autres, n'en doutez pas.

Je suis fâché du peu d'espoir que vous me donnez sur mes désirs. Tout doit donc aller de travers pour moi. Patience : Merlin, que fait-il ? À propos, si vous m'envoyez l'indication des prix de quelques bons livres qu'il a, j'en prendrai peut-être ; et cela abrégera la rentrée de ce qu'il me doit. Gatti ne me doit

rien : c'est bien moi qui lui dois deux ou trois douzaines de francs. Bon soir; le temps me manque.

A la même. *Réponse au n° 27.*

Naples, le 20 novembre 1770.

Je ne sais pas ce que c'est, ma belle dame; depuis trois ou quatre ordinaires, vos lettres m'attristent et me fâchent, sans que j'y trouve rien qui m'égaie. D'abord vous m'annoncez que vous n'avez pas reçu ma lettre; et M. Nicolaï m'assure dans la sienne qu'il l'a fait parvenir, ainsi que toutes les autres, avec la dernière exactitude à votre hôtel. Vous me dites que Schomberg n'a pas reçu mon ancienne lettre : je l'ai envoyée dans les mains de M. l'ambassadeur. Il n'a qu'à mettre aux arrêts son fils puisqu'il en a le pouvoir. Je regretterais bien cette lettre à Schomberg, si elle était égarée. Vous ne me promettez que des injures au lieu de réparations, complimens, louanges, présens, etc., dûs au sauveur de la France. Mon affaire avec Merlin va comme le baudrier à Jean Gousset, d'épis en épis. Sur quoi voulez-vous donc que je m'égaie? ce-

pendant je ne songe qu'à égayer ce monstre de Grimm, et à le faire rire à chaudes larmes. Vous trouverez à la poste un autre paquet qui achève la Bagarre. Je n'ai conservé aucune copie du premier morceau que je vous envoyai, et je ne sais plus ce qu'il y avait : ainsi je ne sais pas si les deux morceaux se lient ensemble ; je crois que oui. Cependant consultez l'original : car, sans avoir le texte de M. de la Rivière en main, vous ne pouvez ni rire bien, ni rien entendre. Au surplus je n'ai encore fait rien de si fou dans ma vie. J'ai ri moi-même en me lisant, ce qui ne m'était pas encore arrivé. Dieu sait si d'Alembert viendra à Naples, et quand. Vous me croyez, à ce que je pense, à Pontoise ou à Passy. Gleichen est à Rome.

Si ma lettre que vous n'avez pas reçue à temps était perdue, je vous avertis qu'il y avait une prière de ma part d'un secours généreux qu'il faut donner à une personne dont Nicolaï ou elle-même vous instruira.

Je voudrais vous écrire mille choses ; mais vous me donnez du chagrin, et vous éteignez ma verve. Suard, pourquoi ne m'écrit-il pas ? Il a reçu mille jolies lettres de moi. Tâchez

aux économistes, aux jansénistes; ils ont besoin de s'aimer : et la boîte à Perrette est le pivot de toutes les sectes. Les philosophes ne sont point faits pour s'entr'aimer. Les aigles ne volent point en compagnie; il faut laisser cela aux perdrix, aux étourneaux. Voltaire n'a point aimé, et il n'est aimé de personne; il est craint, et il a sa griffe, c'est assez. Planer au-dessus des autres et avoir des griffes, voilà le lot des grands génies.

Quelle est l'histoire de Thomas? de grâce dites-la-moi. Ne faisons point une secte des philosophes; mais empêchons que ce nom ne se prodigue.

Adieu. Je vous recommande encore madame de la Daubinière. Votre n° 31 arrive; je n'ose pas le décacheter, crainte d'y répondre.

A LA MÊME. *Réponse au n° 32.*

Naples, le 8 décembre 1770.

Ma belle dame, vous m'avez écrit la plus jolie lettre et la plus longue lettre du monde. Elle m'aurait égayé, si j'étais susceptible de l'être; mais je suis plongé dans la plus noire

affliction. Cette personne que je vous avais recommandée si vivement, cette personne que j'aimais parce qu'elle m'aimait, peut-être à l'heure que j'écris n'est plus; il n'y a que vous qui soyez en état de savoir si j'en suis affligé. Le reste du monde me donne plus d'esprit que de cœur, et Dieu voulut qu'ils eussent raison.

Enfin je ne suis en état de vous rien dire. Si la mort a épargné cette personne, et qu'elle en soit quitte pour une longue et pénible maladie, je vous la recommande autant que je puis; et faites à ma place ce que j'aurais fait étant à Paris. Nicolaï vous en parlera : il lui a payé 60 liv. pour cinq mois qui lui étaient dus; vous aurez la bonté de le rembourser. Adieu, ma belle dame; la mort est une vilaine chose. Je trouve à présent une terrible différence entre l'absence et la mort. Ces philosophes anciens qui disent que la mort n'est rien, radotent, croyez-moi. Vivez donc, et vivez le plus que vous pourrez. Adieu.

A LA MÊME. *Réponse au n° 32.*

Naples, le 13 décembre 1770.

Ma belle dame, vous avez bien jugé de mon cœur en croyant que je serais dans le chagrin. Cependant, comme les lettres du 18 novembre n'ont pas été si accablantes que je le craignais, je m'empresse de vous répondre, crainte qu'il ne m'arrive demain quelque triste nouvelle qui me mette hors d'état de rien faire, et d'écrire à personne! pour les autres, j'ai une migraine affreuse toute prête pour m'excuser.

Vous aimez donc le Galba antico-moderne? Soit, je le paierai, quoique je ne me souvienne plus combien je dois le payer, et nous compterons ensemble.

Je suis enchanté de ce que vous mande Voltaire : j'ai passé un jour et une nuit à lire et relire *Dieu et les hommes* pour me distraire de toute autre idée. Je trouve que les dévots ont bien raison de dire que Voltaire craint la mort : rien n'est si vrai. Il craint de mourir avant que d'avoir tout dit, il se presse de tout dire et de tirer jusqu'à son

dernier coup de provision; mais il ne tire pas sa poudre aux moineaux; c'est bien aux moines qu'il adresse ses coups. Enfin à force de dire et de redire, de parler à demi-bouche, et de s'expliquer clairement, Voltaire s'est rapproché de bien du monde; et pour être tout-à-fait d'accord, il n'a qu'à leur dire que ce qui reste à dire n'est pas absolument fait pour être dit.

Pour moi je ne suis qu'un pauvre économiste manqué, qui n'ai que du pain pour tout potage, et des abbayes pour tout revenu. Ainsi ne me mêlez pas avec la grande boulangerie, lorsque je n'appartiens qu'à la petite. En attendant j'ai vu avec un grand étonnement, sur la Gazette de France du 9 novembre, qu'on a publié à Paris un ouvrage de moi, écrit en italien, en 1754, et traduit en français (1); et je gage que je n'y suis pas même nommé, et que vous n'en savez rien, vous la première. Voici le fait. En 1726, avant que je ne vinsse au monde,

(1) Voyez l'*Art de conserver les Grains*, par Barthelemi Intieri, ouvrage traduit de l'italien (par les soins de M. Bellepierre de Neuve-Église). *Paris*, Saugrain jeune, 1770, in-8°, avec fig. (*Note des Éditeurs.*)

Barthelemi Intieri, Toscan, homme de lettres, géomètre et mécanicien du premier ordre, inventa une étuve à blés. En 1754, il était vieux de quatre-vingt-deux ans, et presque aveugle. Je souhaitais que le monde connût cette machine utile. J'écrivis donc un petit livre intitulé : *Della perfetta conservazione del Grano ;* et comme je n'ai jamais voulu mettre mon nom sur aucun de mes ouvrages, je voulus qu'il portât le nom de l'inventeur de la machine ; mais tout le monde sait qu'il est à moi, et je crois que Grimm, Diderot et le baron, et peut-être d'autres l'ont à Paris ; ils savent cette histoire aussi bien que l'abbé Morellet. Je suis charmé à présent qu'il soit traduit en français, d'autant plus qu'il servira à découvrir un plagiat affreux et malhonnête que fit M. Duhamel, qui s'attribua l'invention de cette machine, pendant qu'il ne fit que faire regraver les dessins qu'en avait faits mon frère, et qu'il lui avait envoyés. Le nom de mon frère est encore au bas des planches de l'édition italienne. Il y laissa même des fautes dans le dessin, et certaines variations qui avaient été ajoutées dans les dessins par M. Intieri, et qui se trouvèrent

ensuite impraticables; M. Duhamel voulut les faire passer pour des additions et des corrections qu'il y avait faites. Or, ma belle dame, j'ai tout l'intérêt possible que toute la France sache, au moyen des folliculaires, que cet ouvrage m'appartient, chose qui ne m'a jamais été contestée; et cela prouvera qu'au vrai je suis l'aîné de tous les économistes, puisqu'en 1749 j'écrivis mon livre de la monnaie, et en 1754, celui des grains. La secte économique n'était pas encore née dans ce temps-là (1).

Comme ces bêtes m'ont cru un intrus et un nouveau venu dans leur bercail, je suis bien aise qu'ils sachent que c'est bien à moi à les en chasser, et à rester où je suis depuis vingt ans. Je crois que l'imprimeur ne perdra rien si l'on sait que le livre qui porte le nom d'Intieri

(1) Tous les détails que donne ici l'abbé Galiani sur l'ouvrage de Barthelemy Intieri, sur M. Duhamel, sur les écrits qu'il a lui-même publiés antérieurement à ses Dialogues, tous ces détails, dis-je, se trouvent dans une lettre de Diderot. Voyez les œuvres de ce dernier, édition de Naigeon, tome 9, pages 434 et suiv. Diderot a un peu embelli et adouci les notes que l'abbé Galiani lui a fournies. (*Note des Editeurs.*)

est autant à moi que celui qui porte le nom du chevalier Zanobi. Si, à cette occasion, quelque gazetier veut dire quelque chose de ma vie littéraire, sachez que je suis né en 1728, le 2 décembre; qu'en 1748 je devins célèbre par une plaisanterie poétique et une oraison funèbre sur la mort de notre feu bourreau Dominique Jannacone d'illustre mémoire; qu'en 1749 je publiai mon livre sur la monnaie, en 1754 les blés en question; en 1755 je fis une dissertation sur l'histoire naturelle du Vésuve, qui fut envoyée ensemble, avec une collection de pierres du Vésuve, au pape Benoît XIV, et qui n'a jamais été imprimée; mais elle est connue à Paris. M. de Jussieu l'a vue; et chez le baron, les garçons de la boulangerie la connaissent. En 1756, je fus nommé académicien de l'académie d'Herculanum, et je travaillai beaucoup au premier volume des planches. Je fis même une grande dissertation sur la peinture des anciens, que l'abbe Arnaud a vue. En 1758, j'imprimai l'oraison funèbre du pape Benoît XIV (c'est ce qui me plaît le mieux de mes ouvrages). Ensuite je devins politique, et en France je n'ai fait que des enfans et des livres qui n'ont

pas vu le jour. Vous connaissez mon Horace et le public connaît mes Dialogues. Il y aurait une liste terrible d'ouvrages manuscrits et achevés, qui ne sont pas encore publiés ; mais je songe sérieusement à me presser autant que Voltaire, car je crains la mort comme lui. Enfin, je vous recommande mon honneur et ma célébrité.

Dans l'enthousiasme où l'on est à présent sur mon *Pour et Contre* en France, je ne suis pas fâché qu'on sache bien qui je suis, et que ce n'est pas au singe seul, avec sa morsure, que je dois la célébrité. On verra que je suis un vieux écrivain et un vieux économiste, puisque j'ai commencé à imprimer à l'âge de dix-neuf ans, et qu'il y a vingt-deux ans que je babille par la presse, et pour sortir de la presse. Mes manuscrits italiens achevés sont la traduction de l'ouvrage de Locke, sur les monnaies, avec des notes; une traduction en vers du premier livre de l'Anti-Lucrèce; quelques poésies ; une dissertation sur les géans et les hommes d'une stature extraordinaire ; une dissertation sur les Rois carthaginois ; plusieurs dissertations sur des matières d'érudition, et deux ou trois oraisons ; une dis-

sertation sur les peintures d'Herculanum ; une sur le Vésuve ; mon Horace français, etc.

Mille grâces de l'extrait du journal des Provinces ; n'est-il pas de d'Alembert ? Il me paraît de lui. Mille choses à Grimm et à Diderot. Adieu.

A M. SUARD.

Naples, le 15 décembre 1770.

Bonjour, mon cher et charmant ami. Vous m'avez écrit une lettre charmante sous le 14 octobre, et je vous en remercie du fond du cœur. Vous m'accablez d'un déluge de questions et d'interrogations, et je vous en remercie aussi ; car je vois que vous les faites exprès par l'envie que vous avez de m'entendre jaser ; et cette envie me fait autant d'honneur que de plaisir. Il faut donc que je vous envoie une longue et belle lettre pour vous payer de retour ; mais le puis-je ? J'ai le cœur serré et l'âme navrée de chagrins. Ils me viennent de Paris. Gatti et madame d'Épinay en savent la cause, et je n'en rougis point. J'en ai aussi à Naples, malgré mes honneurs, mes dignités et le rôle assez joli

que je joue sur ce petit théâtre héroïco-comique. J'ai perdu mes dents, mon cher ami. Qu'est-ce que cela vous fait, me direz-vous ? Vous mangerez de la bouillie, et celle que nous apprêtons ici pour les chats, en voulant nous préserver de la disette, pourra vous servir aussi. Vous avez beau me consoler. Si je n'eusse perdu que le plaisir de manger, je ne le regretterais pas ; mais c'est bien pis. Je ne parle plus ; voilà ce qui est effroyable. Je balbutie en voulant parler, surtout l'italien. Il se fait un sifflement entre mes dents très-désagréable dont je m'aperçois moi-même, et à l'instant je me tais, crainte d'ennuyer les autres ; et imaginez ce que c'est que l'abbé Galiani muet. Non, il n'y a rien de plus cruel et de plus lamentable. Assurez-vous que je n'exagère point. Gleichen, qui est ici, pourra vous l'attester. Je suis resté quelquefois deux jours entiers sans dire un seul mot, crainte de balbutier, et cela me fait balbutier davantage. Mais vous, coquin, vous allez, à cette nouvelle, vous écrier d'abord : Tant-mieux ; puisque le petit abbé ne parle plus, il écrira. Nous allons en jouir plus que les Napolitains. Coquin, savez-vous que c'est un

grand péché contre l'amour du prochain, celui que vous allez commettre par cette injuste réjouissance; mais vous vous souciez bien de la morale et des péchés! Je vois que vous voulez bien plus que je réponde à vos questions; vous en souvenez-vous, ou faut-il que je vous les répète ici? Pour m'épargner un travail, je suppose que vous vous en souvenez; ainsi je ne recopierai pas vos articles. Je répondrai.

1°. Si l'exportation est aussi utile au despotisme qu'à la république, etc. Non. Point de despotes où le blé est bien cher; car là le paysan est riche, et sans paysans pauvres point de despotisme. Mais la crainte des disettes, etc., me direz-vous? Eh bien! la crainte des disettes fera passer de mauvais momens aux despotes; mais la richesse des paysans les détruit. Il vaut mieux exister tellement quellement que de ne point exister. Mais le despotisme, me direz-vous, est une vilaine chose, abominable. *Concedo* ou *nego*, tout comme il vous plaira. Je réponds: Ceci ne fait rien à la chose; on ne dispute pas des goûts, et il est toujours fort sage de rester comme on est. Ame lâche et servile, allez-

vous me crier ; vous êtes digne de rester à Naples et d'y vivre. Eh bien ! j'y vivrai. Mais si vous comptez vous révolter et changer la face et le système du gouvernement rien qu'avec des brochures, et encore des brochures ennuyantes écrites en mauvais français, vous êtes bien loin de votre compte. Vous n'obtiendrez rien et n'en serez pas moins persécutés, si on s'aperçoit de vos intentions.

2°. Quelle limitation faut-il adopter dans les gouvernemens limités ? Ne pourrait-on faire des changemens en France sur la police des blés sans tout bouleverser ? etc. *Réponse.* Oui, les miens. Est-ce que j'ai proposé d'anéantir l'exportation ? Non, en vérité. Je me suis déclaré hautement pour, et je n'y ai mis que de très-légères modifications, qui ne doivent servir qu'à la subordonner à la circulation intérieure. Convenons d'abord qu'il faut quelque limitation à l'exportation. L'édit même de 1764 en imagina une qui n'a servi de rien. Si vous m'accordez cela, ce qui est ma question avec les économistes fieffés, j'ai gagné tout le reste ; car je défie quiconque d'imaginer un système de limitation meilleur que le mien. 3°. Ne peut-on

pas, sans guerre civile, tenter de grands changemens, etc.? Oui, tous, excepté le prix des choses, cela veut dire, excepté la surcharge d'impôt qui causa la Fronde, etc.; le changement des monnaies ou la banqueroute des papiers qui mit la France aux abois du temps de M. Law; l'altération des prix du blé qui donnera constamment des famines. Vous dites, dans votre lettre, une chose, mon ami, que je ne puis pas absolument vous passer. Vous dites que la suppression des états-généraux était une chose de toute autre importance que la liberté de vendre l'avoine et l'orge, et que cependant elle se fit sans bruit. Oh! pour cela, non. Savez-vous bien que c'est le prix de l'avoine et de l'orge qui fait exister ou qui détruit les états-généraux? Voilà une chose, par exemple, que les économistes ne savent pas; mais ils en ignorent tant! Remarquez que le prix des choses vénales de première nécessité était, relativement à la masse de l'argent qui existait en Europe, il y a trois ou quatre siècles, le quadruple plus fort qu'il n'est de notre temps, relativement à notre masse d'argent. Rien n'est si vrai, c'est un fait démontré dans un bon

livre (1) du président, qui passa pour un sot parce que sa femme avait tout l'esprit que M. de Trudaine le père lui donnait. C'est de même démontré en Italie, dans un bon ouvrage qui vient de paraître à Florence; et voilà pourquoi tout était alors en Italie ou république ou anarchie féodale. Les souverains ne pouvaient pas entretenir de grandes armées à cause du haut prix des denrées, et les paysans riches ne se laissaient pas fouler; et il y avait des états-généraux, car les anciens nobles n'étaient que les bons gros fermiers de la France. 4°. Faut-il perpétuer la barbarie des législations les plus barbares, etc.? Non; il faut les changer pas à pas. J'ai proposé le plus grand allongement du pas que la France pouvait faire en sortant de son système vicieux par rapport aux blés. Les économistes en ont proposé un plus long que la nature des jambes; ils ont glissé et se sont

(1) Notre auteur veut sans doute parler ici du volume anonyme intitulé : *Recherches sur la valeur des monnaies et sur le prix des grains avant et après le concile de Francfort*, (par Nicolas-François Dupré de Saint-Maur, maître des comptes, mort en 1774, âgé de 80 ans.) *Paris*, 1762, in-12. (*Note des Editeurs.*)

cassé le nez. 5°. Vous me demandez ce qui serait arrivé en France, si l'édit de 1764 n'avait pas eu lieu. *Réponse*. On aurait laissé sortir le blé par permissions particulières : il en serait sorti tout autant et même plus; cela aurait rapporté quelque chose aux intendans et à la bureaucratie ; et la France serait au même état où elle est à présent, parce que les deux systèmes sont également vicieux : et voilà pourquoi *In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte* est ma devise. Si, en 1764, on avait adopté mon système que j'avais indiqué à M. de Choiseul et à M. de Montigny, il ne serait pas sorti peut-être du royaume un seul setier de blé, mais la circulation intérieure se serait parfaitement établie, et la France ne verserait pas à présent de son sein des sommes d'argent effrayantes qui la laisseront dans l'épuisement pendant bien des années. Mauvaise richesse qui nous vient des denrées vendues aux étrangers. Il faut bien vendre ses manufactures et se bien nourrir de son pain. Ai-je répondu à toutes vos questions? Laissez-moi à présent vous prouver le profit que je tire des instructions que vous me donnez dans votre gazette; car je soutiens, moi,

que la gazette est la source de tout le savoir humain. Voyez-vous que l'Angleterre s'obstine à refuser la sortie, et que l'Egypte, oui, l'Egypte elle-même, manque de blé? Voyez donc si j'avais raison de prêcher l'incertitude des récoltes dans tous pays? Voyez si j'avais raison de dire qu'il ne fallait pas compter sur la reconnaissance des nations à qui vous avez vendu des blés; que l'importation libre n'est pas un remède proportionné aux dommages de l'exportation excessive? L'exportation dépend du roi de France seul; l'importation a besoin du concours des autres souverains. Ah çà! mon ami, je suis si las, si ennuyé de vous parler toujours de blé, que je vous prie, en grâce, de ne m'en plus parler. Parlons d'autre chose. Il paraît que les Russes ont été écharpillés dans l'Archipel par les Turcs et par les vents. Vous aurez cet hiver une maladie épidémique, soit en Hollande, soit en Flandres, ou même chez vous, que vous n'appellerez point une peste, parce qu'elle sera une peste mitigée, ayant fait le tour du nord; la plupart en guériront. Souvenez-vous de ma prédiction. Que fait d'Alembert? Je crains qu'il ne soit rentré

trop tôt, et je maudis son fauteuil... Que fait mademoiselle de l'Espinasse? crie-t-elle toujours au carreau! à sa chienne? et son perroquet, dit-il toujours des ordures? Elle verra bien que je me souviens de tout son monde. M. d'Aine est donc intendant à Brest? Faites-en mes complimens à la baronne. Donnez-moi des nouvelles d'Helvétius, mâle et femelle. Réjouissez-vous avec l'abbé Morellet de sa pension, s'il est vrai qu'il l'ait obtenue. Faites parvenir mes respects à madame Geoffrin, qui m'aime toujours, je le sais bien; mais qui n'ose pas m'aimer, crainte d'aimer quelqu'un qui se soit mal conduit, et avec peu de prévoyance. De grâce, faites-là assurer de ma part que ce n'est pas moi qui me suis mal conduit; mais c'est bien Dieu lui-même, et Dieu le Père, qui plus est, qui s'est très-mal conduit, et sans aucune prévoyance, en faisant arriver des choses que lui seul pouvait détourner, qui devaient infailliblement m'arracher de Paris. Dieu aurait dû les prévoir, et il paraît qu'il n'a pas prévu que cela fâcherait infiniment mes amis, et moi tout le premier. S'il l'a prévu, c'est une marque qu'il s'en est moqué, mais tout est pour le

mieux, disait Pangloss. Il ne faut charger que Grimm de cette commission. Adieu, mon cher ami ; à madame Necker, à votre chère moitié, à madame de Fourqueux, à madame de Trudaine, à la baronne, enfin : dites-leur tout ce qu'elles vous permettront de leur dire de ma part. Je souscris à tout, et je m'en rapporte à vous. Bonsoir.

A MADAME D'EPINAY. *Réponse au nº* 34.

Le 22 décembre 1770.

Vous me proposez, ma belle dame, la grande question, si c'est moi ou vous qui êtes maussade. Nous le sommes tous les deux ; nous voilà d'accord : mais nous ne voudrions l'être ni l'un ni l'autre, et voilà le sujet de nos querelles.

Je suis au désespoir de l'*égarement* de ma vieille lettre au comte de Schomberg. Elle sera chez le suisse de l'ambassadeur d'Espagne, qui est atteint et soupçonné d'être le receleur de mes lettres. Je ne vous croyais pas embarrassée de cinquante exemplaires de mon livre. M. Molini vous en prendra peut-être pour envoyer en Italie. Quoi qu'il en soit

je les prendrai moi-même s'ils vous sont à charge, et je ne suis pas fâché d'en avoir une petite pacotille.

Je n'ai pu m'empêcher d'écrire une espèce de mémoire que je voue envoie, et dont vous et notre ami Suard ferez l'usage que vous jugerez convenable; s'il ne sert qu'à vous amuser, je ne demande rien davantage; mais je n'ai pas pu me dispenser de l'écrire. Mon cœur saigne encore de l'injustice dont on a voulu m'accabler.

J'ai arrangé un échantillon de Paris, ici; le général Koch, un résident de Venise, le secrétaire d'ambassade de France, et moi, nous dînons ensemble; nous nous rassemblons et nous jouons le Paris, comme Nicolet joue le Molière à la foire. J'ai fait les délices de ce dîner avec l'épître de Voltaire, et son ode en prose que vous avez bien voulu m'envoyer. Je vous en remercie du fond de mon cœur, et je vous prie, au nom de la cotterie, et au mien, de m'envoyer ce qui paraîtra de saillant et d'amusant à Paris.

J'ai oublié de vous dire que j'ai écrit une longue lettre à *blé* à Suard, la semaine passée; je crois qu'elle entrera dans votre re-

cueil : cependant il vous faudrait avoir la sienne à laquelle je réponds. S'il n'en a pas gardé de copie, je vous l'enverrai.

Il faut aussi que je vous écrive quelques mots *blé*. Lorsque les économistes disent que c'est un bien que le blé soit à un très-haut prix, ils ne disent ni une absurdité ni une bêtise ; mais ils tiennent un langage très-séditieux. Savez-vous bien que si on laissait agir la nature, un sac de blé vaudrait infiniment plus qu'un cordon bleu. Tout le système actuel de tous les états du monde est fondé sur une ancienne violence qu'on a faite et soutenue contre les possesseurs des seuls vrais biens. On s'est mis à cheval sur les paysans : rois, papes, parlemens, sorbonne, faculté, chapître de l'ordre du S.-Esprit, et jusqu'au chapître de S.-Michel, tout a grimpé sur eux, et a avili le prix du blé. Les Anglais ont voulu toucher au prix du blé, et vous voyez qu'à l'instant Wilkes et les franc-tenanciers de Midlesex narguent le roi, les lords et les communes ; et vous rencontrez à Londres un charretier de blé qui se bat à coups de poings avec un vicomte de la Grande-Bretagne. Il a fallu aux Anglais arrêter vite l'exportation

pour arrêter le progrès des richesses des fermiers qui allaient culbuter toute la machine politique de l'état. Si les économistes entendent malice à leurs propos, je les admire de cacher si bien leur jeu, de paraître aussi bêtes qu'ils paraissent, en ayant de si longues et si profondes vues dans la tête. Mais croyez-vous que Baudeau, Roubeau et consorts soient chefs de parti comme Cromwel, etc. ? Si cela est, c'est bien imperceptible, et jamais personne n'a mieux caché son jeu.

Nicolaï mé mande que vous lui avez soldé son compte. La dépense qu'il devait faire pour le tirage des estampes de la carte géographique se monte à près de 500 liv. ; mais comme je crois que les ouvriers lui accorderont quelque répit, j'imagine qu'avec 300 liv. comptant, il pourra tout achever. Si vous ne les avez pas, répondez au moins pour lui, et dépêchons cette affaire, qui est une queue des choses épineuses et difficiles que j'ai laissées à Paris, et dont il me pèse infiniment de me délivrer, pour me livrer tout entier à une correspondance gaie de folies philosophiques. J'ai un livre dans la tête qui échauffe bien mon imagination : je voudrais le faire ; mais

je n'en ai pas les bras. Il aura pour titre : *Instructions morales et politiques d'une chatte à ses petits; traduites du chat, en français, par M. d'Egrattigny, interprète de la langue chatte, à la bibliothèque du Roi.* Comme je n'ai d'autre société que celle de ma chatte, je rêve toujours à cet ouvrage qui sera bien original. La chatte apprend d'abord à ses petits la crainte des Dieux-hommes; ensuite elle leur explique la théologie et les deux principes, le Dieu-homme-bon, et le démon chien mauvais; puis elle leur dicte la morale, la guerre aux rats et aux moineaux, etc.; enfin elle leur parle de la vie future et de la Ratopolis céleste, qui est une ville dont les murailles sont de parmesan, les planchers de mou, les colonnes d'anguilles, etc., et qui est remplie de rats destinés à leur amusement ; elle leur inculque le respect pour les chats châtrés, qui sont des chats prédestinés, appelés à cet état par le Dieu-homme, pour être heureux dans ce monde et dans l'autre; témoin comme ils sont gras ; et c'est pour cela qu'ils sont dispensés de prendre des souris; enfin elle leur recommande la plus parfaite résignation en casque

le Dieu-homme les appelle à cet état de perfection, etc., etc. Y a-t-il rien au monde de plus fou que cet ouvrage !

A MADAME D'ÉPINAY. *Rép. aux nos* 35 *et* 36.

Naples, le 5 janvier 1771.

J'ai été la semaine passée faire ma cour au Roi et au ministre, à la forêt de Pressano, qui est notre Compiègne ; et cela m'a empêché d'écrire à personne samedi passé ; vous me le pardonnerez puisqu'au fond je n'aurais pas eu grand'chose à vous dire. Vous m'aviez confié dans votre n° 35 une gaucherie charmante de mon incomparable marquis, et une autre assez jolie de mon cher Grimm. Si je vous faisais l'histoire des gaucheries des hommes, et surtout des femmes d'ici, je ne finirais pas de sitôt. Mais au fait, c'est une belle chose que d'être gauche, et Burigny a été toujours l'objet de ma plus grande ambition. Je vois pourtant que ce mal est contagieux ; car y a-t-il rien de plus incroyable que votre n° 36 ? vous m'envoyez une feuille que vous ne m'envoyez pas, qui ne peut pas aller par la poste, et qu'on envoyait pourtant dans le

paquet de la cour, comme si ce paquet n'allait pas par la poste, et n'était pas encore plus fouillé et visité que les autres; et tout cela finit par l'ensevelir dans une caisse que je ne recevrai qu'au mois de juin, si Dieu me donne vie; mais ce n'est pas tout : y a-t-il rien de plus gauche à vous que de me demander une réponse sonica sur mes affaires? et depuis quand avez-vous besoin de mon autorisation pour disposer de mes affaires et de moi-même tout comme bon vous semblera? Cependant si vous voulez un conseil quelconque sur mes intérêts, dont vous ferez tel usage qu'il vous plaira, je vous dirai que je voudrais ne rien gagner au-delà de 100 louis, et ne rien perdre non plus; ainsi je suis très-disposé à faire remise des intérêts échus, parce qu'ils grossiraient cette somme; mais je ne voudrais pas rabattre les frais de sentence, parce qu'ils diminueraient ladite somme. En outre, comme il a payé en partie en livres, je suis prêt à consentir que si ses ouvrages se vendent plus cher qu'il ne les a évalués, ce profit aille à son bénéfice en entier. Mais si l'on y perd? Alors tout ce que je voudrais faire serait de partager la perte entre moi et lui.

Enfin je consens à ne le pas vexer : je n'aurais pas même vexé sa femme, si j'eusse été à Paris. J'aime le bon gré à la folie.

Que mon manuscrit ait été très-chèrement vendu ; cela peut être. Cependant Diderot admirait ma modestie, et l'évaluait mille écus ; cependant le libraire a bien vendu l'ouvrage ; cependant il me demandait la préférence pour mon Horace, et pour tous mes livres possibles ; tous autres cependant cessant, faites ce que vous voudrez. Envoyez-moi seulement un bilan de tout, et n'oubliez pas de m'indiquer les prix des ouvrages. Qu'est-ce que coûte un dictionnaire de l'Académie de la dernière édition ? Il serait bien étonnant pour moi que, pendant qu'on a permis à M. de la Rivière d'imprimer avec toutes les solennités possibles les injures les plus grossières contre moi, il ne me fût pas permis de lui riposter par les plaisanteries les plus délicates. Au reste je ne tiens nullement à ma plaisanterie ; je n'ai voulu que vous amuser vous et Grimm le cruel ; et je suis payé de ma peine, puisque vous avez ri. Si la plaisanterie est imprimée, choisissez bien votre moment pour la publier, car il n'y a que l'à-propos à Paris ; et surtout

n'allez pas la faire paraître au moment de quelque bagarre et de quelque crise des parlemens et des finances; on n'y ferait aucune attention. Il arrive tant de choses chez vous qui diminuent mes regrets de ne pas me trouver à Paris dans ce moment-ci! Je crois que mon départ vous a porté guignon. Ainsi je compte qu'on me rappellera, comme on descend la châsse de sainte Geneviève, pour que le calme et la bonne gaieté reviennent. J'ai vu une lettre de madame Geoffrin au baron Gleichen : j'y ai vu qu'elle m'aime encore; je n'en ai pas douté un instant. Je suis pourtant bien aise de me confirmer dans ma croyance. Je me sens un incroyable désir de lui écrire aussi-bien qu'à mademoiselle Clairon; mais je veux laisser écouler la foule des lettres du nouvel an : car dans ce moment-ci les lettres s'égarent aisément, et je suis toujours furieux de la perte des miennes. Adieu, mille choses à tous. J'ai écrit ce soir à M. Baudouin : Magallon, ou Nicolaï pourront vous procurer la lecture de ma lettre, et assurer M. Baudouin que je n'ai rien de caché pour vous, et que même mon intention est

que vous me voyiez, autant qu'il est possible de voir et d'entendre un absent.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au n° 37.*

Naples, le 12 janvier 1771.

Ma belle dame, toutes vos lettres, qui me donnent du chagrin, me paraîtront toujours maussades; et vous m'en donnerez toutes les fois que vous en aurez. Je voudrais ou vous consoler ou vous conseiller. L'un et l'autre est difficile. Cependant, tant à l'égard des affaires publiques que de vos chagrins domestiques, vous voyez que l'excès est l'avant-coureur du remède et du changement. Consolez-vous donc du moins de ce que cet excès si désirable est arrivé plutôt qu'on ne croyait. Voyons donc le changement.

Je vous remercie des détails sur Thomas. En vérité Dieu, dans ce siècle, fait des miracles en faveur des athées; et ils devraient au moins, à la vue de ceux-ci, se convertir. Auraient-ils pu espérer que la France entière, et les parlemens surtout, seraient occupés de manière à n'avoir pas le temps de croquer un académicien, grillé en guise de côtelette,

lorsqu'ils déjeunent à leur buvette. Il faut être diablement surchargé d'affaires pour n'avoir pas même le temps de rôtir un athée ; et cependant cela est arrivé. A présent ils en sont quittes pour la peur, quoique dans le préambule de l'édit du lit de justice, il leur soit promis qu'on gardera pour le dessert le *Système de la Nature*, lorsqu'on se sera débarrassé du système politique français et de la prétendue unité des classes ; enfin ils vivent encore ; et ce n'est pas un petit profit pour eux.

Vous m'avez envoyé un compte charmant, et qui me fait voir plus riche que je ne croyais. L'argent que vous avez reçu doit être passé dans les mains du duc de Villa-Hermosa, par l'entremise de M. de Magallon ; mais je vous dirai cela plus précisément la semaine prochaine. En attendant je vous dis que j'ai été surpris de ne trouver, dans le bilan que vous m'avez envoyé, rien de donné à madame de la Daubinière. Cependant elle a reçu quelque argent de moi, et je vous renouvelle mes prières de l'assister, même avec quelque peu d'argent. Aimez-moi, et embrassez tous mes amis : le baron et la baronne en sont. Adieu.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse à la lettre qui n'a point de numéro, et au n° 38 qui mériterait de n'en avoir pas non plus.*

Naples, le 19 janvier 1771.

MA belle dame, je vous plains, je m'attriste, et je voudrais vous consoler et vous conseiller, en même temps que je suis persuadé que vous n'en avez pas besoin.

Mille grâces du sirop de calebasse envoyé. Si la malade est encore vivante, vous pourriez peut-être lui rendre un grand service en parlant à madame de Sartine, pour la faire recevoir et soigner aux Hospitalières. Nicolaï vous en parlera.

J'ai bouché mon trou avec les héritiers de mon ambassadeur, auxquels je devais quatre mille neuf cent livres. J'en ai payé trois mille neuf cent à peu près. Il ne me reste que neuf cent quatre-vingt-trois livres à payer dans les mains de M. le duc de la Villa-Hermosa. Je vous prie donc de faire passer dans ses mains, par l'entremise de mon ami Magallon, tout l'argent *Merlinesque* que vous avez et que vous aurez jusqu'à concurrence de la somme

de neuf cent quatre-vingt-trois livres, dont il aura la bonté de donner avis au marquis de Castromonte, en Espagne.

Je laisse reposer votre tête sur les bouleversemens de Paris; la mienne est toute reposée. Je vois que j'avais calculé juste quant à la chose, et mal relativement au temps. Je suis enchanté de n'être pas à Paris en 1771, mais je serais ravi d'y être en 1772. Adieu; aimez-moi. J'aimerais les baisers de Voltaire, mais j'aimerais encore mieux ceux de mademoiselle Grandi. Adieu.

A MADAME D'ÉPINAY, *Réponse au n° 39.*

Naples, le 2 février 1771.

QUOI! vos gens d'esprit n'ont pas plus d'esprit que cela? Il faut qu'on arrive de Naples pour mettre le holà sur le choix d'une parodie qui est mot à mot. Voilà ce que c'est que d'avoir de l'esprit et de subtiliser. Une bête n'en aurait point été embarrassée, mais eux, *faciunt pol nimis intelligendo nihil ut intelligant.* Mais mon embarras est bien plus grand, car je n'ai conservé de brouillon que du second envoi, et aucune trace du premier, et je ne m'ensouviens point du tout. Cepen-

dant je vous envoie le petit bout de l'avant-propos qui est parodié, et le chapitre premier. Ce chapitre second doit être imprimé en entier; le troisième jusqu'à la page 35 inclusivement, et avec la note au bas. Ensuite je n'en sais rien; mais je vous envoie bien arrangés les morceaux de la seconde expédition qui vous feront voir comment il faut s'y prendre pour arranger le texte. Vous voyez bien que j'ai évité la longueur; ainsi je n'ai pas parodié exactement tout le texte; car, outre qu'il est absurde (ce qui ne ferait pas grand'chose), il est très-long et monotone (ce qui est insupportable). Au surplus, la seule chose que je vous recommande, si jamais cela s'imprime, c'est que vous ne vous avisiez pas d'imprimer à mi-marge et vis-à-vis l'un de l'autre le texte et la parodie. Bien des traducteurs ont fait cette faute, et tous s'en sont repentis. Il n'y a rien qui tue davantage une traduction ou une parodie que cette méthode. Il faut au lecteur qu'on se souvienne toujours de loin et avec une sorte d'obscurité du texte pour avoir du plaisir. Je suis sûr que mon ami Grimm (qui sent ce qu'il lit) va applaudir à tout rompre à cette réflexion que je viens de vous faire; qu'il

la trouvera juste et vraie, et neuve en même temps. Ainsi donc copiez ou imprimez tout de son long le texte ; et ensuite en entier la dissertation sur les bagarres, laquelle lue sans interruption et d'une seule haleine, est capable de faire crever de rire un bœuf. *Dixi.* Parlons d'autre chose. Est-il possible que vous vous amusiez à me faire une dissertation sur le mérite et les études des femmes, dans un moment aussi critique pour la France, lorsqu'on est ravi de voir une longue lettre, croyant y trouver des anecdotes charmantes! N'avez-vous pas pris garde que le n° 39 est le seul qu'un ministre d'état n'a pas pu lire, attendu qu'il n'y avait pas de ministre d'état lorsqu'il a été écrit. Mais enfin vous ne m'avez rien mandé, et je suis dans la plus profonde ignorance de tout ce grand fracas d'événemens qui arrivent chez vous. Cependant voulez-vous ma prédiction ? je prédis qu'on se déterminera à faire une cruelle persécution aux esprits-forts. Et pourquoi, direz-vous ? Parce qu'il faut que quelqu'un ait tort, et il n'y a personne qui convienne mieux à tous les partis qu'un savant isolé qui brille beaucoup, et qui ne fait ni bien ni mal à personne. C'est

donc lui qui doit avoir tort, et tous les torts; et être la cause de tout : il faut donc le persécuter. Cour, parlemens, états, clergé, jésuites, jansénistes, tous y trouvent leur compte : *Ergo, abolendo rumori, Nero, subdidit reos quos populus Encyclopedistas appellabat*. Voilà ce que le cœur me dit, et mon cœur voit souvent noir, et rarement faux.

Vous voulez savoir de moi ce qu'une femme doit étudier. Sa langue, bien, en sorte qu'elle puisse parler et écrire correctement; la poésie, si elle y a du penchant : en tout, elle doit cultiver toujours son imagination; car le vrai mérite des femmes et de leur société consiste en ce qu'elles sont toujours plus originales que les hommes; elles sont moins factices, moins gâtées, moins éloignées de la nature, et par cela plus aimables. En fait de morale, elles doivent étudier beaucoup les hommes et jamais les femmes; elles doivent connaître et étudier tous les ridicules des hommes et jamais ceux des femmes.

Quoi que vous en disiez, je suis fort content de l'article *blé* de Voltaire, en ce qui me concerne. On voit bien clairement qu'il n'a pas voulu se brouiller avec les économistes,

mais que cependant il n'en fait point de cas; touchant la matière, il fait bien comprendre qu'il n'est plus en âge de l'étudier, et que sa passion et son génie le mènent toujours ailleurs. Rousseau avait dit que Jésus *était mort en Dieu;* et Voltaire s'est moqué de cette phrase; mais je dis à présent que l'auteur de l'article *blé, radote en Voltaire.* On se moquera de moi, si l'on croit n'avoir jamais vu comment un Voltaire radotait. Cependant je crois assez m'expliquer. Adieu; aimez-moi. N'oubliez pas cette pauvre malade si elle existe encore. Je suis devenu tout-à-fait muet, parce que la perte des dents me fait siffler et balbutier beaucoup. Ainsi, je n'y suis plus; car qu'est-ce que c'est que le petit abbé muet! Adieu.

Vous ne me mandez pas si vous avez lu ma dernière lettre à Suard; si vous avez reçu mon second mémoire à M. de Sartine; enfin je trouve un silence dans vos lettres qui me met en doute que les miennes soient parvenues. J'avais écrit à madame Necker, et envoyé ma lettre à madame Suard; je n'en ait point de nouvelles. Adieu. Je reçois dans l'instant votre n° 40, et les lettres du 14

de Paris. Je suis au comble de l'abattement et du chagrin ; vous en savez la cause. Je croyais que les malheureux ne mouraient jamais ; mais ils meurent comme les autres. Quelle consolation donc lorsqu'on est né malheureux ?

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au nº 41.*

Naples, le 9 février 1771.

Mon cœur ne me dit point de songer à Paris. Je me trouve tous les jours plus sensible que je ne croyais. La perte que j'ai faite à Paris est augmentée par une que j'ai faite à Gênes ; et je ne remplace rien, car il paraît que la race des hommes et des femmes aimables est éteinte pour moi.

Mille grâces du dialogue de Panurge et Pantagruel. Panurge est aussi mauvais moraliste qu'économiste. Point du tout, un homme pestiféré n'a pas le droit de venir s'asseoir au milieu du dîner du baron. La nature donne à l'homme *la force*, *la liberté*, la possession que les latins appellent *occupatio*. La société, c'est-à-dire *les lois*, donnent *le droit*. *Droit* est un équilibre des *utilités*. *Utilitas*

justi prope mater et æqui. Ainsi le droit est un résultat des forces ; et les lois sont une preuve de la vieillesse du monde, parce qu'il en a fallu passer par une suite de siècles de *forces :* et l'essai de toutes ces forces, en dernière analyse, a donné les lois et fait naître le droit. Ainsi un pestiféré peut avoir la volonté ou même la force de s'asseoir en compagnie ; mais il n'en a pas le droit, car la société ne le lui donne point ; au contraire, elle le lui refuse. Mais Panurge confond tout, comme bon économiste qu'il est devenu. Adieu. Voilà une lettre écrite au galop, parce que je dois sortir.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au n° 42.*

Naples, le 16 février 1771.

Ma belle dame, vos lettres depuis le commencement de l'année sont incroyables. La politique vous a rendue muette, et vous faites, comme les muets, beaucoup de sons, sans articulation de parole. Eh bien ! que le parlement fasse sa paix ou qu'il soit écrasé, que M. de Choiseul revienne ou qu'il reste à Chanteloup, faut-il pour cela que je ne sa-

che pas ce que font les Helvétius? Que fait madame Geoffrin, madame Necker, mademoiselle Clairon, mademoiselle l'Espinasse, Grimm, Suard, l'abbé Raynal, Marmontel et toute l'honorable compagnie? Vous m'envoyez des vers de madame de Boufflers qui disent qu'elle a cessé d'être femme. Je ne sais rien de la coutume de Paris; mais je sais que chez nous, et par le droit romain, on accorde aux veuves la restitution, *in integrum;* et les connaisseurs disent que cela est très-vrai passé un certain âge. Enfin je ne veux pas des vers des autres, je veux de la prose de vous. Diderot m'a proposé la question s'il était possible, dans un certain cas, qu'on monopolisât les blés d'une province entière, lorsque tout emploi d'argent étant décrié, il y a de l'argent énormément dans les mains des particuliers. Je dis qu'il faut pour cela un cas unique : car remarquez bien, pour qu'un souverain soit décrié en plein, il faut supposer un gouvernement qui ne respecte ni lois, ni promesses, ni tout ce qu'il y a de plus sacré; ce gouvernement donc, absolu et despotique, ne respectera pas davantage les magasins de blés; ainsi un particulier courra autant de risque à

monopoliser des blés, qu'à placer son argent en billets royaux, et il s'en abstiendra. Mais s'il arrivait qu'un gouvernement fît banqueroute d'argent, sans corruption dans les maximes de la vertu; que la banqueroute ne fût pas l'effet d'une méchanceté d'esprit, mais d'une bonté de cœur qui a fait manger gaillardement trop d'argent; alors il arriverait qu'on verrait à la fois dans une même nation, l'énergie de la vertu jointe au délâbrement des mœurs. On y verrait une police admirable sur les voleurs de mouchoirs, pendant qu'on n'attaquerait pas même en justice une compagnie des Indes ou une compagnie de fermiers qui cesseraient de payer deux cent millions; et l'on verrait respecter le citronier d'un propriétaire à qui l'on déchirerait sur le visage pour cent mille francs de contrats. Ce cas est si rare, qu'il est ma foi unique. Nous le voyons, la postérité ne le croira pas. Ainsi Diderot a raison; mais je n'ai pas tort de ne pas m'occuper des cas uniques. Bon soir; adieu.

A madame D'ÉPINAY. *Réponse au n° 43.*

Naples, le 23 février 1771.

Sont-elles vraiment de Voltaire, ces deux pièces de vers que vous m'envoyez? J'y aurais reconnu Dorat, Boufflers, Voisenon, le chevalier à talons rouges de chez le baron, ou autre Voltaire *strass*, mais jamais lui-même; et prenez garde, peut-être je ne me trompe pas. On a mis sur le compte de Voltaire les louanges d'un exilé, que personne n'osait faire. Le temps nous éclairera, disent les gazetiers.

Grimm n'est pas mon ami chaud, comme il s'en vante; car il m'enverrait quelque fournée de son cru, s'il était aussi chaud qu'un four. A Madagascar on trouve des hommes qui ont plus de morale que de mémoire. Pour se ressouvenir des raisons qu'ils ont pesées, ils se servent de baguettes. Nous imprimons des factures et des mémoires, et cela revient au même. Demandez à votre ami si les juges étaient vieux ou jeunes; je gagerais qu'ils sont les vieillards du pays. Au surplus ce fait de Madagascar n'est pas plus extraordinaire que

celui des conseillers qui, dans le même pays, tenaient conseil dans des cruches ; et l'on trouva que l'Europe avait des conseils plus extraordinaires que cela. De même on trouve en Europe des jugemens où l'on met devant les juges, au lieu de baguettes, des sacs de gros écus. Ils en mettent de côté et d'autre, et voient le plus, le moins, le pour, le contre avec de gros écus, et enfin on pèse, et le poids décide le droit. Somme totale : *Il n'est aucunement intéressant de donner* le tort ou la raison à l'un ou à l'autre dans ce monde. Il importe de décider, car il faut finir pour aller dîner, et cela intéresse autant les juges que les parties.

Je voudrais vous en dire davantage ; mais comme vous ne m'écrivez jamais rien de tout ce que je vous mande, vous me désorientez. Je vous ai envoyé deux mémoires pour M. de Sartine, qu'en avez-vous fait? Que faites-vous de ma Bagarre? que faites-vous de Merlin? que faites-vous de mille autres choses dites ou à dire? Vos femmes de chambre m'intéressent; je n'aime point qu'on meure, et en vérité je ne sais pas m'y accoutumer. Bon soir. Mille choses à tous mes amis.

A madame D'ÉPINAY.

Complainte sur l'interruption de la correspondance.

Naples, 2 mars 1771.

Ma belle dame,

Voilà une semaine blanche, sans lettres de votre part; j'en suis attristé, épouvanté, fâché; car je crois que mes lettres vous sont parvenues régulièrement. Il y avait des articles concernant mes intérêts, mes affaires, mes amis, qui méritaient une réponse. Il y en a assurément dans mes anciennes lettres, auxquels vous n'avez pas répondu. Qu'est-ce donc que cela? Si les apoplexies étaient contagieuses, je tremblerais sur celle de votre femme de chambre. Je ne crois pas que vous ayez été exilée avec le parlement. Pourquoi donc ne m'écrivez-vous pas; et tant d'autres qui devaient m'écrire, et qui pouvaient m'écrire, pourquoi ne le font-ils pas? Suis-je donc oublié tout-à-fait? De grâce écrivez-moi quelque chose sur mes livres à Merlin, et sur mon argent, et sur mes dettes. Avez-

vous reçu ma lettre, par laquelle je vous disais la somme qu'il fallait payer à M. le duc de Villa-Hermosa? Je n'ai rien à vous dire si vous n'électrisez pas mon esprit. Ici, jamais un seul discours, jamais un petit mot qui sente la littérature, l'esprit, le bon sens. Aussi je deviens stupide de jour en jour, d'heure en heure, de minute en minute. Bon soir, pour ce soir.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au n° 44.*

Naples, le 26 mars 1771.

ANATHÊME à ceux qui changeront votre table! Anathême à ceux qui toucheront à vos chaises! Savez-vous ce que ce cruel retard de vos lettres me coûte? Il me coûte des frayeurs mortelles. Je vous ai crue morte tout de bon; et je n'ai pas eu un instant de repos dans l'âme, courant, cherchant, demandant à tout le monde, s'il n'y avait pas eu quelque malheur signalé à Paris, et tous m'ont répondu que le maréchal de Seneterre était décédé. Dieu veuille avoir son âme. Mais vous, de grâce, au nom de l'amitié la plus pure et la plus vraie qui soit au monde, ne manquez jamais

de m'écrire chaque semaine, soit par les ambassadeurs, soit par la poste; et au pis-aller, faites-moi écrire par votre prophète. Cela est sérieux plus que vous ne pensez. Parlons à présent d'autre chose.

Le marquis aime donc un éléphant? Comme cela lui ressemble! comme cela me ressemble! Il y avait autrefois un éléphant à Naples; je l'adorais. Duclos croit donc qu'on peut parler de l'éléphant sans se compromettre? Mais s'il le louait trop, les envieux, qu'en diraient-ils? La prudence est toujours à mon avis nécessaire aux hommes imprudens; et quelque prudence qu'on ait, il n'en sera jamais ni plus ni moins.

Me croyez-vous une bête à m'être éloigné de Paris, si je n'avais prévu que je n'y pouvais plus tenir, et que le mouillage n'était plus bon pour moi? Ce que je vous dis est vrai au pied de la lettre. Je suis parti de Paris après l'avoir prévu et voulu; je voyais qu'en me conduisant autrement, je n'aurais fait que retarder de quelques mois mon départ; mais il était impossible, à ma manière d'être et de penser, à ma sensibilité pour mes amis, (et j'en avais de toutes les couleurs), de rés-

ter long-temps en place sans bouger. Croyez-vous que j'aurais mieux fait de rester à Paris lors de la publication de mes Dialogues ? cela m'aurait-il fait beau jeu à ma cour et dans ma patrie ? J'ai donc bien fait de partir ; mais je sens que je ferais encore mieux d'y retourner, malgré les dents perdues, la santé affaiblie, et la vue troublée : voilà de quoi il faut sérieusement s'occuper. Je suis tenté de donner ma soumission pour une place au parlement nouveau, pour y être conseiller-clerc. Qu'en dites-vous ? Parlez-en au marquis ; voyez si son éléphant ne croisera pas mes prétentions.

J'attends l'accomplissement de mes affaires *Merliniques ;* en attendant je vous dirai que mes vingt-cinq exemplaires sont enfin arrivés aussi bien que ceux expédiés à Gênes. Par conséquent vous imaginez que le sermon du jour de l'an est arrivé aussi. Pourquoi me l'avez-vous envoyé ? Pour rire. Eh bien ! sachez qu'à la seconde lecture il m'a fait fondre en larmes : il a excité dans ma tête tant de regrets, tant de souvenirs, que j'en ai été presqu'au point d'en devenir fou.

Je voyais les révérences grimacieuses, je

voyais le sourire fin de la baronne, j'entendais le parfait contentement du baron, de Diderot, de Marmontel; je voyais le petit dépit de l'abbé Morellet qui enrageait de n'avoir pas fait ce sermon, et même je voyais le sénateur *poco curante* Helvétius, qui ne trouvait pas cela aussi tragique qu'un bon et bel assassinat dans Shakespear, et qui cependant m'aimait. Mais à propos, qu'est-ce que c'est donc que cette charmante plaisanterie? l'a-t-on lue? l'a-t-on envoyée chez tous les princes du nord? mettez-moi au fait. Pour moi, j'avoue que je la trouve délicieuse à cela près, que j'admets toutes les louanges outrées qu'il fait de moi, et que je les crois vraies et justes; mais je me récrie fort sur tous les sarcasmes indécens qu'il se permet contre ma chasteté. On voit bien que l'auteur n'a pas marché sur mes brisées, et ne connaît pas les lieux où j'ai laissé un nom et une réputation sempiternelle. Qu'il y aille, il verra, il entendra des faits étonnans. Je n'ai laissé à Paris qu'un grand nombre de beaux-frères, dont plusieurs philosophes, et aucun qui soit devenu imbécille, excepté le gentil Bernard. Au reste j'écrirai à l'auteur du

sermon; et pour me venger d'une si belle pièce, je compte, si Dieu me donne vie, lui envoyer un ouvrage original et sérieux. Il m'a trop humilié en fait de plaisanterie : et je ne compte plus plaisanter devant lui.

J'ai reçu dans la même caisse la mauvaise brochure du comte de Lauraguais contre le sieur Dupont : elle lui ressemble ; mais ce n'est pas de son meilleur crû. J'ai lu aussi Linguet. Je crois Linguet plus habile que moi en fait d'académie de manège. Il connaît mieux comment il faut étriller ces rosses. Il faut avoir le poignet bien plus ferme, et je gagerais qu'il eût été bien plus doux sous sa main que sous la mienne. Mais à propos, comment tout ceci a-t-il fini ? que font les économistes ? que disent-ils de la disette ? il y a un siècle que vous ne m'en écrivez rien. Il est tard. J'ai dîné ce matin avec le baron Gleichen et le général Koch ; il a été beaucoup question de vous et de nos amis de Paris. Bon soir, aimez-moi. Faites-moi écrire par ces coquins de Suards, barons et autres, qui ne m'écrivent jamais, et qui ne me répondent pas, même.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au n° 45.*

Naples, le 16 mars 1771.

J'ai lu la lettre qu'on veut faire imprimer dans le Mercure ; elle est dans la plus exacte vérité, et je crains qu'il n'y ait même des vérités prophétiques. On y promet *le reste* après ma mort ; et pour contenter l'impatience du public, ce reste ne tardera pas à paraître. Oui, Diderot me survivra, tous mes amis me survivront, je m'en irai le premier. Aussi cette lettre ressemble bien à un éloge d'un homme de lettres qui a décampé avant que de vider son portefeuille. Je n'aime pas qu'on m'ait accusé de machiavélisme à la face du public : ce public est si sot ! et je ne suis pas mort encore. Je n'aime pas non plus que l'on m'attribue des ouvrages clandestins. On croira que je faisais des satyres et des placards à Paris. Les économistes sont si méchans, et je les écrase tant par la supériorité de ma clarté, qu'il faut s'attendre à toutes les intrigues de ténèbres de leur part. Au reste, comme cette lettre vous arrivera après que le dez sera tiré, remerciez l'auteur de la lettre (si ce n'est pas

moi-même, comme je m'en doute) de ce qu'il a voulu dire en bien de moi. J'aimerais pourtant mieux être vengé que loué. L'un est le plaisir des vivans, l'autre est la consolation des morts. Imprimez ma Bagarre avec ou sans permission : on imprime tant de choses qu'il fallait défendre ! M. de Sartine est toujours sur mes lèvres, et madame n'en est pas loin. Embrassez monsieur et assurez madame que je vous charge de l'embrasser.

Vous ne voulez pas me parler des affaires publiques ; eh bien ! je vous en parlerai, moi, et je vous ferai voir que j'en sais plus que vous sur cet article. Quoique vous soyez à Paris et moi à Naples, vous verrez que je sais l'avenir. Nostradamus : le Roi cédera ; presque rien de ce que le chancelier fait et arrange à présent ne restera ; ce remuement durera longtemps ; cependant au bout du compte, le pouvoir absolu deviendra plus fort qu'auparavant, et la liberté sera perdue à jamais. Voilà des assertions bien contradictoires en apparence, elles se vérifieront toutes. Clef de Nostradamus : la vénalité sera ôtée des charges de judicature. Tout pays qui n'a pas de magistrature ou élective par le peuple, ou

héréditaire dans les familles, ou vénale, est esclave. La France n'a plus de magistrats élus par le peuple, comme les évêques autrefois; ni de barons ou ducs qui aillent au parlement. Si elle perd la vénalité des charges, tout est dit. Voilà une lettre courte, mais succulente.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au n° 46.*

Naples, le 23 mars 1771.

Voyez mon guignon. Le jour même qu'il vous a pris fantaisie de m'envoyer un conte, on m'a fait payer le port des lettres. Ainsi votre conte me sera cher et me reviendra fort cher. En vérité je serais enchanté qu'on trouvât le moyen que je pusse avoir vos lettres sans qu'elles soient dans le paquet de la cour et sans payer tous les frais de la poste. Il faudrait qu'elles allassent *gratis* jusqu'à Rome. De là on me les enverrait par la poste ici, et c'est un bien petit objet. Arrangez cela avec Magallon, qui pourra les envoyer à son ami Azara à Rome; ou traitez-en avec M. de la Reynière : enfin délivrez-moi ou éloignez-moi de ma cour autant que vous

pourrez : *Longè à jove, longè à fulmine.*

A propos de Magallon, savez-vous qu'il vous aime à la folie? Il me gronde de ce que je ne vous l'ai pas présenté lorsque j'étais à Paris, comme si je ne lui avais pas proposé cela bien des fois. Mais voilà les hommes! on se dégoûte de ce qu'on ne connaît pas. Puis on en tâte, on en devient gourmand, et l'on gronde le cuisinier de n'avoir pas *ab immemorabili* servi de ce plat. Vous l'avais-je dit que vous publieriez mon éloge funèbre non-seulement avant ma mort, mais avant mon consentement? Nicolaï me mande qu'il vous donnera un compte final de ses dépenses pour moi. Donnez-moi le vôtre aussi. Je n'ai plus de dépenses périodiques à Paris. Ainsi je puis solder mes comptes.

Mille choses au chevalier Gatti, si vous le voyez.

Si Voltaire faisait à présent son Candide, il n'aurait pas arrangé le dîner des six rois à Venise, il l'aurait mis de fondation rue Saint-Honoré, chez madame Geoffrin. Cependant lorsque son dîner a acquis un roi de Suède, il a perdu M. de Mairan, et n'a pas gagné au change. Il faut dire des rois

comme ce moine disait des vendredis-saints : Il en va, il en vient. Mais les hommes de génie ne reviennent pas aisément. Enfin je suis brouillé avec les grands rois à grandes espérances. Ils seront tous économistes un jour, et diront que les hommes ne servent à rien, lorsqu'ils ne leur écrivent pas.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au n° 47.*

Naples, le 6 avril 1771.

VOTRE lettre du 8 mars m'a anéanti. Quoi! vous courez risque de vous voir réduite à l'indigence! Cent écus! pas un liard avec. Non vous ne courez d'autre risque que d'être forcée de venir à Naples. Avez-vous de quoi faire le voyage, en vendant quelques meubles meublans qui vous deviendraient inutiles? Je parle tout de bon, je ne badine pas. Venez; vous ne devez pas vous embarrasser du reste. Mais savez-vous que sérieusement cette idée commence à me plaire. Que fait-il donc, M. l'abbé Terray? Qu'attend-il donc? Pourquoi ne se dépêche-t-il pas? Laissez-le donner ses édits. Achetez une berline, vous, Grimm, Schomberg et Diderot; dans une autre

chaise, une femme de chambre et un valet de chambre, et deux domestiques. Venez, arrivez; vous renverrez ensuite deux des quatre, à votre choix, ou à leur choix. Il me semble que Grimm est bien partout. Il entretiendra sa correspondance au nord avec ce que vous et moi lui fournirons à nous tout seuls. Ah! qu'il serait grand et beau à moi et à l'abbé Terray, d'avoir fait aller Paris à Naples. Deux abbés auraient donc changé la face de l'univers! Voilà mes rêves. Mais cependant votre lettre m'attriste. J'en ai reçu une que M. de Sartine m'a envoyée par M. Pascaut, et qui est charmante, quoique fort courte. Adieu, ma belle indigente. Je n'ai plus le temps de rien. J'ai employé toute la semaine à établir ici l'usage des ventes à l'enchère, et il a réussi à merveille. On a acheté à des prix fous les marchandises d'un gros négociant qui avait fait banqueroute, et dont le procès aura l'honneur d'être jugé par moi, qui en suis le rapporteur. J'ai rendu par là un service assez grand à ma patrie, et j'ai déraciné bien des abus. Bon soir; à huitaine.

A MADAME D'ÉPINAY. *Rép. aux nos 48 et 49.*

Naples, le 13 avril 1771.

J'AI reçu un n° 48 de vous, charmant pour sa gaieté : vous chantez, toute la journée, comme une folle, vous improvisez au clavecin et vous nuancez tous les tons avec une adresse à faire peur. Grimm, Schomberg et Chatelux en font autant; et je crois votre chambre devenue absolument ressemblante à cette scène d'Arlequin voleur et prévôt, qui touche ce fifre enchanté, et fait chanter et danser tout le monde. Après tant de noir que vous avez mis dans mon âme, je ne saurais vous dire le baume qu'y a appliqué votre lettre. Il est vrai que votre n° 49 n'est pas si gai. Vous me peignez vos alarmes sur le compte de M. de Sartine. Je ne crois pas qu'on l'exile. Tacite, dans son livre VI des Annales (vers la fin), remarque comme une chose bien singulière, qu'au milieu de l'incroyable combustion de l'empire, après la chute de Séjan, Lucius Pison, lieutenant de police, mourut à quatre-vingts ans d'une mort naturelle, *rarum*, dit-il, *in tantâ cla-*

ritudine. Il en dit ensuite la raison que voici : *Nullius servilis sententiæ spontè auctor ; et quoties necessitas ingrueret, sapienter moderans.* Vous n'entendez pas le latin, je le sais ; mais n'allez pas consulter la traduction de l'abbé de la Bletterie. Consultez le philosophe, plutôt, et examinez ce passage de Tacite, car il est singulier (1), et il prouve qu'on ne renvoie pas un lieutenant de police, comme on renvoie un monseigneur de la feuille (2). Il importe peu d'avoir un simoniaque de plus ou de moins parmi les évêques, et un étourdi de plus ou de moins parmi les abbés. Mais les boues et lanternes, les filous et les voleurs, voilà ce qu'il ne faut oublier ni négliger jamais.

Comme M. Nicolaï vous donnera de l'argent de ma part, je serais bien aise de voir mon compte et mon état de finances *Merli-*

(1) M. Dureau de la Malle l'a traduit ainsi : « Dans le même temps mourut Pison, préfet de Rome : sa mort fut naturelle, ce qui devenait rare parmi les grands. Jamais il ne donna de lâches conseils ; et quand il recevait des ordres, il en tempérait sagement la sévérité. »

(2) Le prélat chargé autrefois de la feuille des bénéfices. (*Note des Éditeurs.*)

niques et *Castromontiques*, pour débrouiller ce petit chaos. J'ai reçu toute l'histoire des deux amis ; j'en ferai le cadeau à nos vendredis ; mais nos vendredis deviendront des vendredis napolitains, et s'éloigneront du caractère et du ton de ceux de France, malgré tous les efforts du baron et les miens. Il n'y a pas moyen de faire ressembler Naples à Paris, si nous ne retrouvons une femme qui nous guide, nous régisse, nous *Geoffrinise.* A propos, votre histoire de madame Geoffrin est admirable ; j'en ai régalé tous ceux qui la connaissent. Nous avons M. de Schowaloff ici. Il me charge de saluer tous ses amis de Paris. Nous vous plaignons tous, tant que vous êtes : et c'est une belle vengeance à moi, que vous plaignez d'avoir perdu Paris, de vous plaindre à mon tour de ce que vous l'avez gardé. Bon soir. Je dois toujours écrire à Grimm et me plaindre de la satyre amère qu'il a lancée contre ma chasteté dans son sermon du premier de l'an. Il en a menti. Je n'ai pas fait la moitié de ce que je pouvais faire.

A madame D'EPINAY. *Réponse au n° 50, du vendredi-saint.*

Naples, ce 20 avril 1771.

Je ne sais pas si j'ai répondu à toutes vos précédentes ; mais qu'y avait-il à répondre ? Ce n° 47 qui m'annonçait votre indigence, me consterna ; et je n'ai d'autre ressource dans mon imagination que celle de vous inviter à venir loger chez moi. Ma mère est morte, mes sœurs sont religieuses, mes nièces sont bêtes ; je n'ai qu'une chatte pour toute société. Votre n° 48 m'égaya en vous entendant fredonner et chanter dans votre chambre. Votre n° 49 ne me fit point trembler pour mon ami : on lui aurait rendu un grand service en l'exilant ; il n'aurait plus été responsable de rien : mais je vous ai déjà mandé qu'on ne l'exilera pas. Votre n° 50 est long, et par conséquent charmant. L'impératrice de Russie n'a rien fait d'extraordinaire avec son eau-de-vie. Le tabac, le sel, dans tous les pays policés, sont traités comme elle traite son eau-de-vie. La Russie commence donc à se policer. Les impôts sont les rhumes des

états, la maladie des vieillards; les jeunes nations ne les connaissent pas. Elles sont sujettes à des maux violens, guerres, séditions, droit féodal, esclavage, etc. Cela finit avec l'âge; viennent les rhumes des impôts, on tousse, on tousse et l'on crache un double vingtième, un papier timbré, un droit sur les cuirs, etc. Vilains crachats! Enfin la toux devient habituelle et continue, et l'on tousse sans cracher lorsqu'on multiplie les impôts sans augmenter le revenu : on en meurt de faiblesse et de langueur. Vous m'obligez de vous faire une dissertation sur votre cas de conscience avec Diderot. Que je la ferais bien plus volontiers à votre cheminée ou à votre dîner!

Le testament n'est pas dans le droit naturel; il est contre nature : un mort ne doit pas commander aux vivans. Il a été introduit après la loi des successions, et la loi des successions est un remède à la vacance des biens après la mort du possesseur. Dans la nature, les biens vacans appartiennent au premier occupant. La nécessité d'empêcher les querelles a fait naître la loi des successions, et dans cette loi on s'est approché

de l'ordre naturel. On a accordé les biens vacans à ceux qui étaient censés pouvoir être les premiers à l'occuper. En effet, ceux qui pourraient les premiers occuper les biens d'un père mourant, seraient toujours ses enfans et ceux de sa famille. On a ensuite fait des modifications et perfectionné cette loi. Mais enfin la loi de succession est la première de toutes; la plus sacrée, la plus chère à la société, c'est celle des successions légitimes, autrement dites *ab intestat*. Elle suffit. Le testament est un privilége, une dispense, une violation de cette loi. Ainsi il n'est ni précieux ni nécessaire à l'ordre civil. D'autres raisons l'ont fait introduire : on a voulu mettre une puissance législative dans un testateur à sa mort, pour qu'il se fît craindreet respecter dans sa vie. Voilà pourquoi la loi a ensuite mis une infinité de gênes et de modifications à cette autorité non naturelle du testateur. On ne lui accorde pas la disposition de tout. On réserve la légitime, on supplée, on interprète sa volonté selon la survenance des enfans, etc. Surtout il est nécessaire de prouver l'authenticité et la solennité de l'acte. Cinq témoins, un magis-

trat qu'on appelle notaire, etc., sont nécessaires. On n'a dispensé de quelques formes qu'en faveur des soldats la veille du combat. D'ailleurs le testament doit être un acte public, et la famille doit savoir d'avance s'il en existe un ou non; le public doit même le savoir : on en ignorera le contenu, mais on doit savoir qu'il y en a un. Voilà les lois romaines, voilà les lois les plus raisonnables. Mais si vous avez des lois baroques, ce n'est plus la faute de la morale. Le père de Diderot n'aurait pas pu brûler un testament, ni l'ouvrir; et s'il était ouvert, il ne valait rien, à moins qu'il ne fût signé par cinq ou sept témoins tous vivans. Les juges devaient l'annuller. Au reste il a raison de dire que l'endroit où on l'avait trouvé, ne prouve rien. Mais la moindre solennité qui eût manqué à cet acte, devait le faire annuller et rendre le bien aux appelés par la loi. Il n'est pas juste d'agrandir les priviléges contre la loi primitive, et le droit de faire un testament est un privilége contre la loi primitive. Mais l'exécuteur n'était point juge; il ne pouvait pas brûler; les juges devaient le casser. Ainsi votre cas de conscience me paraît aisé à

résoudre. La faute a été du côté de vos juges ou de vos lois. On peut avoir des lois mauvaises : il ne suffit pas de dire qu'une loi est une loi pour dire qu'elle est bonne ; voilà une des fautes des économistes. Ils établissent le despotisme légal. Dieu nous en préserve si les lois sont mauvaises, et souvent elles le sont. En avez-vous assez, de mon verbiage ?

Ecrivez de longues lettres, très-longues, et sachez que je les paie déjà. Ainsi M. l'ambassadeur peut me les envoyer sans remords. Personne n'a encore vu le sermon du jour de l'an ; je n'en écrirai rien à personne. Mais je l'ai relu deux fois ; et ces bans me paraissent délicieux.

J'aime aussi la lettre du curé Papin, qui suit le conte des deux amis. Enfin tout ce qui ne me fait pas pleurer me fait rire, et ce qui me fait rire, me fait toujours plaisir. Bonne nouvelle que Villa-Hermosa sera bientôt payé. Je vous prie ensuite, sur l'argent de ma caisse, d'envoyer à M. Giambone, banquier, rue de la Comédie Italienne, le prix d'une canne avec un parasol, qu'il m'a envoyés depuis un an, et que j'avais oublié de payer ; il vous dira ce que cela coûte. Je crois

que c'est 60 livres. Vous lui ferez faire mille excuses de ma part en même temps. C'est un galant homme : sa femme est une galante femme ; ainsi tout est galant chez lui. Que fait mon cher Grimm ? J'ai eu depuis quinze jours un rhume qui m'a ôté toute envie de lui écrire. J'embrasse le philosophe.

Ma Bagarre pourra paraître lorsque vous n'en craindrez pas de plus fortes. Il n'est pas nécessaire d'attendre un nouvel ouvrage de la Rivière : il suffit qu'il y en ait du bercail dans le même goût. Adieu.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au n° 51.*

Naples, le 27 avril 1771.

Le charmant n° que le n° 51 ! Oh ! l'aimable n° ! C'est dommage qu'il ne soit pas sorti à la loterie. Au reste, votre lettre est un modèle de tendresse, de sentimens, de coquetterie même, et je veux la faire imprimer pour mon honneur et gloire. Vous vous êtes donc fait dire la bonne aventure, et l'on vous a dit que vous me reverrez ; mais on ne vous a pas dit que je ne vous reverrai point. Oui, vous me verrez lorsque je serai aveugle,

et voilà ce que vous dit le véritable prophète. Quoi ! ce monstre m'a déshonoré vis-à-vis de toutes les puissances du Nord? Qui l'aurait cru, madame ! Il ne mérite plus ma vengeance. Savez-vous ce que je lui préparais ? Comme je me regarde pour battu par lui, en fait de plaisanterie ; et que je ne crois pas pouvoir le surpasser, je me préparais à lui envoyer quelque chose de bien sérieux de moi. C'est un coup-d'œil prophétique sur l'état qu'aura l'Europe dans cent ans d'ici. Voilà à peu près les chapitres : Etat de la religion. — Des prêtres. — Des moines. — Du pape. — Des protestans et des Grecs. — Etat de la France, de l'Angleterre, de l'Espagne, de l'Italie, etc. —Etat des sciences, des arts, du commerce, des finances, de l'économie politique, des systêmes d'administration, etc.—De l'Amérique et des colonies européennes. Voilà un terrible ouvrage dont le résultat est que nous ressemblerons dans cent ans beaucoup plus à la Chine que nous ne lui ressemblons à présent. Il y aura deux religions très-marquées, celle des grands et des lettrés, et celle du peuple qui sera divisée en trois ou quatre sectes vivant bien ensemble. Prêtres et moi-

nes seront plus nombreux qu'à présent; médiocrement riches, ignorés et tranquilles. Le pape ne sera plus qu'un illustre évêque et point prince : on aurarogné tout son état petit à petit. Il y aura beaucoup de troupes sur pied, et presque point de guerres. Les troupes manœuvreront à ravir pour la parade, mais les soldats et les officiers ne seront ni féroces ni braves; ils seront bien galonnés, et voilà tout. Les forteresses toutes en ruines, et les boulevards deviendront partout de belles promenades en quinconces. Le grand souverain de l'Europe sera le prince de nos Tartares; c'est-à-dire celui qui posséđera la Pologne, la Russie et la Prusse, et commandera à la Baltique et à la mer Noire ; car les peuples du nord seront toujours moins poltrons que ceux du midi. Le reste des princes seront maîtrisés par la politique de ce cabinet prédominant. L'Angleterre se divisera de l'Europe, comme le Japon de la Chine ; elle se réunira à son Amérique dont elle possédera la plus grande partie, et maîtrisera le commerce du reste. Il y aura despotisme partout, mais despotisme sans cruauté, sans goutte de sang de répandu. Un despotime de chicane et fondé

toujours sur l'interprétation des vieilles lois, sur la ruse et l'astuce du Palais et de la robe; et le despotisme ne visera qu'aux finances des particuliers. Heureux les robins qui seront alors nos mandarins! Ils seront tout, car les soldats ne seront que pour la parade. Les manufactures floriront partout comme dans les Indes. Bon soir; à tantôt.

A MADAME D'ÉPINAY.

Naples, le 4 mai 1771.

MA BELLE DAME,

J'ai souffert, tout le mois de mars et d'avril; une tristesse, un cochemar, une certitude et un pressentiment de mourir que je ne saurais vous exprimer. Il n'y a que vous autres qui puissiez savoir si j'ai deviné juste; car pour moi, lorsque je serai mort, je n'aurai pas même le plaisir de me dire que j'avais raison dans mes pressentimens; voilà la cause de la tristesse de mes lettres. Au reste, je n'ai aucun malheur, aucun tourment, aucune raison d'être triste que celle de vous voir au milieu de Paris, en 1771. Je suis un peu fâché que

vous ayez imaginé la ressource de vous faire mettre à la Bastille pour vivre, plutôt que d'imaginer de venir à Naples. Est-ce que la Bastille même vaut encore mieux que Naples ?

Je ne sais pas trop de quoi remplir ma lettre. Je pourrais au vrai vous achever ce beau livre que je veux faire pour Grimm, lequel doit contenir l'histoire de l'année 1900; mais je suis si fatigué de l'ouvrage robinal qu'il m'a fallu faire aujourd'hui, que je n'ai que le temps de vous en continuer quelques chapitres. Dans ce temps-là, les sciences à la mode seront les physiques, les chimiques et les alchimiques. On y aura mêlé beaucoup de géométrie, et il y aura des fous qui diront que lorsque la quadrature de l'hyperbole sera trouvée, on aura ou la pierre philosophale ou la malléabilité du verre. A force de lier les sciences vraies ensemble, on en tirera une fausse qui ne consistera qu'en mots creux, ou en axiômes de platitudes obscurcies par de grands mots. Plus de théologie, plus d'antiquités, plus de langues savantes. Le français sera la langue générale, et l'esclavon la langue de la cour.

Pour la jurisprudence, toutes les nations de l'Europe auront un code particulier et les lois romaines seront anéanties. Cependant, à force de disputer sur l'esprit des lois, on aura fait sortir la chicane du Palais des sources les plus magnifiques, telles que l'esprit de la constitution de chaque nation et l'ordre essentiel. On sera pédant d'après Montesquieu et moi, comme on l'a été d'après Aristote par les péripatéticiens. La marine sera très-négligée; il y aura très-peu de commerce, et presque tout par terre et de proche en proche; car chaque nation ayant perfectionné son agriculture et ses arts, se suffira à elle-même, et les sottes lois favorables à l'exportation et contraires à l'importation détruiront tout commerce; car lorsque tout le monde veut donner et personne recevoir, il en arrive que personne ne donne ni ne reçoit plus rien. *Aliâ die*; bon soir. Je vous embrasse et suis, etc.

Ecrivez-moi par la poste en droiture; voilà le mieux.

A madame D'ÉPINAY.

Naples, le 11 mai 1771.

Je n'ai pas, ma belle dame, de lettres de vous ce soir, chose qui ne me tourmente point, puisque je compte les avoir demain. Mais ce qui me tourmente et m'inquiète très-fort, c'est que M. Nicolaï me mande que vous lui avez dit que je devais recevoir une lettre de vous sous la date du 11 mars, avec un papier intéressant. Je n'ai reçu ni lettre ni papier, et je ne puis deviner ce que cela pouvait être; car aucune lettre de vous ne m'en indique rien, et je n'attendais rien d'intéressant, à moins que ce ne soit quelque quittance de M. l'ambassadeur Fuentès pour l'argent que vous avez payé; vous êtes toujours à temps de la faire renouveler.

Cette pensée, en attendant, et cette inquiétude me chiffonnent la tête au point que je ne sais rien vous écrire ce soir. Je pourrais continuer mon ouvrage à Grimm, et lui parler de l'état du commerce de l'an 1900; mais je ne suis pas en train : en outre j'ai des douleurs aiguës de mon rhumatisme ordinaire; et puis

je suis sans maîtresse, sans amis, sans écouteurs, sans parleurs, sans rien de ce que j'avais autour de votre cheminée. A propos, on a fait des lois sur les blés en Allemagne. Madame la diète de Ratisbonne n'avait rien de mieux à faire que de me consulter, puisque je suis la dive bouteille de tout ce tripot-ci. Dites-moi au moins si on a consulté M. de la Rivière. Je crains que cette année vous n'ayez encore une disette, et ce qui pis est sans cherté; car lorsqu'on manque d'argent, la disette ne cause point les hauts prix, elle cause la mort; autre vérité que les économistes ignorent. Ah çà! bon soir. Vous ne me dites rien; je n'ai rien à vous dire. Portez-vous bien; saluez tous mes amis. Présentez mes félicitations à l'abbé Arnaud sur son *académicité*.

Voyez-vous quelquefois le baron de Turn? Dites-lui mille choses de ma part. A huitaine; bon soir.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au n°. 54.*

Naples, le 18 mai 1771.

En vérité, ma belle dame, si votre lettre, qui devait aller par un courrier extraordinaire, et qui est venue, à ce qu'il paraît, tout ronde-

ment par la poste, eût été ouverte, nous aurions été mis tous deux à la Bastille. Qui diable pouvait imaginer que dans l'état actuel des affaires de la France, vous saisiriez l'occasion d'un courri erpour me mander tout au long l'histoire du postérieur de notre charmant marquis, qui a voulu faire des glaces de cul au lait, et rien d'autre ? Si j'étais aussi méchant qu'un inquisiteur moine, et aussi bête qu'un inquisiteur d'état, j'expliquerais votre lettre comme un chiffre convenu entre nous; et voici, par exemple, ce que je dirais. Je vous prouverais qu'un cul de marquis signifie un parlement; que les hémorroïdes signifient le remboursement des charges; qu'une marmite cassée signifie un ministre renvoyé; qu'un bassin à barbe signifie un chancelier; que le lait répandu signifie des remontrances inutiles; du lait rejaillissant jusqu'au menton, signifie des remontrances fortes; qu'une vieille redingotte veut incontestablement et clairement dire un prince du sang : et voilà que vous m'auriez parlé des affaires du temps, et fait de la prose sans le savoir. Quoi qu'il en soit de cela, puisque notre cher marquis fait des comédies, pourquoi n'en fait-il pas une portant pour titre : *le Cul au lait*, comme

ou a fait le *Pot au lait?* Elle se diviserait en deux actes très-commodément : le premier aurait pour catastrophe la marmite cassée ; le second, le mouchoir sali et mouillé. Les interlocuteurs seraient, lui, une jeune gouvernante, et un apothicaire. Il y aurait des intrigues d'amour entre l'apothicaire et sa gouvernante, qui saisiraient les momens de son horrible embarras, lorsqu'il est..... dans son lait, pour se parler d'amour et pour conclure mariage malgré lui, qui ne veut pas que sa gouvernante se marie. En vérité, de ce sujet on tirerait une charmante petite parade, bien meilleure qu'*Arlequin barbier paralytique* : faites-la, et envoyez-la moi.

On voit bien que je ne suis pas dans vos soirées. Comment diable! vous êtes restée des jours entiers à discuter lequel est plus dangereux d'un sot qui ordonne, ou d'un homme d'esprit qui déraisonne. Cela se décide en deux minutes : les sots ne font de sottises que parce les hommes d'esprit qui les conseillent, ont déraisonné. Ainsi ce ne sont ni deux cas, ni deux maux différens ; c'est toujours un seul cas, un seul effet d'une même cause. Dans l'ordre essentiel et naturel de ce monde admirable, il y a des sots et

des hommes d'esprit. La nature a voulu (si pourtant elle a jamais rien voulu) que chacun y jouât un rôle. Or il n'y a que deux rôles à jouer : commander ou conseiller. On ne pouvait pas laisser conseiller aux sots ; ils n'avaient pas même l'esprit de raisonner. Il a fallu donc que les sots commandassent ; car s'ils ne faisaient pas cela , ils ne feraient rien du tout, et ils seraient un superflu de la nature, qui ne doit avoir rien de superflu, si ce n'est elle-même tout entière. Voilà ce que remarque très-bien Fra-Paolo dans son *Histoire du Concile de Trente ;* que les théologiens y consultaient , et que les pères , c'est-à-dire les évêques , qui ne connaissaient pas un mot de théologie, décidaient le dogme. Ce qui est dans le système politique , est aussi dans la république des lettres ; les sots font le texte , et les hommes d'esprit font les commentaires. Et c'est pour cela que Panurge explique le tableau de la physionomie rurale , et qu'il a la rage de croire qu'il l'entend. C'est pour cela que Newton commenta Daniel et l'Apocalypse.

Je répondrai à notre cher Grimm la semaine prochaine, lorsque j'aurai pris les

éclaircissemens nécessaires sur la commission qu'il me donne.

Je suis bien fâché que Merlin ait la queue si dure à écorcher ; j'avais si grand besoin d'argent !

J'oubliais de vous dire que j'ai aussi reçu votre nº 53. Il est court et triste, et je n'ai rien à y répondre.

Je suis enchanté d'apprendre que le chevalier de Magallon vous ait pris... le coin... de votre loge aux Italiens. Vous vous trouverez bien de son voisinage : c'est un homme sûr. Bon soir. Envoyez, par Grimm, souvent de mes nouvelles et de mes complimens à madame de la Ferté-Imbault, à madame Geoffrin, à la cruelle Necker, qui ne veut pas absolument m'écrire ; et bon soir.

A madame D'ÉPINAY. *Réponse au nº 55.*

Naples, le 25 mai 1771.

C'est aujourd'hui, ma belle dame, l'anniversaire du jour où je reçus mon rappel de Paris ; et il était bien juste que le jour le plus noir de ma vie, fût compensé par le jour où je reçois la plus tendre, la plus chère et la

d'aucune chose : il n'est donc fait ni pour connaître le vrai, ni pour être trompé. Cela est indifférent. Il est fait pour jouir ou pour souffrir ; jouissons, et tâchons de ne pas souffrir : c'est notre lot.

Si M. de Sartine dit que j'ai raison, il a donc tort ; et il faut le réparer. Il y a mille moyens de punir un Roubeau. Si celui de l'envoyer à Bicêtre est trop honorable pour lui ; attendu que, pour les économistes et pour les *cousins*, la vie, le bruit et l'honneur sont synonymes ; et qu'il n'y a que les ténèbres épaisses de la France qu'on doive employer pour les tuer, punissons donc l'abbé Roubeau de la façon la plus cruelle pour lui. Faisons-lui savoir que j'ai reçu des remercîmens, des éloges, des applaudissemens, au moins pour les intentions pures et droites qui ont dicté mon ouvrage. Je sens que je mérite ce que je vous demande, et je le mérite encore davantage lorsqu'il s'agit de me faire une réparation. Je vous ai déjà écrit sur cela.

Je viens de recevoir une lettre du baron d'Holbach. Si vous pouviez lui faire savoir que je n'ai pas le temps de lui répondre ce soir, vous me feriez plaisir.

Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage ce soir. Mon ennui dans ce pays-ci augmente en raison double de l'éloignement du lieu et du temps, de vous et de mon cher Paris : j'en suis abattu. Au reste, je ne suis point malade ; mais c'est une grande maladie que la non-jouissance d'une vie qui est si courte en elle-même, et qui ne revient pas deux fois. Heureux les métempsycosistes ! Adieu : je vous fais mes complimens sur la Briche recouvrée. J'embrasse Grimm, et tous mes amis.

Je me repens, et j'écris deux mots au baron. Chargez-vous de lui faire parvenir ma lettre.

P. S. Faites-moi la grâce de payer cent treize livres, ou plus s'il vous le demande, à M. Nicolaï ; vous avez de quoi, puisque Merlin a payé.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au n° 22.*

Naples, le 22 septembre 1770.

Ma belle dame, je suis bête aujourd'hui, et je vous le dis d'avance. L'ennui me gagne comme l'eau gagnait M. de Mairan. Je vous

des chaises de paille, et point de fauteuils. Un homme qui est tombé sur un large fauteuil, chez madame Geoffrin, a bien de la peine à se soulever. 3ᵉ Principe : il ne faut pas avoir de trumeaux : car dans les soulèvemens les coups de pierres pourraient les casser, et ils valent beaucoup d'argent. 4ᵉ Principe : il faut avoir de très-mauvaises auberges sur les grandes routes. Lorsqu'on y rencontre de méchans lits remplis de punaises, on est éveillé de meilleure heure, et l'on fait plus de diligence dans ses marches. 5ᵉ Principe, et c'est le fondamental : il ne faut point poudrer ses cheveux : après un vigoureux soulèvement, un homme dépoudré est affreux à voir, et n'oserait paraître dans aucune bonne compagnie ni assister à un souper prié.

De ces principes, je crois, dépend le soutien de la liberté, et dérive l'ordre essentiel des devoirs réciproques entre le souverain et le peuple. Ainsi Rousseau, dans son Contrat social stipulé aux pieds de la tour de Babel par le feu notaire Nembrod, oublia de marquer que les clauses du contrat portaient qu'il ne devait valoir que jusqu'à l'institution des sophas et des fauteuils, et que le consen-

tement des perruquiers y était formellement requis.

Savez-vous pourquoi je vous écris des lettres si folles? C'est parce que vous me dites qu'à Paris il n'y a pas le mot pour rire. Il est beau à Suard de n'avoir pas été paresseux pour son ami; mais il a eu la paresse avec moi de ne plus m'écrire depuis quatre mois. Je vous écris par la poste, parce que ce soir je n'écris pas à M. de Fuentès ni à Nicolaï. Vous leur donnerez de mes nouvelles. Embrassez tous mes amis, et n'oubliez ni monsieur ni madame de Sartine.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse corrigée.*

Naples, le 8 juin 1771.

Fi l'indignité! fi la lésine! Quoi! parce que l'ambassadeur va danser à Versailles, et que vous ne pouvez pas m'envoyer sous son enveloppe votre lettre, faut-il que je reste une semaine entière sans une belle lettre de vous? Il fallait l'écrire, l'envoyer par la poste; je l'aurais payée, et je n'aurais pas regretté mon argent. A présent que voulez-vous que je vous mande? je n'ai rien dans ma tête ni

dans ma poche. Je viens de perdre à la loterie. Je suis au milieu d'une nation endormie au point qu'il ne m'est pas possible de rencontrer un seul écouteur. Il faut absolument que je m'en retourne à Paris. Finissez donc vite vos brouillaminis, pour que je puisse venir causer gaiement chez vous. J'ai laissé mon histoire du vingtième siècle interrompue : Grimm se fâchera ; mais que ne me soutient-il l'haleine et la verve par quelque lettre des siennes ? Et Suard et le baron, et enfin tous, pourquoi m'oublient-ils? Je vous prie quelquefois de leur montrer quelque article des miennes, pour qu'ils aient par ce moyen un certificat de mon existence.

Je vous prie d'aider Nicolaï, et de le faire aider par Diderot dans la vente de la carte géographique du royaume de Naples. C'est par ce seul moyen que je puis me rembourser de l'argent que j'ai avancé. Mauvaise soirée ; il ne me passe rien par l'esprit qui soit digne de vous être mandé. Je fis hier une grande promenade, je me trouvai las et fatigué au possible ; je me mis à réfléchir sur ce que c'est que la lassitude. Je trouvai que c'est positivement l'évaporation de cette matière qu'on appelle

âme : je trouvai cette théorie neuve et profonde : Que toute machine qui a une volonté, est susceptible de lassitude, tel que l'homme et la bête ; que celle qu'on appelle âme plastique n'est point susceptible de lassitude, soit dans les plantes soit dans les animaux. Ainsi le mouvement du cœur etc. appartient à notre âme plastique, et n'est point sujet à la volonté ni à la lassitude. La volonté est donc une effusion de cette matière volatile qui va devers ce nerf qui exécute la volonté, qui s'évapore et produit la lassitude jusqu'à ce qu'elle soit reproduite. La mort est donc une lassitude universelle produite par un excès de désirs. Je meurs d'envie de retourner à Paris : voilà ma mort. Bon soir.

A MADAME D'ÉPINAY. *Rép. aux nos 57 et 58.*

Naples, le 15 juin 1771.

J'AI reçu, ma belle dame, deux lettres de vous à la fois ; et celle qui me manquait la semaine passée m'a coûté mon argent tout comme si elle était venue par la poste. Ainsi vous direz à Magallon qu'il faut que M. de Fuentès ne fasse jamais qu'un seul paquet

pour moi; car si on m'en envoie deux, on m'en délivre un gratis (et c'est toujours le plus mince), et l'on me fait payer l'autre. Voilà qui est dit une fois pour toutes.

Venons au contenu de vos lettres : elles sont belles, charmantes, longues et remplies de détails qui m'intéressent. Vous avez reconnu Voltaire dans son sermon : moi, je n'y reconnais que l'écho de feu M. de Voltaire. Ah ! il rabache trop à présent. Sa Catherine est une maîtresse femme, parce qu'elle est intolérante et conquérante ; et tous les grands hommes ont été intolérans : et il faut l'être. Si l'on rencontre sur son chemin un prince sot, il faut lui prêcher la tolérance afin qu'il donne dans le piége, et que le parti écrasé ait le temps de se relever par la tolérance qu'on lui accorde, et d'écraser son adversaire à son tour. Ainsi le sermon sur la tolérance est un sermon fait aux sots et aux gens dupes, ou à des gens qui n'ont aucun intérêt dans la chose. Voilà pourquoi quelquefois un souverain séculier doit écouter la tolérance : c'est lorsque l'affaire intéresse les prêtres sans intéresser les souverains. Mais en Pologne les évêques sont tout à la fois prêtres et souve-

rains ; et s'ils le peuvent, ils feront fort bien de chasser les Russes, et d'envoyer au diable tous les dissidens. Et madame Catherine fera fort bien d'écraser les évêques, si cela lui réussit. Moi, je n'en crois rien ; je crois que les Russes écraseront les Turcs par contre-coup, et ne feront qu'aggrandir et réveiller les Polonais, comme Philippe II et la maison d'Autriche écrasèrent l'Allemagne et l'Italie en voulant troubler la France, et ne firent qu'ennoblir votre nation : voilà mes prophéties. Je suis fâché des chagrins des Helvétius. Il fallait donner un mari à leur fille aussitôt que le spleen se manifesta. Je ne me porte pas trop bien ce soir : je suis enrhumé, et ce qui plus est, je suis triste et ennuyé au possible. La seule chose qui m'ait fait plaisir depuis que je suis ici, c'est un opéra comique de M. Piccini, qu'on donne à présent : il a atteint à la perfection de l'art. Il m'a appris que nous chantons tous et toujours quand nous parlons. Le difficile est de trouver notre ton et notre modulation lorsque nous causons. Soyez sûre que cet opéra de Piccini est quelque chose dont vous n'avez pas d'idée, tant il est supérieur à tout ce que vous avez jamais entendu.

Toutes les fois que je vais à ce spectacle, il me prend un désir si vif d'avoir Grimm, Diderot et vous à mes côtés, que le chagrin de ne pas vous y voir trouble tout le plaisir du spectacle.

Je ne vous parle pas de vos malheurs : ce n'est pas un des moindres que de bons réglemens de procédure, faits dans un temps et par un chancelier, qu'on se fera un plaisir de ne pas observer par un esprit de patriotisme mal-entendu. C'est le malheur qu'eût le paganisme d'être protégé par Julien l'apostat. Saint Cyrille n'eut raison que parce que Julien avait plus d'esprit que de conduite; et qu'il voulut virer de bord trop précipitamment. Au reste aimez-moi : voilà l'essentiel. Avez-vous remarqué les réglemens qu'on a proposés à la Chambre des Communes à Londres sur le fait de l'exportation ? Qu'en disent les économistes ? La seule nation qui leur servait de cheval de bataille les abandonne et réforme son prix d'encouragement, comme je l'avais prévu et prédit. Elle prend le parti de classer les différens prix des blés. Mauvais parti, moins bon que le mien ; cependant moins mauvais en Angleterre où les prix des blés sont uni-

fermes à peu près dans toutes les provinces à cause de la grande facilité de circulation. Ce parti pourtant de l'Angleterre revient presqu'à mon système. J'ai parlé pour un pays où la gratification n'est pas introduite et ne pouvait pas s'établir faute de fonds pour la payer. Je voudrais que quelqu'un, pour mon honneur, publiât ces réflexions. Bon soir ; aimez-moi. Adieu.

Naples, le 22 juin 1771.

MA BELLE DAME,

Je n'ai point de lettres de vous cette semaine; mais je n'en suis point en peine. Comme je vous connais pour une femme très-ménagère, apparemment vous aurez voulu m'épargner des frais de poste; et Dieu sait par quelle voie vous m'avez écrit. A bon compte je n'ai rien à vous dire : ainsi je profite de ce moment d'oisiveté pour répondre à mon prophète.

Mon cher Grimm, le cœur me saigne de voir acheter les *Antiquités d'Herculanum* au prince de Gotha, l'homme du monde le plus digne de les recevoir en présent. Sachez que quoique ce livre se vende et ne se donne plus aux particuliers, les souverains sont tou-

jours comme de raison au-dessus des lois. Si le prince voulait en écrire un petit mot au ministre Tanucci, en lui disant qu'il souhaiterait d'enrichir sa vaste bibliothèque d'un ouvrage que la magnificence du roi fait graver ici; d'abord il l'aurait sans faute, comme on le donne à tous les autres souverains. Il pourrait mander à M. Tanucci de me le livrer, et je vous l'expédierais. S'il voulait ensuite envoyer en présent à la bibliothèque du roi ici, ou à M. Tanucci sa *Gotha nummaria*, ou quelque ouvrage particulier appartenant à sa maison ou à ses états, etc., il ferait ce que peu de souverains ont fait, et ce qui serait très-noble et très-digne de lui. Voilà, mon cher Grimm, ce que j'ai à vous dire: tâchez de persuader le prince de faire à ma guise. Qu'il écrive à Tanucci, et tout sera dit. En attendant, assurez le prince de mon enthousiasme pour lui. Bonjour. Vous ne valez rien : vous m'avez déshonoré à la face de tous les potentats du nord, et je vous ai pardonné. Coquin! pour expiation de vos forfaits, envoyez-moi le Voyage de Bougainville; et si, depuis mon départ, il a paru à Paris d'autres ouvrages curieux, je vous prie de m'en faire

l'emplette aussi. C'est aujourd'hui le jour que je suis parti de Paris. Quel jour ! quel moment ! Voilà deux années et plus que nous ne nous sommes vus. Avez-vous pu vivre sans moi ? Puis-je vivre sans vous ? Adieu ; embrassez mes disciples, mes compagnons et mes maîtres. Bon soir.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au n° 59.*

Naples, le 29 juin 1771.

VOTRE lettre du 8 juin n'est point gaie ; il s'en faut même beaucoup. Vous avouez vous-même que vous n'avez que quelques lueurs de gaieté. Je crains que cela ne tienne au physique, et que vous ne vous portiez pas bien ; voilà ce qui me fâche. Pour moi, je fais tout ce que je puis pour vous égayer, et ce n'est pas un petit effort pour moi ; car je suis si ennuyé de mon existence ici, qu'en vérité, je deviens homme grave et homme d'affaires de jour en jour davantage ; et cela finira par devenir un Napolitain tout comme un autre.

Madame Geoffrin aura eu un érysipèle parce que quelque étourdi se sera avisé de donner une nouvelle quelconque chez elle.

Je suis enchanté qu'elle soit rétablie. Vous avez un nouveau ministre des affaires étrangères; mais tant qu'on ne fera pas le ministre des affaires étranges, il vaquera la place la plus importante dans le ministère. Mille grâces à Suard, pour l'histoire de Charles V. Si je publie l'histoire de Louis XVII, je lui en promets un exemplaire de mon côté; mais, comme je ne suis pas en train de nouveaux ouvrages, en attendant j'ai prié M. Nicolaï de lui donner un exemplaire de ma carte. A propos de cela, je vous prie d'assurer tous mes amis Grimm, Diderot, Madame d'Epinay, etc., qu'il n'était pas en mon pouvoir de leur donner des exemplaires de ma carte, puisqu'elle appartient au roi, qui en a payé la gravure. Voilà pourquoi je n'ai pas été généreux à leur en faire des présens. Je crois vous avoir mandé, que je souhaite avoir le Voyage de Bougainville, et d'autres voyages véridiques, s'il en a paru depuis deux ans. Réunissez les livres que vous avez à m'envoyer avec ceux que Nicolaï a, et faites-en un ballot que vous expédierez à Marseille, à l'adresse du consul de Naples, M. Medina. Je suis curieux de lire cette his-

toire de Charles V, qui fut le premier despote depuis la chute de l'empire romain. Il fut un despote doux, comme son fils fut un despote aigre. Après eux nous en avons eu d'aigre-doux; et à présent nous les mangeons à toutes sauces. Je présente mes respects aux culottes mouillées de notre cher marquis. J'embrasse mes amis. J'ai eu des nouvelles du baron par M. Changuion. Bonjour et bon soir.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse à une lettre sans n°, du 16 juin.*

Naples, le 6 juillet 1771.

MA belle dame, pourquoi m'écrivez-vous pour me mander que vous ne m'écrivez pas? C'est barbare. Mais je suis vengé. J'écris une longue lettre à madame Necker, et fort tendre même, car je me plais à exciter des jalousies; et je ne vous en écrirai qu'une fort petite. Cependant elle vous montrera la sienne, à ce que j'espère, et vous serez dédommagée. J'ai bien peu de choses à vous dire ce soir. Il paraît que Nicolaï ne vous a pas montré un distique que j'ai fait pour être mis au bas

de mon portrait. Il y trouva une faute de mesure, et je l'ai corrigée sur-le-champ. Faites-vous montrer cela.

Le marquis a-t-il continué ses bains et son cul au lait? J'ai eu des nouvelles du baron par M. Changuion qui est venu ici : c'est un Anglais qui sent le Français musqué.

Votre voisin, que fait-il? Se porte-t-il bien? J'attends l'expédition des livres dont je vous prie de faire un seul ballot, en ramassant tous ceux qui m'appartiennent, et en y ajoutant tout ce que bon vous semblera. Je souhaite que le calme revienne en France après tant de mouvemens. Je crois que M. d'Aiguillon le ramenera, car il fera la guerre. Adieu; aimez-moi.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au nº 60.*

Naples, le 20 juillet 1771.

EST-CE là donc, ma belle dame, une lettre sublime écrite à son aise dans le repos : une lettre où vous ne me faites que transcrire une rapsodie de Voltaire, qui combat une rapsodie de Linguet! Et de vous, de vos amis, des miens, de vos maux, de votre di-

gestion, des affaires publiques, de la santé de Melle Helvétius et de tout ce qui serait vraiment sublime, vous ne m'en dites rien ? Le cul au lait du marquis est donc oublié ? Ah ! je vois ce que c'est. Vous voulez avoir une lettre de moi, et savoir à quoi vous en tenir au juste sur le compte de Cicéron. Le voici donc : on peut regarder Cicéron comme littérateur, comme philosophe et comme un homme d'état. Il a été un des plus grands littérateurs qui aient jamais existé. Il savait tout ce qu'on savait de son temps, excepté les géométries et autres sciences de ce genre. Il était médiocre philosophe, car il savait tout ce que les Grecs avaient pensé, et le rendait avec une clarté admirable ; mais il ne pensait rien, et n'avait pas la force de rien imaginer. Il eut l'adresse et le bonheur d'être le premier à rendre, en langue latine, les pensées des Grecs, et cela le fit lire et admirer par ses compatriotes. C'est ce qui a fait faire à Voltaire plus de bruit que Bochart, Bossuet, Huet, le Clerc, Hammond, Grotius, etc. Ils ont dit en latin, sur la Bible, tout ce que Voltaire a expliqué en français : on ignore ceux-là ; on ne parle que de lui. Comme

homme d'état, Cicéron, étant d'une basse extraction, et voulant parvenir, aurait dû se jeter dans le parti de *l'opposition*, ou de la chambre basse, ou du peuple, si vous voulez. Cela lui était d'autant plus aisé, que Marius, fondateur de ce parti, était de son pays. Il en fut même tenté, car il débuta par attaquer Sylla, et se lier d'amitié avec les gens du parti de l'opposition, à la tête desquels, après la mort de Marius, étaient Clodius, Catilina, César. Mais le parti des grands avait besoin d'un jurisconsulte et d'un savant; car les grands seigneurs, en général, ne savent ni lire ni écrire. Il sentit donc qu'on aurait plus besoin de lui dans le parti des grands, et qu'il y jouerait un rôle plus brillant. Il s'y jeta, et dès-lors on vit un *nouveau parvenu* mêlé avec les praticiens. Figurez-vous donc en Angleterre un avocat dont la cour a besoin pour en faire un chancelier, et qui suit par conséquent le parti du ministère. Cicéron brilla donc à côté de Pompée, etc., toutes les fois qu'il était question de choses de jurisprudence; mais il lui manquait la naissance, les richesses; et surtout, n'étant pas homme de guerre, il

jouait de ce côté-là un rôle subalterne. D'ailleurs, par inclination naturelle, il aimait le parti de César, et il était fatigué de la morgue des grands, qui lui faisaient sentir souvent la grandeur des bienfaits dont on l'avait comblé. Il n'était pas pusillanime, il était incertain. Il ne défendait pas des scélérats, il défendait les gens de son parti, qui ne valaient guère mieux que ceux du parti contraire. L'affaire de Catilina était grave, car elle tenait à la chaîne d'un grand parti. Aucune affaire de Wighs n'est jamais petite en Angleterre; elle est ridicule à Paris. Son éloquence n'était point vénale, non plus que celle de M. Pitt; elle était celle de son parti. Enfin, Dieu ne permit pas qu'un de ses cliens l'assassinât; car Dieu ne permet point, il fait, et fait toujours ce que bon lui semble. Voltaire se moque de nous quand il parle du gouvernement de Cilicie de Cicéron. Il n'y a rien qui ressemble tant au gouvernement de Sancho-Pança dans l'île de Barataria. C'était une affaire de cabale pour le faire parvenir à l'honneur du triomphe; comme les exploits de M. de Soubise n'étaient que pour le faire parvenir au bâton de maréchal. Cependant

Cicéron le manqua, et son ami Caton s'y opposa le premier. Il ne voulait pas prostituer tout-à-fait un homme déjà trop avili; et, d'ailleurs, Cicéron n'était pas d'une naissance à comparer à la maison de Rohan. Pour les vertus de Cicéron, on n'en sait rien : il ne gouverna jamais. Pour ce qui est de son mérite d'avoir ouvert les portes de Rome à la philosophie, il est bon de dire que le parti de l'opposition était un parti d'incrédules; car les évêques (c'est-à-dire les augures, les pontifes, etc.) étaient tous lords et patriciens. Ainsi le parti de l'opposition attaquait la religion, et Lucrèce avait écrit son poëme avant Cicéron. Le parti des grands soutenait la religion : ainsi Cicéron, qui dans son cœur penchait du côté de l'opposition, était incrédule en cachette, et n'osait pas le paraître. Lorsque le parti de César triompha, il se montra plus à découvert, et sans en rougir. Mais ce n'est pas à lui qu'on doit la fondation de l'incrédulité païenne, qu'ils appelaient *sophie*, sagesse, c'est au parti de César. Les applaudissemens que la postérité a donnés à Cicéron viennent de ce qu'il suivit le parti contraire à celui que la cruauté des empereurs

rendit odieux. En voilà assez sur Cicéron.

Grimm ignore que monseigneur Garampi est nommé nonce en Pologne ; le prince Auguste de Saxe le rencontrera en chemin. Pour moi, je ferai de mon mieux pour jouir à Naples du siècle d'Auguste : je crains qu'il ne soit pas de longue durée. Vous ne m'avez pas mandé que vous aviez payé Giambone, mais j'en étais persuadé. Je tâcherai de vous avoir des graines de melons. Mille choses aux aimables Valoris. Je me suis lu avec grand plaisir dans le Mercure ; mais ce qui m'a fait encore plus de plaisir, c'est un aveu sincère et naïf du libraire de ce pauvre abbé Roubeau, p. 106 du même volume : de grâce lisez-le. Qui est-ce qui a fait cette plaisanterie charmante des *oreilles à ressort*, dans le même volume, p. 208 ? Elle est digne de Swift, et tout ce qu'il y a de plus délicat dans ce genre. Si ce n'est pas Grimm, je n'en connais pas l'auteur. Bon soir. Plaignez-vous avec Cicéron, si je ne vous en dis pas davantage pour ce soir.

A MADAME D'EPINAY. *Réponse au n° 61.*

Naples, le 27 juillet 1771.

VOTRE lettre campagnarde, ma belle dame, est fort jolie; l'aventure du commissaire, tombé dans le fromage mou, est comique tout-à-fait. Le marquis de Valori prouve à l'univers que l'état ecclésiastique est le mieux combiné du monde pour ceux qui ne réussissent à rien. Ainsi l'on a bien tort de vouloir l'écraser, et l'on sentira dans la société l'incommodité de la suppression de ces hòpitaux de fainéans, d'imbécilles, de gauchers, de têtes de travers. Les sots faiseurs de systêmes, croient bêtement (parce que Montesquieu l'a dit) qu'il suffit d'ôter l'asile aux fainéans pour qu'il n'y ait plus de fainéantise; c'est comme si l'on projetait de démolir les Petites-Maisons pour qu'il n'y ait plus de fous. On croirait n'en plus avoir parce qu'ils seraient répandus parmi le monde; mais il y en aurait tout autant.

Je n'approuve pas votre retour à Paris : vous vous y attristerez. Je souffre des maux de la France; elle est trop vieille pour résister à une pareille secousse; elle en perdra

la gaieté à jamais, et vous deviendrez une espèce de Napolitains; et mon retour à Paris deviendra impossible; car ce Paris que j'ai laissé, n'existera plus.

Je n'ai rien de drôle à vous mander d'ici. Je m'ennuie beaucoup. Je fais des chefs-d'œuvre de consultations au roi, que personne ne lit, et qu'on n'imprimera jamais; et cependant cela m'ôte le temps de faire autre chose.

J'ai causé beaucoup, ces jours passés, avec M. Changuion, Anglais, qui est désigné consul en Sicile, du baron, de madame Necker, de madame Riccoboni, etc.

Je suis bête ce soir, et rien ne me vient dans la tête. Je vous aime donc, et je vous embrasse. Bon soir.

A madame D'ÉPINAY. *Réponse au n° 62.*

Naples, le 3 août 1771.

Fi donc! parce que vous n'avez pas le temps de m'écrire, faut-il que je reste sans lettres? et la chaise de paille, et le philosophe, et le marquis ne peuvent-ils pas recevoir un ordre absolu de vous de m'écrire à

votre place ? Ici il n'y a que moi qui vous connaisse ; ainsi si je ne puis pas vous écrire, personne ne peut me remplacer. Mais à Paris j'avais cent amis : sont-ils donc tous morts, ou ont-ils cessé de m'aimer ? Mettez donc, ma belle dame, ordre à cela, et faites une convention et un traité sur cela avec mes vieux amis, sous peine de ma disgrâce. Ils s'en moqueront, me direz-vous : ils auraient tort ; car je puis encore leur faire beaucoup de plaisir.

Si, par exemple, j'achevais mon histoire du siècle vingtième, croyez-vous que cela ne ferait pas bien du plaisir à la chaise de paille ? Si j'envoyais au philosophe une table des chapîtres d'un ouvrage qu'un homme de lettres, mort depuis peu ici, ami intime de feu M. Boulanger et de M. Mirabaud, avait composé sur l'origine, la grandeur et la décadence de la religion chrétienne, et dont l'ouvrage est perdu, croiriez-vous que cela ne lui ferait pas bien du plaisir ? Eh bien ! s'ils ne m'écrivent pas, je ferai le méchant, et je ne leur écrirai plus. Craignez donc mes menaces (ce n'est pas à vous que je parle, vous qui avez tant d'affaires et si peu d'argent, c'est

à mes amis riches et fainéans). Apaisez-moi, et rendez-moi bon enfant. Et pour ce soir, comme vous ne m'avez rien mandé, je ne trouve aucune idée à vous développer. Bon soir donc.

P. S. J'oubliais de vous dire que je vous aime toujours, et toujours tout autant.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au n° 63.*

Naples, le 10 août 1771.

MA belle dame, votre n° 63 ne vaut guère mieux que le précédent. Celui-là ne me disait rien, celui-ci me dit des choses fort tristes. Je croyais que dans l'état actuel de la France, on jouissait au moins du plaisir de n'être pas obligé de payer ses dettes. Je me figurais que la France avait à présent une espèce d'armistice, de jubilé, d'année sabbatique, de temps apocalyptique, et une ressemblance au catéchisme de Boulanger; enfin que c'était le plus vilain pays pour les riches créanciers, et le plus joli pour les endettés; mais vous m'en donnez une idée toute différente, et je vois que vous craignez d'être obligée de payer. En ce cas-là, nous sommes

plus heureux, quoique nous n'ayons ni exilé des parlemens, ni fait tant de choses. Ici, personne ne paie jamais. Venez donc à Naples, et vous vous moquerez du monde entier. La chaise de paille va donc en Angleterre? Que diable allait-il faire dans cette galère? C'est pour vous excéder de commissions et d'ouvrage qu'il vous joue ce tour abominable. Fi, le vilain! La bombe a donc crevé au milieu de Paris, et vous avez eu ou cru avoir un tremblement de terre. Dans un temps où l'astrologie eût été en vogue, ce phénomène aurait annoncé tout ce qui serait arrivé ensuite; et c'est une vérité incontestable. Je ne comprends pas comment les hommes ont pu revenir de la croyance aux augures. Peut-on nier que tout ce qui précède annonce ce qui succède? et cependant on ne veut pas y croire. Telle est l'incrédulité du siècle où nous sommes. Pour moi je déclare qu'elle annonce une persécution aux gens de lettres, qui sont la cause de tout le mal qui arrive et qui arrivera. On a déjà connu cette vérité à Parme, et on la connaîtra ailleurs. Bon soir. Aimez-moi. Tâchez de m'électriser par vos lettres ou par celles de vos amis et des miens. Mes nouvelles sont tou-

jours les mêmes. Il ne me reste plus que huit dents en tout : c'est la plus fâcheuse perte que j'aie faite après celle de Paris.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au n° 64.*

Naples, le 17 août 1771.

MA BELLE DAME,

J'ai été passer deux jours chez le baron de Gleichen aux bains de l'île d'Ischia, et j'arrive dans la minute. Cependant je ne veux pas rester sans répondre à votre chère lettre; et je commence par vous résoudre le problême de cet invalide à jambe de bois, qui vous a tant embarrassé. Savez-vous ce que c'est? C'est que cet homme est mendiant. Pour rendre plus touchante sa situation, il s'est fait une jambe fausse de bois; il n'a pas osé s'avouer mendiant à vous qui le connaissiez, il vous a dit qu'il s'amusait à s'en servir le matin : et en vérité c'est une réponse la plus singulière et la plus comique du monde. Mais mettez-vous dans la tête qu'un gueux, un mendiant a plus d'esprit que cent beaux esprits philosophes. Il ne pense pas à autre

chose ; il concentre son esprit et son génie à se procurer de l'argent ; et il vous surpasse tous tant que vous êtes.

Que diable fait la chaise de paille de mes lettres? S'en sert-il pour me déshonorer auprès de tous les princes de l'Allemagne ? Je ne me soucie pas qu'il m'écrive avant son départ ; mais j'exige de lui qu'il me dise au vrai ce que la charmante Londres lui aura paru, et à quel point il est content de l'hospitalité anglaise.

Je ne vous enverrai pas la copie de l'opéra comique de Piccini, à moins que vous ne me mandiez que vous avez parfaitement appris le napolitain ; sans cela vous n'en entendriez pas le mot, et vous ne saisiriez aucune beauté. Mais parlons d'une affaire sérieuse. Sachez qu'un des plus grands maux de Naples, c'est qu'on y couche sur des matelas fort durs. Cela vient de ce qu'ils battent leur laine sans la carder. Je me suis donné toutes les peines possibles pour réparer cet inconvénient ; mais tout a été peine perdue, parce qu'ils n'ont point de ces machines propres à carder, et n'en connaissent pas même la forme. Je suis résolu à en faire venir de Paris. Dites-moi donc ce que coûterait tout l'attirail pour car-

der un matelas. Si je ne me trompe, il y a deux peignes de fer. Mettez-moi cela au clair ; et tâchez qu'au moins en dormant je me souvienne des lits de Paris. Bon soir.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au n°* 65.

Naples, le 24 août 1771.

Ah ! madame, les douloureuses lettres que vous m'écrivez ! Quoi la chaise de paille voyage ! voyage pendant dix-huit mois ! vient en Italie ! Quelle étrange nouveauté ! J'ai cru cette chaise aussi immobile que le Pont-Neuf. Mais expliquez-moi du moins cela : avec qui va-t-il ? que vient-il faire ?

Or je vous plains, et je m'attriste à votre place. Je voudrais bien prendre sa place pour les correspondances étrangères ; mais je n'en aurais pas la force : vous ne l'auriez pas non plus, et je ne vous conseille pas de vous en charger, ni de vous fier au philosophe en fait de correspondance régulière. Vous pourriez tout au plus le charger de faire en un mois la matière de dix-huit mois, et l'envoyer en détail et par tranches, de semaine en semaine.

Cela sera plus conforme à sa manière d'être et de travailler.

Le blé est donc fini à Paris : on est rassasié. Dieu soit loué. De quoi parle-t-on donc à présent? est-ce de l'électricité? et dites-moi dans quel évangile M. Suard a trouvé que le globe de feu de sa gazette ne fût pas un phénomène électrique? S'il était permis à moi de lui faire une petite remontrance, je lui dirais qu'il fallait achever son rapport avec ces mots solennels de tous les gazetiers : *Le temps nous en apprendra davantage*. Au reste, je suis persuadé que la foudre, l'aurore boréale, les étoiles volantes et le phosphore de l'eau de mer sont tous des phénomènes électriques; car je crois que l'électricité n'est autre chose que le feu élémentaire qui est répandu partout, et le briquet, pour moi, me paraît la même chose que le tonnerre. Deux nuages qui se briquettent ensemble contre une montagne ou un clocher etc., arrachent cette grosse étincelle qui nous fait mourir de frayeur. Bon soir.

N'oubliez pas de grâce ma commission des peignes pour carder les matelas.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au n° 66.*

Naples, le 31 août 1771.

VOILA un terrible tour, ma belle dame, que vous me jouez de temps à autre. Je vois arriver un gros paquet de vous; je m'en réjouis d'avance; je m'attends à la plus longue lettre du monde: et au lieu de trouver que vous m'écrivez, je trouve que vous m'avez fait transcrire un morceau de Voltaire pour me l'envoyer. Si je pouvais me venger, je transcrirais un morceau de mon bréviaire, et je vous l'enverrais. J'avoue que le morceau *curiosité* de Voltaire est superbe, sublime, neuf et vrai. J'avoue qu'il a raison en tout, si ce n'est qu'il a oublié de sentir que la curiosité est une passion, ou si vous voulez une sensation qui ne s'excite en nous que lorsque nous nous sentons dans une parfaite sécurité, et que nous ne nous occupons plus que de nous-mêmes et de notre individu : voilà l'origine de tous les spectacles. Commencez par assurer des places aux spectateurs, ensuite exposez à leurs yeux une grande catastrophe. Tout le monde court et s'occupe. Cela conduit à une autre

idée vraie, c'est que mieux le spectateur est placé, plus le risque qu'il voit est grand, plus il s'intéresse au spectacle : et ceci est la clef de tout le secret de l'art tragique, comique, épique, etc. Il faut présenter des gens dans la position la plus embarrassante à des spectateurs qui jouissent d'une grande tranquillité. Il est si vrai qu'il faut commencer par mettre bien à leur aise les spectateurs, c'est que s'il pleuvait dans les loges, si le soleil donnait sur l'amphithéâtre, le spectacle serait abandonné. Voilà pourquoi il faut dans tout poëme dramatique, épique, etc., que la versification soit heureuse, le langage naturel, la diction pure. Tout mauvais vers, obscur, entortillé est un vent coulis dans une loge. Il fait souffrir le spectateur ; et alors le plaisir de la curiosité cesse tout-à-fait : or donc Lucrèce n'a pas tort tout-à-fait. Quoiqu'il n'y ait pas un vrai retour sur soi-même, ni un développement de la sensation de notre bonheur lorsque la curiosité commence en nous, il est très-vrai que, par instinct, elle ne saurait s'exercer sans ce préalable. Ainsi la curiosité est une suite constante de l'oisiveté, du repos, de la sûreté; plus une action est heureuse, plus elle est cu-

rieuse. Voilà pourquoi Paris est la capitale de la curiosité ; Lisbonne, Naples, Constantinople en ont moins ou presque point. Un peuple curieux est un grand éloge de son gouvernement. Voltaire aurait dû faire sur la curiosité une autre réflexion qui est très-interressante : c'est qu'elle est une sensation particulière à l'homme, unique en lui, qui ne lui est commune avec aucun autre animal. Les animaux n'en ont pas même l'idée. Faites devant un troupeau de brebis tout ce que vous voudrez ; si vous ne les touchez pas, vous ne les intéresserez jamais. Si les bêtes donnent quelque signe qui nous paraît de la curiosité, c'est l'épouvante qu'elles prennent, et rien autre chose. On peut épouvanter les bêtes, on ne saurait jamais les rendre curieuses. Or, selon ce que je viens de dire, l'épouvante est le contre-pied de la curiosité. Si la curiosité est impossible aux bêtes, l'homme curieux est donc plus homme qu'un autre homme : et cela est vrai en effet. Newton était si curieux, qu'il cherchait les causes du mouvement de la lune, de la marée, etc. Le peuple le plus curieux a donc plus d'hommes qu'aucun autre peuple. Voilà le plus bel éloge qu'on ait jamais

fait des badauds de Paris. Cette idée est profonde, et je n'ai pas le temps de vous la détailler. Assurément Voltaire n'a pas écrit plus rapidement que moi son article de la curiosité. Il l'a mieux écrit, car il connaît sa langue; mais si vous voulez vous donner la peine de développer ce que j'ai griffonné, vous y verrez un grand bout du cœur humain ; l'homme animal curieux ; l'homme susceptible de spectacles. Presque toutes les sciences ne sont que des curiosités, et la clef de tout est une base de sûreté et une situation sans souffrance dans l'animal curieux. Voilà pourquoi c'est M. de Chaulnes qui fait aller le cerf-volant, et non M. de la Chalotais, quoique la Chalotais soit plus savant que lui.

Voilà une petite dissertation que vous m'avez arrachée. Promettez à madame Necker de la lui communiquer en troc de ma lettre. Je ne saurais imaginer que Suard, Marmontel, et d'autres ne puissent vous mettre en relation avec madame Necker. Bon soir; le temps me manque. Je vous embrasse.

P. S. Voltaire connaît bien peu les animaux. Il a parlé des singes et des chiens comme un enfant. Le singe n'est point curieux ; il cher-

che sa nourriture. Comme il n'a point d'odorat, et très-peu d'instinct, il est obligé de casser tout et de toucher à tout. Naturellement il ne se nourrit que de fruits et d'huîtres. Il croit donc que tout est composé de cocos, de marrons, d'huîtres; et il faut qu'avec ses dents il écrase tout pour en vider le noyau. Les chiens n'ont point de curiosité : ils ont peur lorsqu'ils ne sont point habitués à aller en voiture, et ils mettent leur tête à la portière pour s'en élancer; mais, comme ils voient trembler et courir les pierres du pavé, ils n'osent pas se jeter, et aboient de peur. Une fois habitués, ils restent tranquilles. Jamais aucun animal n'a été curieux.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au n°* 67.

Naples, le 7 septembre 1771.

J'AIME encore mieux Diderot que Voltaire, ma belle dame, puisqu'il faut que vos lettres ne soient pas de vous. Mais quelle diable de tracasserie m'a fait Magallon? Il en a menti; je ne lui ai pas dit que vous ne m'aimiez pas, 1°. parce que je ne lui ai point écrit; 2°. parce que si je lui avais écrit, je ne lui

aurais point mandé cela ; 3°. parce que si je l'avais écrit, je ne l'aurais point pensé ; 4°. parce que si je l'avais écrit, et pensé, cela ne serait pas vrai ; 5°. parce que si cela était vrai, cela ne ferait rien à la chose, etc., etc., etc. Savez-vous ce que je conclus de tout ceci, c'est que Magallon est jaloux, et qu'il voudrait me brouiller avec vous. Et moi je m'en vengerai en vous disant qu'il est enchanté de vous, et que dans ses lettres il m'a fait les plus grands éloges de vous, avec le regret de ne pas vous avoir connue plus tôt.

Faites parvenir mes complimens au cul de M. Necker. Madame Necker devrait rentrer en elle-même après cette aventure, et connaître l'inutilité des efforts humains contre la force des destinées : elle s'est tant tourmentée, et peut-être a tant souffert pour épargner le front de son mari ! eh bien ! il s'est meurtri le derrière. L'un vaut bien l'autre ; et j'aimerais mieux, à mon avis, avoir des douleurs morales au front que des maux physiques aux fesses.

L'éloge de Rouelle par Diderot est un chef-d'œuvre ; mais ce diable de Diderot est d'une véracité, qui incommode peut-être même les morts. Au reste, il est étonnant combien, à

force de paroles, il dessine, colorie, anime les tableaux! Je crois qu'on a connu Rouelle, quand on a lu ce portrait.

Aimez-moi. J'attends quelque petite lettre du baron. Portez-vous bien, et croyez aux revenans. Bon soir.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au nº* 68.

Naples, le 17 septembre 1771.

En vérité, ma belle dame, ceci passe la raillerie; est-ce vous qui m'écrivez, ou est-ce Voltaire, Diderot, feu M. Rouelle, un chimiste; un vendeur d'orviétan? Vos lettres deviennent une encyclopédie (le chat vient se promener sur ma table, et efface tout ce que je vous écris) : je ne sais plus où j'en étais; mais assurément l'expérience des diamans est fort curieuse. Elle ne prouve pas que le diamant soit une goutte d'eau congelée, elle prouve que l'eau est du diamant fondu, et au fond toutes ces expériences prouvent que nous ne savons pas ce qu'est ni l'eau ni le diamant, ni le feu ni rien. J'ai toujours cru les pierres précieuses des extraits des métaux : ce diamant me paraît du fer dépouillé de sa rouille.

Sa figure brute me le prouve. Le diamant est donc le plus parfait acier possible; il est donc très-dur; mais il peut s'enflammer et se volatiliser dans le feu. Le rubis et le saphir seront de l'or coloré et rendu transparent : ils seront fusibles et point brûlables; mais assurément les pierres précieuses sont aux métaux et aux minéraux ce que les fruits sont aux branches et aux feuilles des plantes. Je n'en sais pas davantage; mais je sais que je suis bien fâché que vous ayez employé le pirate de Lorme pour m'expédier des livres. Il me ruinera en transports, et je n'étais point pressé d'avoir des livres.

Croyez-vous que Nicolaï soit parti? Personne ne me mandera donc plus rien de Paris? De grâce dites-en moi quelque chose. Je sais que vous n'avez point envie de me parler des grandes affaires : je ne vous les demande pas non plus; mais enfin, rien; c'est bien peu de chose.

Remerciez mon cher Diderot des lettres qu'il m'écrit.

Pour votre compte, embrassez le baron, et la belle baronne. Gleichen salue tout le monde. Il a lu avec un plaisir infini la vie

de Rouelle. Adieu ; aimez-moi. Magallon sera chargé du soin de mes lettres dans l'absence de Nicolaï. Mille choses à madame de Belsunce ; est-elle rétablie de sa culbute ? Adieu.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au n° 69.*

Naples, le 17 septembre 1771.

Je m'étonne beaucoup, ma belle dame, que vous n'ayez point reçu de mes lettres par deux ordinaires ; je ne crois pas en avoir laissé passer aucun sans vous écrire. Aurait-on intercepté mes lettres ? Nicolaï, avec son départ, aurait-il troublé l'ordre des envois ? Vous éclaircirez cela mieux que moi ; en attendant je vous remercie des extraits des livres que vous me faites. Je vous remercie de même de l'envoi de la caisse. Je ne compte pas en faire venir beaucoup de Paris, ils sont trop chers à cause des transports. Je serai embarrassé de tous mes dialogues, qui ne sont point goûtés à Naples ; vous auriez bien mieux fait de les laisser à Paris, ou de les vendre à un prix modique à quelque libraire, vous m'auriez épargné le transport qui me sera un double dommage. J'ignore parfaite-

ment ce qui se passe à Paris : personne ne m'écrit plus, et vous m'écrivez sans me rien dire. Je vais perdre le baron de Gleichen qui est rappelé par son roi, et qui aura dans peu de mois le plaisir de revoir Paris et mes amis. Vous ne sauriez croire combien cette perte m'attriste ; je suis comme un homme condamné à une prison perpétuelle, qui a amené avec lui dans sa prisonun chien, ou un chat : la mort de ce chien, sa dernière et seule compagnie, l'attriste plus que la perte de la société entière, au sujet de laquelle il s'était enfin consolé, et avait pris son parti. Je vois que tout meurt, tout finit dans ce monde ; et la manière dont la baronne a reçu mes salutations me le prouve encore davantage. Il faudra que j'oublie Paris, puisqu'il m'oublie. Bon soir. Je suis triste de ne savoir rien de ce qui se passe hors de mon triste tribunal. Adieu.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse aux nos 68 et 69.*

Naples, le 5 octobre 1771.

Ma belle dame, je reçus la semaine passée une petite lettre de vous, où vous vous plaigniez de n'avoir reçu depuis trois semainse

aucune lettre de moi. Comme je savais vous avoir toujours écrit, cela me mit si fort de mauvaise humeur, que je laissai passer ce samedi sans vous répondre. Je reçois à présent votre numéro 69, dans lequel vous accusez la réception d'une seule lettre ; pour moi, voilà tout ce que je puis vous dire : je vous ai adressé mes lettres sous l'enveloppe de M. Nicolaï, ou sous celle de M. de Fuentès, en lui marquant de les remettre à Magallon. La dernière enveloppe était à l'adresse du marquis Caracciolo. Peut-être le retard de son arrivée à Paris, peut-être le départ de Nicolaï ont causé ces égaremens ; j'en suis désolé, et je prends le parti de vous écrire dorénavant des lettres bien bêtes, bien plates, bien maussades, pour en regretter moins la perte.

Vous ne m'avez rien dit des causes de l'absence de la chaise de paille. Puisqu'il voyage avec un prince étranger, j'en suis plus content que vous ; son voyage sera bien moins long que vous ne pensez. Ces souverains s'ennuient bientôt de voyager : leur caractère devient pour eux un fardeau qui les assomme. S'ils sont généreux, ils se ruinent ; s'ils dépensent peu, on est indigné ; ils sentent qu'ils sont

entre la ruine et le mépris : et cette posture d'être toujours au milieu ou des voleurs ou des mécontens les fatigue à la fin.

A propos de voyageurs; nous avons ici milord Schelburne, frère de M. Fitz-Moz, que vous avez tant vu chez le baron ; il me prie d'envoyer bien des complimens au baron ; voulez-vous vous en charger? C'est un aimable Anglais, chose fort rare ; il a été secrétaire d'état à Londres, chose fort commune.

Gleichen me quitte bientôt; il revient à Paris : cela me donne autant de chagrin que d'envie.

Je suis bien fâché de la perte de la gazette qu'éprouvent Suard et notre abbé ; est-ce qu'ils ne mentaient pas assez ? Marin sera-t-il donc plus Turc ? Est-ce une affaire de Turc à Maure ?

La chaise de paille ne viendra pas à Naples, je ne l'espère pas, au moins ; mais tant mieux pour vous ?

Vous aurez vu que votre longue lettre des diamans a été imprimée ; que cela vous apprenne à remplir votre lettre de choses qui ne puissent jamais être dans la gazette, comme, par exemple, mes amours avec

la baronne, ou autres choses de cette importance. Adieu, aimez-moi; songez que, par le départ de Nicolaï, je ne sais pas même les choses les plus communes, les plus indifférentes de Paris. Caracciolo, depuis son arrivée à Paris, ne m'a pas écrit une seule fois. Aidez donc mon obscurité de quelque étincelle. Bon soir; je prends le parti d'envoyer cette lettre par la poste en droiture. Voyons si cette voie réussit mieux; et, si elle ne vous revient pas trop cher, je la suivrai. Est-ce que les souverains du nord ne payaient pas les ports de lettres à la chaise de paille?

A madame DÉPINAY. *Réponse au n° 70.*

Naples, le 19 octobre 1771.

J'ai reçu cette semaine votre lettre du 21 septembre, assez longue pour une mère qui attend dans la journée son fils. Vous me marquez que vous aviez reçu de moi un sublime numéro 66; mais comme je vous ai écrit deux lettres sublimes, l'une sur Cicéron, l'autre sur la curiosité; je vois qu'il y a encore une sublimité de moi qui vous manque. Pour ce soir vous n'aurez rien de sublime de moi;

car j'ai épuisé ma verve en écrivant enfin à madame Geoffrin. Tâchez au moins de lire cette lettre, elle vous amusera.

Pour celle que j'ai employée mal-à-propos avec madame Necker, puisque vous y renoncez, j'y renonce aussi.

Vous me donnez la plus agréable de toutes les nouvelles possibles en me disant que la chaise de paille viendra à Naples. Consolez-vous de son absence ; possédé du plaisir que j'aurai à le revoir, je ne le quitterai pas, ni jour ni nuit, tant qu'il sera ici.

Ma commission des peignes était que, comme on ne connaît point ici l'art de carder la laine des matelas, ce qui fait qu'on est fort durement couché, je souhaitais avoir de Paris le peigne avec lequel on carde les matelas, pour introduire cet art à Naples. Je voulais savoir auparavant combien en coûterait l'achat et le transport.

Bon soir pour ce soir ; aimez-moi. Portez-vous bien, et faites demander à M. Caracciolo ce que sont devenues les lettres que j'ai adressées à Nicolaï et à vous, sous son enveloppe. Je vous embrasse.

A madame GEOFFRIN.

Naples, le 19 octobre 1771.

Madame, oh ! pour le coup, je serais un monstre d'ingratitude et de cruauté si je ne vous écrivais. M. Bérenger est arrivé ; il m'a tant parlé de vous ; je lui en ai tant parlé de mon côté ; il m'a dit que vous m'aimiez si fort ; que vous l'aviez chargé de m'en assurer, que j'ai enfin dit en moi-même : Voilà le temps arrivé que je puis écrire à ma chère madame Geoffrin, et qu'en recevant ma lettre elle sentira moins le regret de m'avoir perdu que le plaisir de m'avoir retrouvé. Me voici donc tel quel, toujours l'abbé, le petit abbé, votre petite chose. Je suis assis sur ce bon fauteuil, remuant des pieds et des mains comme un énergumène, ma perruque de travers, parlant beaucoup, et disant des choses qu'on trouvait sublimes et qu'on m'attribuait.

Ah ! madame, quelle erreur ! Ce n'était pas moi qui disais tant de belles choses ; vos fauteuils sont des trépieds d'Apollon, et j'étais la Sibylle : soyez sûre que sur les chai-

ses de paille napolitaines, je ne dis que des bêtises. Mais venons à nos affaires.

Puisque je suis avec vous, assurément vous me demandez ce que je fais et si je suis heureux. Vous voulez savoir l'état de vos amis ; vous voulez qu'on ne vous mente point, et vous voulez apprendre par force d'eux qu'ils sont heureux. Voilà bien des choses que vous exigez ; cependant je puis vous assurer, sans trahir ma conscience, que je ne suis pas malheureux. J'ai fait, il est vrai, deux grandes pertes depuis deux ans ; j'ai perdu Paris et toutes mes dents : mais enfin je n'étais pas né Français. Dieu s'était avisé, on ne sait pas trop pourquoi, de me faire naître à Naples ; puisqu'il l'entend comme cela, je n'y ai rien à redire. Mes dents m'ont quitté, mais je n'ai plus besoin de parler ; personne ne m'entend ici ; et personne n'est tenté de m'écouter. J'ai peu de bons dîners à savourer, et si je demandais un tiers de maquereau, personne ne saurait me le donner. Pour me consoler encore mieux de la perte de mes dents, j'ai trouvé le moyen d'appeler mon ratelier mon parlement. Lorsqu'on m'en demande des nouvelles, je dis que j'ai renvoyé tous

ces messieurs ; que j'ai supprimé les charges de mes présidens molaires, et que je n'en mange pas moins. Personne ne m'entend excepté moi ; et je suis enfin convaincu que mes dents n'étaient pas une partie essentielle de ma machine. Mais vous ne voulez pas qu'on vous parle de ces choses-là; achevons mon discours. Je suis donc au reste bien portant, bien logé, bien payé, assez considéré, pas trop affairé, assez libre dans ce que je veux faire ; sans parens, puisque mon frère et ma famille sont absens, et je soutiens ma gaîeté en dépit du climat, du sol, de l'âge et de ma charge. Je ne vis point avec les Napolitains; je suis avec le corps diplomatique : on s'est habitué à m'en croire un membre ; et on serait bien étonné ici, si dans un dîner d'ambassadeur on ne me priait point. Ils sont tous mes anciens amis ; tous ont vu Paris, et en parlent souvent. Il faut être vrai, je m'ennuie un peu ; un germe d'ambition s'est développé dans mon cœur, où j'ignorais qu'il en existât. Cela m'a fait faire des réflexions sur l'ambition ; et voici ce que j'ai découvert. L'ambition est la fille *aînée* de l'ennui (voilà pourquoi on rencontre tant

d'ambition dans les cloîtres), la mère de l'hypocrisie ; et l'hypocrisie engendre avec la gêne un second ennui, qui est l'arrière-petit-fils du premier, et qui ne ressemble pas tout-à fait à son grand-père. Le premier est un ennui doux, calme, soporifique; le second est corrosif : on en meurt à la fin. J'ai donc le premier ennui, mais je n'ai pas le second; car l'ambition en moi n'a pas eu la force d'engendrer l'hypocrisie ; ma nature s'y est par trop refusée. J'échouerai donc dans mes prétentions, mais je vivrai long-temps si je ne meurs pas d'indigestion ou de paroles rentrées, qui est mon mal actuel. Pourtant si j'avais la force d'écrire et vous la bonté de me répondre, je ne mourrais pas; je parlerais à Paris étant à Naples.

Répondez-moi donc, si vous voulez que je vive ; mais écrivez-moi par la voie et sous l'enveloppe du cardinal de Bernis, si vous ne voulez pas que je fasse banqueroute.

Je vous ai peint au naturel mon état; parlez-moi à présent du vôtre ; que font mes amis ? que fait madame Geoffrin ? que fait madame de la Ferté-Imbault ? comment vont les mercredis ? Je n'ai pas trop d'idée

d'un mercredi sans moi ; car dans tous ceux que j'ai vus, j'y étais. Y mange-t-on des garbures ? je n'en ai plus mangé. Pourriez-vous m'en envoyer la préparation ? elle n'est pas dans l'Encyclopédie au mot *Garbure*; je l'ai cherchée en vain. Diderot fit la faute impardonnable de l'oublier. Faites-vous enrager toujours Burigni ? Que fait mon abbé Morellet ? m'aime-t-il ? m'a-t-il pardonné ? est-il persuadé qu'il ne sera jamais un vrai économiste ? Il a trop d'esprit et de bon sens pour primer dans une secte où l'on baptise les prosélytes par immersion dans une espèce d'encre de métaphysique faite avec du noir de cheminée politique : il y a trop de noir de fumée pour lui là-dedans. Que font M. et madame de Sartine ? quel homme ! quelle femme ! J'ai lu dans une gazette que M. et madame de Trudaine étaient à Bruxelles. Comment se portent-ils ? Voulez-vous vous charger de faire mes complimens de félicitation à M. de Cossé, sur la charge de madame ? Elle a bien fait de prendre une place à la cour, puisque son mari était obligé d'y rester. Que fait mon cher nonce ? combien paie-t-il de loyer dans

la poitrine du pape? Il est malheureux en logement. M. de Broglie le logea fort à l'étroit ; mais le pape l'a logé encore plus à l'étroit. Le papier finit. Vous voyez que je suis toujours un grand parleur ; je ne suis donc pas changé ; donc je vous aime encore à la folie, et je suis votre etc. etc.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au nº 71.*

Naples, le 26 octobre 1771.

Je n'ai point de vos lettres, cette semaine, et j'en étais impatient pour apprendre la réussite de l'entrevue avec votre fils, ou pour mieux dire, avec le fils de M. d'Épinay. Je vous écris cependant pour vous dire que la caisse de livres que vous m'avez expédiée est arrivée avec une rapidité étonnante. Le bâtiment a mis deux jours et demi à faire le trajet de Marseille ici : chose sans exemple. Je suis enchanté de tous les livres que vous m'avez envoyés, hormis les miens. Je vous remercie du Zend-Avesta, et du Bougainville ; et je remercie bien sincèrement Suard, de son histoire de Charles V, traduite de l'anglais. Je lis Bougainville à force, et j'entends

mieux le traité que son patois marin. Je parcours le Zend-Avesta, et je ne sais pas si c'est du pehlvi traduit en français, ou du français traduit en pehlvi. Tout compte fait, il y a autant de mots indiens que de français dans cet ouvrage; et cela me prouve l'existence des deux principes, et que Zoroastre a raison, puisque il y a autant de mots lisibles que de mots inarticulables dans son bréviaire. Je m'attendais à quelques livres de plus dans la caisse, mais ce sera pour une autre expédition. En attendant, bon soir. Je vous embrasse. Aimez-moi.

A madame D'ÉPINAY.

Naples, le 2 novembre 1771.

Madame,

C'est par un pur hasard que j'ai reçu deux lettres charmantes de vous. Elles ont couru le plus grand risque de s'égarer, n'étant pas venues par la poste. L'une était sans numéro, écrite le 3 septembre; l'autre est le n° 71, du 6 octobre. Pour assurer notre correspondance, je vois qu'enfin il faut se résoudre à

nous écrire quelquefois par la poste, et à payer nos lettres. La vague est grosse, la lame est trop forte ; et dans une tempête pareille, le mouillage le plus sûr est la grande poste. Bougainville est cause que je parle marin. Je n'ai encore vu aucune lettre de Caracciolo. Cela me passe. Si j'en savais la raison, je lui écrirais, malgré son silence; et je tâcherais de le lier de connaissance avec vous; mais jusqu'à ce que je sache s'il est encore au nombre de mes amis, vous voyez bien que je ne puis pas lui écrire. Mais Mora, mais Magallon feront votre affaire. Je trouve comme vous, que Suard et l'abbé Arnaud avaient commis des fautes dignes d'un châtiment. Cependant je ne suis pas avec vous d'accord qu'ils méritaient qu'on leur ôtât leur existence et leur subsistance. *Sævitia est ejus qui puniendi jus habet, modum non habet.* Il y a une mesure et une proportion entre la faute et le châtiment. Lorsqu'on la dépasse, on sévit, on est cruel. Croyez-vous que si l'on eût condamné Suard à payer cent écus pour chacune des fautes commises applicables à l'hôpital des enfans-trouvés, cela ne l'aurait pas guéri à jamais de l'étourderie dont il est

attaqué. Mais laissons cela; passons à votre n° 71. D'abord j'étais d'une impatience incroyable pour apprendre de vous les symptômes de votre entrevue avec le fils de M. d'Épinay. Vous ne m'en dites mot. On croirait que vous ne l'avez pas vu. Vous ne vous occupez que de l'interruption de mes lettres. Je vois qu'enfin quelques-unes vous étaient parvenues. Je ne puis que les écrire: trop heureux si je pouvais vous les porter moi-même! Mais hélas! que je changerais bien mon sort contre celui d'une bécasse. La chanson agricole est charmante. Mais que me dites-vous? chante-t-on encore à Paris? Fait-on encore des couplets? Cela est bien loin de mon compte.

Le Dialogue des tableaux du Louvre intéresse peu à cinq cents lieues: Gleichen et moi nous en avons ri; personne ne nous aurait entendus. Au reste, à propos de tableaux, je remarque que le caractère dominant des Français perce toujours. Ils sont causeurs, raisonneurs, badins par essence. Un mauvais tableau enfante une bonne brochure: ainsi vous parlerez mieux des arts que vous n'en ferez jamais. Il se trouvera au bout du

compte, dans quelques siècles, que vous aurez le mieux raisonné, le mieux discuté ce que toutes les autres nations auront fait de mieux. Chérissez donc l'imprimerie; c'est votre lot dans ce bas monde. Mais vous avez mis un impôt sur le papier; quelle sottise! Plaisanterie à part, un impôt sur le papier est la faute en politique la plus forte qui se soit commise en France depuis un siècle. Il valait mieux faire la banqueroute universelle, et laisser aux Français le plaisir de parler à l'Europe à peu de frais. Vous avez plus conquis de pays par les livres que par les armes. Vous ne devez la gloire de la nation qu'à vos ouvrages; et vous voulez vous forcer à vous taire! J'ai lu l'ouvrage de Linguet, qu'on m'a envoyé. Il me copie mot à mot dans tout ce qu'il dit à propos des blés. Il ne me copie pas dans ce qu'il dit des gouvernemens orientaux. Mon avis est diamétralement opposé. Ce qu'il dit est vrai en théorie, il est faux en pratique. Théoriquement le gouvernement despotique devrait faire trembler les visirs et les ministres, encore plus que le peuple; et rétablir la balance. Mais en pratique, il oublie que les

ministres sont les maîtres d'élever leurs princes dans les sérails comme il leur convient, et d'en faire des hommes tellement dénaturés, qu'ils soient spécifiquement différens des autres hommes. Or, je demande à Linguet : Supposez un gouvernement asiatique, et que le sultan soit un lièvre, ou un daim, un chevreuil, qu'en arrivera-t-il ? Il répondra qu'il n'en sait rien ; que ne connaissant ni l'instinct, ni les habitudes, ni le langage du chevreuil, il ne peut pas calculer ce qu'il arrivera d'une nation qui tourne en entier sur un pivot inconnu ; qu'il ne peut calculer que d'après l'hypothèse que le sultan soit un homme, animal à lui connu. Eh bien ! voilà la méprise. Le sultan n'est pas un homme. Qu'il ne vienne pas me dire que l'éducation ne détruit pas à fond la nature ; qu'elle ne peut la changer que du plus au moins : il se trompe. J'écris par habitude ; j'écris de ma main droite, qui par nature ne diffère point de ma gauche. Il n'est pas vrai que j'écrive mieux de ma droite que de ma gauche. C'est qu'avec la gauche je n'écris point du tout ; mais point, vous dis-je. Ces deux mains diffèrent donc spécifiquement du tout au tout. En

avez-vous assez pour ce soir? Mais vous voulez aussi que je vous dise ce que vous savez déjà, que je vous adore. Adieu.

A MADAME D'ÉPINAY. *Rép. aux nos* 72 *et* 73.

Naples, le 9 novembre 1771.

Ma belle dame, que de choses j'aurais à vous répondre! mais je ne le puis pas ce soir. Je viens de recevoir une lettre du prince héréditaire de Brunswick, qui me fait tourner la tête, et m'empêche de songer à autre chose. En vérité, s'il avait écrit au roi de France, sa lettre ne serait pas plus soumise; et s'il écrivait à Voltaire, il ne lui dirait pas la moitié de ce qu'il me dit. Je vous en enverrai sans faute une copie, l'ordinaire prochain, n'ayant pas le temps d'en faire une copie ce soir; et vous savez que je n'ai pas de secrétaire français.

Parlons donc de nos affaires. Quoi! avec 7 liv. 10 sous j'aurai tout ce qu'il faut pour carder des matelas? Cela m'étonne, ma belle dame, et j'ai peur que vous n'ayez oublié quelque outil nécessaire; car j'ai toujours cru la dépense bien plus forte. Il s'agit à présent de

me les envoyer à Marseille. Delorme est un emballeur de grand chemin, et personne ne le sait mieux que moi : ainsi, si vous ne le redoutez pas, du moins faites avec lui le marché d'avance; car je n'ai pas oublié et je n'oublierai de ma vie qu'il m'a fait payer 114 livres l'expédition de deux malles, sans aucun droit à payer. C'est le vol et l'assassinat le plus fort que j'aie encore essuyés de ma vie. Au reste, je me repose sur vous, et il ne s'agit que de faire parvenir la petite caisse par la voie la plus prompte à Marseille. Je ne redoute pas la diligence, si le prix n'excède pas les 12 ou 15 livres, envoyez-la à Médina, et il me l'expédiera.

Enfin vous avez découvert un secret de moi que je tâche de cacher autant que je puis. Vous avez pénétré que j'oublie tout ce que j'ai dit ou écrit un moment après, pendant que je n'oublie jamais ce qu'on me dit, ni ce que je lis. Rien n'est si vrai, ma belle dame; c'est un phénomène de ma tête que je ne sais pas expliquer. Ainsi ne vous étonnez pas de mes contradictions, comme j'ai fait à propos des exemplaires de mes Dialogues. Il est vrai que vous m'en avez envoyé

trente-deux au lieu de vingt; mais cela ne fait rien : je les ai reçus, et je suis content. Vous m'aviez promis deux ou trois voyages, et vous ne m'avez envoyé que Bougainville : en cela ma mémoire ne me trompe pas. C'est une chose que j'ai lue et point écrite. Ainsi peut-être vous souffrez le même mal que moi. Lorsque j'écrirai à Magallon, je lui dirai ce que vous me mandez, quand ce ne serait que pour la rareté du fait que le confident, chargé des déclarations de deux personnes qui sont à Paris, soit à Naples. On lit dans la vie de Mathusalem, qu'il en fit de même, et que c'est bien pour cela qu'il obtint de Dieu une si longue vie pour pouvoir achever ses affaires.

Je vous répète qu'il vous est impossible de rien comprendre à ce chef-d'œuvre de perfection auquel Piccini a poussé l'opéra comique chez nous. Ne craignez pas que les opéra comiques napolitains passent en France. Cela n'est jamais arrivé; ils ne vont pas même à Rome. Vous aurez les opéra comiques italiens, tels que *La buona figliola;* mais aucun des napolitains. Pour achever de vous persuader, je vous en enverrai un ou deux morceaux, avec une explication italienne ou française,

et vous verrez qu'il faut absolument venir à Naples entendre cela.

Passons au 73. Votre aventure de l'enfant écrasé dans la voiture de Sannois est comique tout-à-fait, et d'autant plus comique, que vous vous approchez du vrai plus que vous ne pensez. Cette vessie soufflée était ma foi.... oui c'est la seule vessie que je connaisse qui aille à la lessive, et pour cause. Ah ! les bonnes gens que vous étiez toutes les quatre dans cette voiture ! Je m'acquitterai de la commission d'un enfant que vous me donnez ; j'y travaille à toute force ; j'en ai distribué l'ouvrage à quatre personnes en même temps, pour que le tout soit fait en deux mois et une semaine : on collera le tout, on l'élevera à trois nourrices ; et j'espère que l'enfant sera fait et sevré dans quatre mois d'ici, pour vous l'expédier. Il ne s'agit que de trouver un Delorme pour l'emballer.

Nous ne nous entendons pas dans la question sur la curiosité des animaux, faute de mots dans la langue pour nous expliquer. On appelle curiosité cette attention que nous prêtons à une chose inconnue ou obscure pour découvrir ce que c'est, et savoir à quoi cela

est bon. Il faudrait appeler cela *sagacité*; les animaux l'ont autant que nous, ou même plus. J'appelle curiosité ce plaisir que l'homme a d'observer quelque chose, en même temps qu'il sait parfaitement que cela lui est indifférent et inutile. Le chat cherche ses puces aussi bien que l'homme; mais il n'y a que M. de Réaumur qui en observe le battement du cœur : cette curiosité n'appartient qu'à l'homme. Aussi les chiens n'iront pas voir pendre un chien à la Grêve.

A MADAME D'ÉPINAY. *Réponse au n° 74.*

Naples, le 23 novembre 1771.

Qui vous a jamais nié que vous êtes ce qu'il y a de mieux à Paris? qui vous nie que le philosophe serait pour moi le plus mauvais de tous les correspondans? Mais enfin il est toujours bon de recevoir quelque lettre, quand ce ne serait que pour savoir qu'on dispute encore sur la liberté de l'homme, et qu'un M. de Valmire (1), qui n'est point M. de

(1) Voyez l'ouvrage intitulé : *Dieu et l'Homme*, par M. de Valmire. (M. Sissous de Troyes.) *Amsterdam*, 1771, in-12. (*Note des Éditeurs.*)

que nous ne le sommes pas, et nous agirons toujours comme si nous étions libres. L'explication de ce phénomène est que les idées ne sont pas des suites du raisonnement; elles précèdent le raisonnement, elles suivent les sensations. Nous prouvons par le raisonnement qu'un bâton ne se couche pas dans l'eau; cependant l'idée que nous en avons nous le montre courbé, parce que la sensation de l'œil nous l'a dit ainsi; et que l'idée suit le sentiment de la vue. Montrez ce que je viens de griffonner au philosophe; s'il ne me trouve pas sublime cette fois, et même peut-être neuf, il a grand tort. Il trouvera que j'explique bien mal mes grandes idées, et que mon jargon est peu français. Mais je suis comme le bourgeois-gentilhomme, qui savait tout, hormis l'orthographe. Mon cher Gatti est arrivé hier au soir; jugez de ma joie: j'en avais grand besoin pour me consoler du départ de Gleichen. Il sera relevé par Grimm, puis c'est à votre tour de venir me trouver; et le cœur me dit que vous viendrez.

Le temps me manque pour vous en dire davantage. Vous a-t-on présenté Caracciolo? Dites-lui mille injures de ma part. C'est un

monstre d'ingratitude et de cruauté; il ne trouvera jamais un Napolitain qui l'aime autant que moi. Il ne m'a pas écrit depuis quatre mois.

A madame D'ÉPINAY. *Réponse au n° 76.*

Naples, le 7 décembre 1771.

J'aurais mille choses à vous dire, ma belle dame, ce soir; j'en ai l'envie, je n'en ai pas le temps, ni la force, ni la gaieté. Je commence donc par les plus intéressantes.

Vous savez que mon livre favori est l'almanach royal; celui de cette année sera le plus curieux du siècle, puisqu'on y verra une monarchie qui a été chez un chancelier fripier faire retourner son habit, parce qu'il était vieux et usé, et qui a rencontré un fripier assez adroit pour arranger tout cela, sans que les coutures paraissent. Tachez donc de m'envoyer cet almanach par la voie la plus prompte possible, et si mes cardes à matelas ne sont pas encore parties, vous pourrez les mettre avec; car ils seront bien ensemble; tous les deux ont servi à carder un vieux matelas, et à le rendre plus mollet. Vous

Voltaire, existe. Voudriez-vous savoir mon avis sur cette question. La persuasion de la liberté constitue l'essence de l'homme. On pourrait même définir l'homme *un animal qui se croit libre*, et ce serait une définition complète. M. Valmire lui-même, lorsqu'il dit qu'on n'est pas libre, pourquoi le dit-il? Pour qu'on l'en croie. Il croit donc les autres hommes libres, et capables de se déterminer à le croire. Il est absolument impossible à l'homme d'oublier un seul instant, et de renoncer à la persuasion qu'il a d'être libre. Voilà donc un premier point. Second point : être persuadé d'être libre est-il la même chose qu'être libre en effet? Je réponds : ce n'est point la même chose, mais elle produit absolument les mêmes effets en morale. L'homme est donc libre, puisqu'il est intimement persuadé de l'être, et que cela vaut tout autant que la liberté? Voilà donc le mécanisme de l'univers expliqué clair comme de l'eau de roche. S'il y avait un seul être libre dans l'univers, il n'y aurait plus de Dieu, il n'y aurait plus de liaisons entre les êtres. L'univers se détraquerait; et si l'homme n'était pas essentielle-

ment, intimement convaincu toujours d'être libre, le moral humain n'irait plus comme il va. La conviction de la liberté suffit pour établir une conscience, un remords, une justice, des récompenses et des peines. Elle suffit à tout, et voilà le monde expliqué en deux mots. Mais comment peut-on, me demanderez-vous, être intimement convaincu d'une chose, pendant que le contraire est démontré? Tout comme on est intimement convaincu que deux infinis sont égaux toujours, pendant qu'il est démontré par le calcul intégral qu'un infini peut être le double, le triple d'un autre, etc., et mille autres théorèmes de géométrie pareils. Toutes les fois que la cervelle humaine ne peut pas se former l'idée de quelque chose, la démonstration ne peut pas se changer en persuasion. Il nous est impossible de nous former l'idée de l'infini; ainsi la démonstration qui nous dira qu'un infini est le double d'un autre, nous le croirons, mais nous serons persuadés du contraire, et agirons en conséquence de la persuasion et non pas de la démonstration, qui s'oppose à l'idée. Il nous est impossible de nous former l'idée de n'être pas libres. Nous démontrerons donc

Mais bon soir ; ma lettre ne partirait pas si elle était plus longue.

A madame D'ÉPINAY.

Naples, le 14 décembre 1771.

Ma belle dame,

Je vous crois guérie de vos cruelles souffrances, ainsi je vous réponds gaiement. J'ai reçu la lettre de l'abbé-prieur Mayeul retardée d'une semaine ; je lui ai répondu la lettre que je vous envoie, et dont vous ferez l'usage que vous voudrez. Je me suis laissé aller à l'envie de vous égayer à force de saillies profondes. Je viens de recevoir dans l'instant la lettre de madame de Belsunce ; mais vous comprenez bien que je n'ai plus ni l'envie ni la verve d'y répondre. Le renvoi du voyage de Grimm en Italie me désespère. Gatti et Gleichen me chargent de vous dire ce que je n'ai pas le temps de vous dire, pas même pour mon compte. Portez-vous bien, voilà l'essentiel.

A M. l'abbé MAYEUL(1).

Naples, le 14 décembre 1771.

Assurément tout n'est pas bien, mon cher abbé; car il n'est pas bien que vous vous mêliez de donner des nouvelles. Vous n'en donnez que de fâcheuses; ce qui n'est pas bien à vous. Heureusement Gatti m'a tranquillisé sur la maladie de madame d'Epinay, que vous appelez une crampe à l'estomac, comme si madame avait les pieds dans l'estomac. Mais puisque vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, mon cher abbé, il est juste que je tâche de vous étaler toute l'étendue de ma reconnaissance. Vous avez un prieuré; Dieu vous le conserve. Si vous en attrapiez un autre, n'en seriez-vous pas bien aise? Or, le plus court chemin, dans le temps où nous vivons, pour avoir des prieurés, c'est sans doute, mon cher abbé, celui de chasser aux athées: le gibier abonde; il n'y a qu'à savoir le dénicher. Je serai votre chien de chasse, je vous indiquerai les forts, les tannières, les gîtes de ces coquins-là. C'est à vous à

(1) Secrétaire de Madame d'Epinay.

faites donc un capitaine de votre fils ! à la bonne heure. Carraciolo m'a écrit ; ainsi vous pouvez faire votre paix avec lui, puisque j'ai fait la mienne. Gatti est ici, enchanté d'être en Italie. Il tremble pour le sort de ses amis philosophes de France : il les aime beaucoup ; il ne les regrette point. Son cœur est bâti comme cela ; il aime sans regretter. Il voudrait retourner en France pour prêcher une croisade à tous ses bons amis, et les persuader de venir s'établir à Naples. Si je comptais sur son éloquence je lui paierais les frais du voyage, mais il a plus de persuasion intérieure que d'éloquence.

Je vous félicite sur l'obélisque élevé à notre bon ami Monthion. Tel est l'état de la nature policée : on remercie quelqu'un d'avoir donné du travail aux hommes.

Je viens de lire l'ouvrage que le baron m'a envoyé, les recherches philosophiques sur les Américains. Je me suis réjoui d'avoir vu qu'il existe encore des Saumaises, des Casaubons, des Scaligers dans notre siècle ; et qu'on peut, en philosophie tout comme sur les antiquités, rechercher toujours sans

rien trouver, enfiler des morceaux d'érudition sans les lier, entrevoir sans voir, ne partir d'aucun principe et n'aller à aucun but : cela s'appelle amasser des pierres pour bâtir. Mais qui est-ce et quand est-ce qu'on bâtira ? Peut-être moi : mais quand ? Quand j'en aurai le loisir. Et quand cela sera-t-il ? Quand je publierai mon systême sur l'origine des montagnes. C'est alors que je ferai voir que notre globe a des saisons à lui ; que dans son printemps il produit des hommes et des animaux, et qu'il en altère les espèces selon la force des sucs nourriciers. Je ferai voir alors que l'Amérique est une Asie ébauchée, parce qu'elle est beaucoup plus moderne. Je ferai voir que dans les nouvelles terres il existe des géans, et que cette race dépérit pour donner lieu à la race imberbe, et que celle-ci cède à la barbue qui est la plus parfaite de toutes. Je ferai voir que la v..... n'existait ni en Amérique ni en Europe ; et qu'elle nous vient du contact des deux nations. C'est une étincelle de deux pierres froides frappées ensemble qui a été jetée et qui a embrasé l'univers.

les tuer. Entrons donc en chasse, et allons. Ces philosophes, qui disent que tout est bien dans ce meilleur des mondes, sont des athées fieffés, qui, de peur d'être grillés, n'ont pas voulu achever leur syllogisme; mais le voici en entier. Si un Dieu avait fait le monde, il serait sans faute le meilleur de tous, mais il ne l'est pas, à beaucoup près; donc il n'y a pas de Dieu : voyez les marauds. Tel est le raisonnement de ces philosophes. A vous le lièvre, mon cher abbé; c'est à vous à tirer à présent; mais ne rattez pas. Quoi! vous rattez; eh bien je m'en vais vous montrer comment on chasse ce gibier-là. D'abord, on leur dit : Coquins, marauds, vous mériteriez tous d'être pendus. Si on les attrape, il faut leur tenir parole sans miséricorde. Si le gibier part, alors on entre en discours avec eux, et on leur dit poliment : Vous êtes des butors. Ne savez-vous pas que Dieu a tiré ce monde du néant? Eh bien! nous avons donc Dieu pour père, et le néant pour mère. — Assurément notre père est une très-grande chose, mais notre mère ne vaut rien du tout. On tient de son père, mais on tient de sa

mère aussi. Ce qu'il y a de bon dans le monde tient du père, et ce qu'il y a de mauvais vient de madame le néant notre mère qui ne valait pas grand'chose. Voilà, mon cher abbé, les philosophes morfondus. Leur majeure est fausse, tellement fausse, que s'il était vrai que le monde, fût le meilleur possible, il serait clair qu'il serait incréé, et il n'y aurait pas de Dieu. Son imperfection est la plus convaincante preuve de sa création, et de sa subordination à un être plus parfait que lui. Ce raisonnement est, si je ne me trompe, neuf, et n'en est pas moins bon. Tâchez de le placer convenablement auprès de l'archevêque de Reims, et vous m'en direz des nouvelles.

Mais j'ai assez causé théologie avec vous. Quoique dans ce monde tout ne soit pas bien, il est bien que vous soyez prieur; il est bien que vous en jouissiez long-temps; il est bien que vous m'écriviez quelquefois, et je suis bien votre serviteur.

FIN DU TOME PREMIER.

